

LES HOPITAUX
ET
LA CHARITÉ A PARIS
AU XIII^e SIÈCLE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR
Dorothy-Louise MACKAY
MASTER OF ARTS, UNIVERSITÉ DE CALIFORNIE

PARIS
LIBRAIRIE SPÉCIALE POUR L'HISTOIRE DE FRANCE
HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

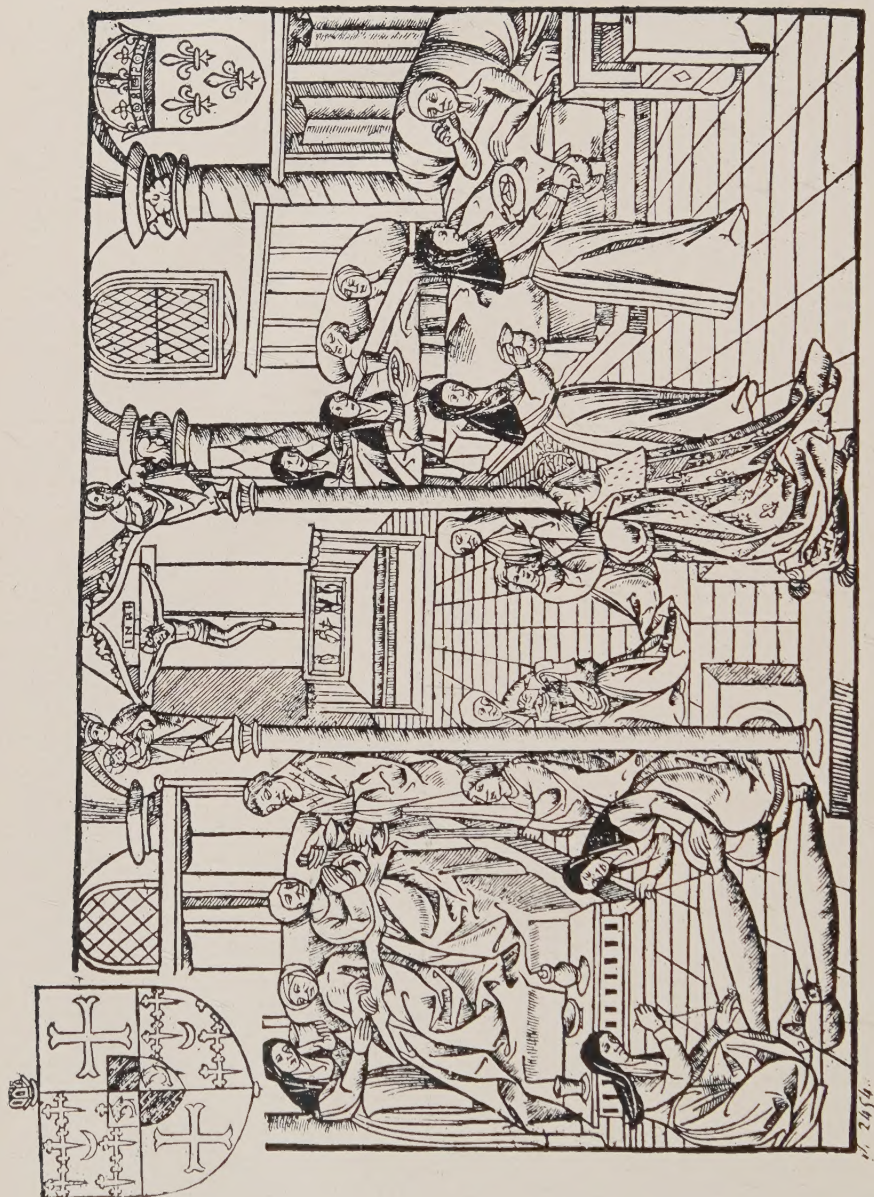
1923

Thèse
Paris
1923.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LES HOPITAUX
ET
LA CHARITÉ A PARIS
AU XIII^e SIÈCLE



UNE SALLE DE L'HOTEL-DIEU AU XVI^e SIÈCLE

97824

LES HOPITAUX
ET
LA CHARITÉ A PARIS
AU XIII^e SIÈCLE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

Dorothy-Louise MACKAY

MASTER OF ARTS, UNIVERSITÉ DE CALIFORNIE

PARIS

LIBRAIRIE SPÉCIALE POUR L'HISTOIRE DE FRANCE

HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

1923



PRÉFACE

Le but de cette thèse est de rassembler les renseignements épars qui existent sur les hôpitaux de Paris au treizième siècle. Elle n'est pas l'étude approfondie d'un établissement particulier. Pour les petits hôpitaux on ne possède pas beaucoup d'informations; quant aux plus importants, de savantes monographies dues à MM. Boullé, Brièle, Coyecque et Le Grand, leur ont été consacrées. Nous avons essayé plutôt de les étudier dans leur ensemble, dans leurs relations mutuelles, et d'apprécier le rôle qu'ils ont joué dans la vie de l'époque. En somme, nous avons tenté d'arriver à une connaissance générale de la façon d'accueillir et de soigner les malades et les pauvres dans une ville du moyen âge. Nous avons choisi comme type la ville de Paris au treizième siècle. Il est très probable en effet que Paris présentait un système d'hospitalité charitable bien plus répandu et plus complet que dans toutes les autres villes, en sorte qu'une étude du système parisien peut nous donner une idée très juste de ce qui se faisait dans l'ensemble de la France et peut-être même de la chrétienté.

Nos recherches ont été commencées en 1919, lorsque j'écrivis un petit mémoire sur « l'Hôtel-Dieu de Paris au treizième siècle », pour l'obtention du titre de « Master of Arts », à l'Université de Californie. Je dois tout d'abord remercier M. Paetow, professeur d'histoire du moyen âge à cette Université, le maître sous la direction duquel j'ai travaillé, des conseils qu'il m'a prodigués. C'est lui qui m'a indiqué le sujet de cette thèse et qui m'a préparée à en poursuivre l'étude à Paris. Je dois également remercier la « Fédération américaine des femmes universitaires », surtout la « Branche de Boston », de la bourse qu'elle a bien voulu m'accorder, bourse qui m'a permis de passer en France une deuxième année d'études.

Je ne pourrai jamais parler assez chaleureusement de tout ce qu'on a fait en France pour faciliter mes recherches. Je suis très reconnaissante de l'accueil qu'on m'a accordé, surtout aux Archives de l'Assistance publique, aux Archives de l'hospice national des Quinze-Vingts, et à la Bibliothèque de l'Institut. Je voudrais exprimer ma reconnaissance très profonde à M. le professeur Lot pour tout ce qu'il a fait pour moi, surtout pendant la rédaction de la thèse. C'est grâce à lui que j'ai pu arriver à mener ce travail à bonne fin. Dans mes recherches j'ai profité de l'aide et des bienveillants conseils de MM. Fosseux et Campagnac, de la direction des Archives de l'Assistance publique ; de M. Ernest Coyecque, inspecteur des bibliothèques de la Ville de Paris, l'historien de l'Hôtel-Dieu ; de M. Marcel Poëte, directeur de l'Institut d'histoire et de géographie de la Ville de Paris, directeur d'études à l'École des hautes études. Je les prie d'accepter mes remerciements. Je remercie aussi M. Cestre, et M. Pernot, professeurs à la Sorbonne, et M. Édouard Champion, de m'avoir soutenue dans une tâche parfois assez difficile. Je tiens enfin à dire combien mes camarades étudiantes ont montré de dévouement à mon égard, dévouement si précieux pour une étrangère.

Paris, avril 1923.

INTRODUCTION

A. Aspect de Paris au treizième siècle

Pour comprendre l'esprit qui a inspiré la création et l'accroissement des hôpitaux au treizième siècle, il faut connaître les conditions de vie à cette époque. Quoique la ville ne fût alors que le trentième environ du Paris actuel, elle était pourtant déjà un centre très important de vie religieuse et mondaine. Paris était sur le chemin des pèlerins et des marchands venant soit du midi de la France, soit des pays méridionaux et orientaux, et qui allaient aux grands marchés d'Angleterre et de Flandre, ou à des lieux de pèlerinage très fréquentés comme Canterbury. Les pèlerins se rendant en Terre sainte, les commerçants allant en Orient passaient par Paris et en faisaient un centre plus ou moins cosmopolite. Le « Livre de la Taille » de 1292 nous donne les noms de plusieurs familles d'origine provinciale ou étrangère, qui déjà à cette époque étaient établies à Paris.

C'est aussi en partie à la Seine que Paris devait son importance. Le commerce fluvial tenait une très grande place à cette époque dans le trafic général. Nous en avons le témoignage par d'anciens plans, gravures et dessins sur lesquels on voit de nombreux bateaux, le long des rives de la Seine. Beaucoup d'artisans aussi étaient établis sur les berges (ainsi les tuiliers à l'emplacement actuel du jardin des Tuileries).

L'importance de Paris remonte à l'époque gallo-romaine. Les vestiges du Palais des Thermes nous rappellent la vie

1. Au treizième siècle, Paris comprenait 253 hectares, aujourd'hui 7802 (Préf. Dépt. Seine, *L'extension de Paris...*, p. 9.

des empereurs romains et Julien fut le premier qui l'honora en y établissant sa résidence. C'est avec raison que Gustave Bloch a indiqué comme une des dates les plus importantes de l'histoire de Paris, celle du jour où Julien la choisit comme résidence¹. A partir de ce moment son importance ne fit que croître. A la fin du cinquième siècle nous trouvons Clovis, dans la Cité, ayant pris pour capitale un endroit d'où il pourrait facilement contrôler son royaume, et, plus de sept cents ans après, Louis IX, le « très chrétien roi de France », habitait toujours le Palais de la Cité, dans la partie occidentale de l'île, berceau de la ville.

Saint Louis, par ses victoires, par sa sainteté surtout, accrut la puissance royale. La couronne de France connut alors un prestige sans pareil.

Au point de vue religieux, Paris au treizième siècle jouit d'une vie spirituelle très intense. Sous l'épiscopat de Maurice de Sully, pendant la deuxième moitié du douzième siècle, la ville s'enrichit de nombreux édifices religieux. Plein d'admiration pour le nouveau style gothique, désireux d'accroître l'importance de son diocèse, influencé par tout le progrès qu'il voyait autour de lui, il reconstruisit tous les bâtiments épiscopaux de la Cité : c'est lui qui projeta et fit commencer la construction de la nouvelle cathédrale. Pour cela, il fit démolir la vieille église et acheta plusieurs bâtiments qui se trouvaient sur le Parvis afin de disposer d'un emplacement plus grand. Il fit construire le palais épiscopal à côté de la cathédrale, et entre ce palais et le Petit-Pont, le long du quai, fit élever le nouvel Hôtel-Dieu. Son œuvre fut largement secondée par l'intérêt et l'effort général du diocèse.

Toute la France à cette époque était animée de sentiments religieux très forts. Les Croisés, bien que loin de Jérusalem, n'avaient cessé de croire que la vie et la religion n'étaient qu'une seule et même chose, et se soumettaient intégralement à l'autorité de l'Église. Leur espoir de reconquérir le berceau de la chrétienté les animait plus que jamais, au point qu'on vit même une armée d'enfants se diriger vers la Terre

1. Lavissee, *Histoire de France*, t. I, vol. II, p. 327.

sainte. La foi était donc en France extraordinairement vivante, ainsi que l'a dit Mâle « La France du treizième siècle fut la conscience de la chrétienté »¹.

L'Université de Paris devint un centre très intense de vie intellectuelle, mais étroitement unie à l'Église, bien entendu. Les premiers collèges existaient déjà, sous la protection et la direction des pouvoirs ecclésiastiques. Cette université n'a pas été une école exclusivement française; comme toutes les autres de l'époque, mais plus que les autres, elle a reçu et encouragé les idées, les maîtres et les étudiants étrangers. De plus il est à remarquer qu'elle était le noyau de l'influence française, et que le treizième siècle fut l'époque par excellence de la suprématie intellectuelle de Paris qui persista durant les siècles suivants.

En résumé, au treizième siècle, Paris est une ville cosmopolite, vivante, intellectuelle, pleine d'enthousiasme spirituel, conditions éminemment favorables au développement des institutions charitables dont le nombre et la perfection nous frappent aujourd'hui.

B. La charité chrétienne et l'hospitalité

Avant l'ère chrétienne, nous ne voyons rien d'analogue à ce que nous appelons l'assistance ou la charité publique. Chez les anciens, on considérait comme un devoir de donner l'hospitalité à un étranger qui la demandait, cet étranger n'étant pas nécessairement un malade ou un indigent, mais souvent un voyageur sans asile pour la nuit. Chez les Grecs et les Romains, on rencontre déjà une certaine hospitalité publique : on recevait les malades dans les temples d'Esculape et des Asclépiades, pour les faire guérir par ces dieux. Il y avait parfois des prêtres ou des charlatans attachés au service de ces temples pour s'occuper des personnes qui y étaient apportées. A Athènes, un temple possédait une maison de refuge pour les orphelins de bonne famille². Ce sont encore

1. *L'art religieux au treizième siècle en France*, p. 5.

2. *Cros-Mayreville*, p. 14-15.

les Athéniens qui ont fondé les premières « Xenodochies », ces asiles consistaient en de grandes salles avec des lits pour les étrangers qui étaient venus à Athènes pour leurs affaires ou pour les fêtes¹.

Les familles de jadis étaient très unies. C'était un devoir et un plaisir pour chacun d'en soigner tous les membres, même les esclaves. Il n'était donc pas nécessaire d'avoir une assistance publique pour la plupart des malades et des vieillards. Il y avait cependant au temps romain, dans toutes les villes, des médecins chargés de s'occuper des indigents et de les soigner à leur domicile².

Pendant les premières années de l'ère chrétienne, cette conception du devoir de la famille envers les malheureux existait encore. Mais la famille était élargie et elle comprenait alors toutes les personnes qui professaient la foi du Christ. Chaque foyer chrétien recueillait, protégeait et soignait tous les chrétiens qui se présentaient, le principe de leur religion étant la fraternité et la charité.

Mais peu à peu cette conception de la grande famille s'affaiblit pour faire place à celle du cercle restreint de nos jours. Il est moins rare de voir une personne qui quitte sa famille pour mener une vie indépendante. Les débuts du travail libre donnent à l'ouvrier une responsabilité individuelle. Enfin, les nouvelles conditions de vie du moyen âge ont augmenté le nombre de personnes qui ont besoin d'assistance.

Avec l'accroissement de la religion chrétienne commençaient les pèlerinages. Malgré des difficultés et des dangers sans nombre, les pèlerins se rendaient en foule en Palestine et aux autres lieux saints. Ils appartenaient à toutes les classes de la société : depuis le roi, fier de gravir pieds nus un sanctuaire vénéré, jusqu'aux humbles, pour qui les pèlerinages étaient la chose qui comptait le plus dans leur vie et à laquelle ils se préparaient de longue date. Pour ces derniers, il était besoin d'asiles ; c'est donc un intérêt spirituel et religieux qui en a inspiré la création.

1. Cros-Mayreville, p. 16.

2. De Gérando, p. 276.

Pendant le quatrième siècle, dans plusieurs villes du monde chrétien, des maisons de refuge furent fondées : c'étaient les « Xenodochia », mot emprunté au temps ancien. Elles recevaient les voyageurs, surtout des pèlerins, et très souvent servaient aussi d'hôpitaux pour les malades. Parmi ces premiers hospices on trouve celui de Constantinople, fondé par le prêtre Zatique pendant le règne de Constantin, et celui de Césarée, fondé par saint Basile en 370. Ce dernier, très grand, et très bien installé, comprenait un service de médecins, infirmiers et servants¹.

Ensuite vint Fabiola, fille d'une famille noble de Rome. Elle fonda dans cette ville un hospice pour les pèlerins et les malheureux, y consacra son temps et sa fortune, aidée par d'autres dames de la noblesse romaine. Plus tard, elle établit en Palestine, une « Xénodochium » semblable où elle soignait avec un dévouement profond, les pèlerins malades², et en général, tout chrétien qui s'y présentait.

Ces œuvres attirèrent bientôt l'intérêt et l'admiration impériale. Julien ordonna que des hôpitaux fussent établis pour soigner les malades³. Plus tard, Justinien s'en occupa beaucoup : il fonda à Jérusalem un xenodochium et un hôpital. Dans son code, il parle de tous les établissements de bienfaisance : des xenodochia, des hôpitaux, des monastères et des asiles qui leur étaient annexés, ainsi que du rachat des prisonniers, et il confie la surveillance de ces institutions aux évêques⁴.

Les grands conciles de l'Église s'en occupaient aussi. En l'an 567, le Concile de Tours confie à la communauté des chrétiens la responsabilité de ses indigents pour empêcher tout vagabondage et mendicité⁵. Dans chaque ville c'était encore au clergé qu'incombait ce devoir avec les ressources de la communauté. En 816, le concile d'Aix-la-Chapelle veut que tous les monastères comptent une salle réservée au service des personnes sans asile et confirme l'obligation des

1. Cros-Mayreville, p. 19-20.

2. De Gérando, p. 278 ; Cros-Mayreville, p. 19.

3. *Documents*, I A.

4. *Corpus iuris civilis*, C I, 3 ; *Documents*, I B.

5. Mansi, t. IX, p. 794, can. v ; *Documents*, I J.

évêques¹. L'usage se répandit dans toutes les communautés monastiques d'entretenir des hospices pour les pèlerins et pour les pauvres.

Comme les empereurs romains, les rois de France s'intéressèrent à ces établissements. Au sixième siècle, Childeberrt fonda un hôpital à Lyon²; plus tard, Charlemagne prit sous sa protection les hôpitaux et les malheureux non hospitalisés. Il les aidait de ses revenus royaux, mais il reprenait les prescriptions qui voulaient que les paroisses et les évêques fussent individuellement responsables de leurs indigents.

Au treizième siècle, les besoins devinrent de plus en plus pressants et l'hospitalité pratiquée par l'évêque ou dans les hospices ne suffisait plus. A ce moment les grands ordres mendiants vinrent compléter les grands ordres monastiques. Les Dominicains allaient comme missionnaires prêcher la charité chrétienne et fortifier la foi en Dieu. Saint François d'Assise parlait avec succès de la joie du sacrifice, de l'amour des pauvres du Christ, du plaisir divin d'une vie consacrée au service de Dieu. Des ordres consacrés au service des pauvres, des malades et des pèlerins sont créés. Les grands ordres militants et hospitaliers avaient peut-être déjà, pendant les Croisades, donné l'exemple d'un tel travail. L'ordre des Templiers fut établi à Jérusalem au douzième siècle; il avait pour but de soigner les malades et les pèlerins aussi bien que de se battre pour la Foi. Leur œuvre de charité est aussi connue que leurs exploits chevaleresques. Ils établissent des maisons similaires dont les plus connues furent celles de Florence, de Posen et de Cologne. Un siècle plus tard, l'ordre teutonique fut également créé à Jérusalem, mais il s'épanouit plus largement en Germanie³.

L'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem et ses statuts du treizième siècle⁴ formèrent un modèle pour plusieurs hôpitaux fondés en France, dont les statuts montrent en effet des règles empruntées à la maison mère de Saint-Jean⁵.

1. Mansi, t. XIV, p. 267-278, can. VIII-XI; *Documents*, I J.

2. *Concile d'Orléans*, can. xv, Mansi, t. IX, p. 131-132; *Documents*, I J.

3. Lallemand, *Histoire de la Charité*, t. III, p. 44.

4. Le Grand, *Statuts*, p. 7-15.

5. *Rev. Ques. Hist.*, t. LX, p. 104.

On trouve aussi une autre sorte d'asile qui devient de plus en plus importante : la léproserie. Celle-ci était inspirée par l'imminence du danger de la contagion, et l'espoir de protéger les gens sains. Mais le même esprit de dévouement aux principes chrétiens et de secours mutuel changèrent le caractère de ces asiles, et l'on fit un effort sincère pour améliorer la condition des lépreux et rendre moins pénible leur vie isolée.

En somme, depuis la naissance du Christ jusqu'aux douzième et treizième siècles, nous voyons se développer la charité publique. On éprouvait de réels sentiments de pitié à la fin de cette époque à l'égard des pauvres, des malades et des malheureux, et de nombreux asiles leur étaient réservés. Ces abris jouissaient de l'appui du pouvoir royal, de l'Église et des particuliers, et ils étaient sous le patronage officiel de l'institution la plus forte du moyen âge, l'Église chrétienne.

LES HOPITAUX ET LA CHARITÉ

A PARIS AU XIII^e SIÈCLE

I

LES HOPITAUX DE PARIS : LEUR ORIGINE

ET LEUR BUT

Le mot « hôpital », appliqué aux institutions du moyen âge, doit avoir une interprétation bien plus large que celle qu'on est habitué à lui donner aujourd'hui. Les hôpitaux étaient plutôt des maisons d'hospitalité, non seulement pour les malades, mais encore pour les indigents et les pèlerins. Il est impossible, dans la plupart des cas, de classer ces établissements selon leurs fonctions, car très souvent, peut-être même toujours, on trouve dans la même maison plusieurs catégories d'hospitalisés. Il faut donc renoncer à toute classification systématique, et dire que toutes ces maisons d'hospitalité recevaient dans leur sein une ou plusieurs des catégories suivantes :

- 1^o Malades ;
- 2^o Vieillards ;
- 3^o Orphelins ;
- 4^o Aveugles ;
- 5^o Lépreux ;
- 6^o Pèlerins ;
- 7^o Malheureux de toute sorte.

Il est très difficile d'arriver à une connaissance parfaite des hôpitaux du haut moyen âge. Nous n'avons presque pas de documents de dates antérieures au treizième siècle et très

peu même de cette époque. Ceux que nous avons ne sont jamais des descriptions, mais des chartes, des testaments, des baux, des ordonnances, des bulles, etc., dans lesquels il faut souvent chercher péniblement quelques renseignements. En outre, il faut observer que les hôpitaux, même les plus célèbres, n'ont jamais pris beaucoup d'extension. Les gens du moyen âge préféraient les petites maisons aux grands établissements. Ils cherchaient à en faire de petits gîtes familiaux. C'est pourquoi nombre d'entre eux échappent aux recherches historiques. Des maisons ont pu prospérer très longtemps, sans que nous ayons aujourd'hui le moindre vestige de leur existence. Les chartes de fondation, souvent, témoignent non de la vraie date de fondation, mais de la date à laquelle l'œuvre est devenue assez importante pour mériter une mention officielle. On peut classer les hôpitaux en trois catégories d'après ce que nous savons de leur fondation.

1^o Ceux qui ont été fondés de façon nette et définie par une ou plusieurs personnes ;

2^o Ceux sur lesquels nous ne possédons que des renseignements indirects, parce qu'ils sont mentionnés incidemment dans les documents traitant d'une tout autre question ;

3^o Ceux qui se sont développés graduellement suivant les besoins.

Les fondateurs de ces maisons hospitalières avaient des buts divers pour leurs œuvres charitables. Souvent mus par un sentiment religieux, ils faisaient ces dons en esprit de pénitence. Ils choisissaient la fondation de maisons d'hospitalité, car il leur semblait que la nécessité s'en faisait largement sentir à leur époque. Les pèlerins arrivaient de toute part, fatigués par un long voyage et, très souvent, à leur arrivée plus ou moins tardive, les portes de Paris se trouvaient déjà closes. Cet état de choses incita des personnes charitables à la création de maisons de refuge hors de l'enceinte de la ville.

A l'intérieur, toujours sur les grandes voies de pèlerinages, il existait d'autres hôtelleries pour la réception des étrangers dans la ville même. Cela explique la prépondérance de telles maisons sur la grande route nord-sud, repré-

sentée maintenant par les rues Saint-Denis et Saint-Martin et par la rue Saint-Jacques.

Les hospices ayant un caractère plus général se trouvaient plus au centre. L'Hôtel-Dieu, le plus grand et le plus important de tous les hôpitaux, occupait un emplacement très central dans l'île de la Cité. L'hôpital des Quinze-Vingts et celui de Saint-Gervais, un peu plus loin, étaient situés sur le chemin important allant de l'ouest à l'est; Sainte-Catherine, également sur la rive droite, n'était pas éloigné du cœur de Paris, l'île de la Cité. Cette disposition donne à croire que l'idée directrice fut de placer les hospices dans les endroits les plus fréquentés, pour la commodité du plus grand nombre.

Les léproseries naturellement faisaient exception. Parmi les œuvres charitables des premiers siècles chrétiens on ne compte aucune léproserie. Les lépreux avaient été au temps biblique l'objet d'une répulsion. Ils habitaient hors des villes, dans des abris misérables, et vivaient des dons que leur faisaient des gens fortunés. Pendant le haut moyen âge le sentiment de charité envers tous les malheureux s'étendit aux lépreux et leur condition fut améliorée. Ils étaient toujours isolés, toujours hors de l'enceinte des villes, mais ils avaient des maisons convenables pour les abriter. C'était souvent le pouvoir municipal qui s'en occupait, et les léproseries doivent donc leur origine à cette autorité plutôt qu'à celle des particuliers. C'est encore l'Église, cependant, qui était chargée de les secourir, et nous voyons bientôt des communautés religieuses s'en occuper et les aumônes des fidèles servir à l'entretien des léproseries tout comme à celui des autres hôpitaux.

I. Considérons d'abord les hôpitaux de notre premier groupe. Un des plus intéressants est la Trinité. Il nous reste très peu de renseignements à son sujet. Parmi cent liasses du fonds de la Trinité, aux Archives de l'Assistance publique, les numéros 1, 2, 3 et 98 demeurent seuls, les autres ayant été brûlés. Des copies des pièces du cartulaire du treizième siècle¹ subsistent heureusement, et les Archives nationales

1. Documents, 17 B, 17 D, 17 E, 17 F; Pièces justificatives, 26, 29, 30, 31.

conservent quelques lettres originales de cette époque¹. L'hôpital de la Trinité se trouvait dans la rue Saint-Denis, en face de l'ancienne église Saint-Sauveur et de la rue de ce nom, tout près de la « Croix de la Reine » (*juxta crucem Reginae*)². Selon les lettres de fondation, ce sont deux Allemands³, Guillaume Esuacol et Jean Pâlée qui en sont les fondateurs⁴. En l'an 1202, ces deux frères achetèrent à Hervé, prieur de Saint-Lazare, pour le prix de quarante livres parisis, un terrain près de la « Croix de la Reine », pour y établir un hôpital destiné aux pauvres (*ad opus pauperum*)⁵. Il ne devait pas avoir de cloche dans la chapelle, car, selon un arrangement conclu avec l'église de la paroisse, Saint-Germain-l'Auxerrois, les droits curiaux ne pouvaient y être exercés que par un prêtre de cette église; à cet effet l'hôpital devait payer à l'église de Saint-Germain une rente annuelle de dix livres parisis. Cet arrangement, pourtant, ne put subsister et, en l'an 1207, l'évêque de Paris, Eudes, accorda à l'hôpital le droit d'avoir une cloche⁶ et de célébrer lui-même la messe dans la chapelle. En échange de cette concession, la Trinité fut obligée de doubler la rente due à Saint-Germain l'Auxerrois. Vers la même époque, l'utilité de cet hôpital dut être déjà reconnue, car ces mêmes lettres attestent qu'un certain « Robert le fripeur » et sa sœur conférèrent à l'hôpital, pour couvrir cette augmentation de frais le droit de toucher sur la rente de leur maison sise près de la chapelle de l'hôpital vers le mur de la ville, une somme équivalente.

En 1210, l'hôpital a son existence reconnue. A ce moment-là, on sait que les deux fondateurs en donnèrent la charge aux religieux d'Hermières, de l'ordre des Prémontrés. Les lettres de confirmation⁷ de Pierre, évêque de Paris, l'attestent. L'évêque confirme la donation, à condition que la maison

1. Documents, 17 A, 17 C; Pièces justificatives, 27, 28.

2. Troisième et quatrième pièces du Cartulaire de la Trinité. (Documents 17 E, 17 F; Pièces justificatives, 30, 31.)

3. Du Breul, *Antiquitez*, 718; Malingre, *Antiquitez*, 502-503.

4. Première pièce du Cartulaire de la Trinité. (Documents, 17 B; Pièces justificatives, 26.)

5. Documents, 17 A; Pièces justificatives, 27.

6. Documents, 17 C; Pièces justificatives, 28.

7. Documents, 17 D.

continue à offrir l'hospitalité surtout aux pèlerins et aux gens de passage (*hospitalitatis peregrinorum tantum modo transeuntium*). Cette charge devait être remplie par trois chanoines au moins, délégués par les religieux d'Hermières, et l'un d'entre eux devait spécialement prier Dieu pour Guillaume Esuacol, Jean Pàlée, leurs frères Adam Clerc et Adam Lequeux, et sa femme Richeut.

Tout ce que nous venons de rapporter prouve que la maison fonctionnait déjà dans un but défini et utile. La fortune de l'hôpital s'accrut et les chartes nous parlent d'achats de terre et de dons pendant le premier siècle de sa fondation¹. Malheureusement, pendant les siècles qui suivirent, la maison s'appauvrit peu à peu jusqu'au quinzième siècle, époque à laquelle la salle de l'hôpital finit par être louée pour la représentation des mystères².

L'hôpital de Saint-Gervais, dit de Sainte-Anastasie, fut fondé par Garin le Masson et son fils Archer, prêtre. Ils donnèrent aux frères de l'aumônerie de Saint-Gervais, pour la convertir en hôpital leur maison, qui se trouvait sur le parvis de Saint-Gervais, en face de l'église³. Nous ne connaissons pas la date exacte de la fondation; la bulle confirmant la donation de Garin et de son fils porte la date du 28 juillet 1175⁴, mais il existe un document d'une date antérieure à celle-ci, une lettre du 28 mars 1171⁵ par laquelle Robert, comte de Dreux, frère de Louis VII, remet les quatre deniers de cens qui lui étaient dus sur la maison transformée en hôpital pour les pauvres (*ad hospitandos pauperes Christi donaverunt*). Celui-ci est le premier titre faisant mention de l'hôpital, et nous sommes convaincus que cette concession fut faite au moment où les fondateurs donnèrent la maison aux religieux pour aider cette œuvre charitable. Nous sommes très peu renseignés sur l'histoire de cet hôpital. Les histo-

1. Troisième et quatrième pièces du Cartulaire de la Trinité. (*Documents*, 17 E, 17 F; *Pièces justificatives*, 30, 31).

2. Du Breul, *Antiquitez*, 955; Lincy et Tisserand, 186, note 1.

3. Géraud, *Paris sous Philippe le Bel*, p. 373.

4. *Documents*, 8 B; *Pièces justificatives*, 18.

5. *Documents*, 8 A; *Pièces justificatives*, 17.

riens ne nous parlent que d'une manière vague des bâtiments, du service, etc., ils le situent dans la Vieille Rue du Temple. Un d'eux¹ nous dit que le bâtiment au début était insuffisant, qu'il n'y avait même pas assez de place pour loger les religieuses, mais il ne nous renseigne pas sur la date de sa transformation ; pourtant, selon des lettres relatant la fondation, il n'y avait pas de religieuses, mais des religieux de l'ordre de Prémontré. L'administration différait donc de celle du début. Hélyot² croit que le changement a dû avoir lieu vers l'an 1300, quand Foulques II, évêque de Paris, ordonna l'entrée dans l'hôpital de Saint-Gervais de quatre religieuses pour le desservir. C'est donc d'une époque postérieure au treizième siècle que ces historiens parlent, sans nous donner aucune idée des conditions de sa vie aux douzième et treizième siècles.

Un des établissements les plus importants parmi les œuvres charitables du treizième siècle est l'hôpital des Quinze-Vingts, le grand hospice pour les aveugles, qui se trouvait dans la rue Saint-Honoré actuelle, en face de la rue Richelieu.

Jaillot³ nous rappelle qu'au moyen âge, avant le règne de saint Louis, les aveugles de France formaient dans les différentes villes, une sorte de groupement de secours mutuel, et qu'il y avait entre eux une espèce de solidarité. Ils mendiaient dans les rues et devant les églises, et quelquefois vivaient ensemble dans un quartier spécial. Un écrivain⁴ parle de l'existence d'une société pareille à Paris. On l'appelait « congrégation » et les membres s'appelaient « frères ». En tout cas, ce sont ces gens que nous trouvons installés dans le nouvel hôpital des Quinze-Vingts, qui doit sa création à saint Louis.

Une légende curieuse⁵ couvre l'origine de cette maison. Les historiens des dix-septième et dix-huitième siècles, sans

1. Le Maire, I, p. 164.

2. *Histoire des ordres monastiques...*, t. II, p. 295-296.

3. Jaillot, t. I, *Quartier du Palais-Royal*, V, p. 30.

4. Valette, *Établissements de bienfaisance*, p. 4.

5. Colletet, 198 ; Brice, t. I, 49 ; Corrozet, 79 ; Du Breul, *Antiquitez*, 721.

doute se copiant l'un l'autre, disent que saint Louis a fondé l'hôpital des Quinze-Vingts pour donner asile à trois cents de ses chevaliers dont les Sarrazins avaient crevé les yeux. Félibien¹ et Jaillot² réfutent cette assertion, dont la plus simple étude établit rapidement la fausseté. Tout d'abord, les chroniqueurs contemporains ne disent rien de pareil. Joinville³ écrit que saint Louis créa un hôpital pour les pauvres aveugles de Paris. Guillaume de Saint-Pathus⁴ insiste également sur l'idée de la pauvreté de ces aveugles. Tous les deux attribuent au roi la fondation; ils ne parlent nullement de chevaliers aveugles. Nous savons également que c'était l'habitude chez ces aveugles de mendier dans les rues. Nous ne pouvons pas imaginer que le roi saint Louis, tellement connu pour sa générosité, tellement plein de bonté envers ceux qui le servaient, ait donné aux nobles de son royaume un asile tel que les Quinze-Vingts, avec une rente si insuffisante qu'ils furent obligés de mendier leur pain dans les rues. On peut donc tenir ce récit pour erroné.

Cependant, l'abbé Prompsault⁵, dans son histoire des Quinze-Vingts, émet l'idée que l'hôpital aurait été fondé sinon pour trois cents chevaliers, du moins en mémoire d'eux. Un livre de Pierre Desrey, *Généalogie de Godefroy de Bouillon*⁶, écrit en 1499, a peut-être suggéré cette idée. Pierre Desrey s'attarde sur la légende : les Sarrazins auraient crevé les yeux à vingt chevaliers pour chaque jour de retard qu'auraient mis deux nobles envoyés en France par Louis IX pour y chercher sa rançon. Il ajoute : « pour ceste cause fist-il fonder l'ostel et hôpital des Quinze-Vingts aveugles de Paris... en la mémoire et commémoracion des dictz quinze-vingts dévots chevaliers qui ainsi furent privez de lumière corporelle pour soutstenir l'honneur de Dieu et de la sainte foi catholique ».

Nous ne pouvons pas ajouter foi à cette version. Le livre de Desrey est d'ordre plutôt littéraire qu'historique. C'est un

1. *Histoire de la ville de Paris*, t. I, liv. VIII, cap. xxvii, p. 395.

2. Jaillot, *Quartier du Palais-Royal*, p. 29.

3. (Cap. cxlii) *Documents*, 1 G; *Pièces justificatives*, 2.

4. *Documents*, 1 H; *Pièces justificatives*, 3.

5. P. 13. — 6. Édition de 1504, p. 278.

tissu de légendes. M. Le Grand dit que c'est « un mélange d'une façon curieuse de chansons de geste¹ ».

Nous pensons que toutes ces histoires sont des tentatives étymologiques pour expliquer le nom « Quinze-Vingts », qui commença à sembler peut-être étrange, quand on cessa de compter à la façon du treizième siècle.

Bien que la charte de fondation soit perdue, nous pouvons accepter l'idée que c'est Louis IX qui a fondé la maison. Les historiens de l'époque sont d'accord sur cette question. Des documents nous donnent quelque lumière sur ce sujet. M. Le Grand fait mention² d'une charte de l'an 1260, dans laquelle saint Louis parle des Quinze-Vingts. Donc l'hôpital aurait été fondé avant cette date. De plus, il reste des lettres patentes datées de mars 1269, par lesquelles il fait don aux Quinze-Vingts d'une rente de trente livres à prendre sur son trésor. Il fixe en même temps le nombre des aveugles dans la maison à trois cents³. Il existe aussi d'autres documents concernant des amortissements, des dons, etc., datant de la dernière moitié du treizième siècle.

Une autre autorité appuie l'existence de l'hôpital avant 1260, ce sont les bulles papales. Alexandre IV, le 22 juillet 1260, accorde une indulgence d'une année à tous ceux qui visitent la chapelle des Quinze-Vingts, à l'anniversaire de la Translation de saint Rémi (le patron de l'église des Quinze-Vingts) ou pendant les trois mois suivants⁴. Urbain IV en 1261⁵, Clément IV le 23⁶ et le 24⁷ septembre 1265, Nicolas IV, en 1292⁸ offrent également des indulgences soit à ceux qui visitent la chapelle, soit aux autres bienfaiteurs de l'établissement. Nous pouvons donc au moins dire que cette œuvre du roi jouissait avant la fin du treizième siècle d'une importance et d'une popularité étendues.

Nous avons ensuite quelques autres maisons plus petites et moins importantes, dont la fondation est encore attribuée à

1. *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XIII, p. 116.

2. *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XIII, p. 124.

3. *Documents*, 4 E; *Pièces justificatives*, 16.

4. *Documents*, 4 A. — 5. *Documents*, 4 B. — 6. *Documents*, 4 C.

7. *Documents*, 4 D. — 8. *Documents*, 4 I.

des particuliers. Ainsi, tout à fait à la fin du treizième siècle, paraît l'hôpital attenant au prieuré de la Charité, qui s'appelait « Notre-Dame des Billettes ». Il fut fondé en 1299 par un bourgeois de Paris, Roger Flamming¹. Nous le trouvons (Plan de Gomboust) dans la petite rue des Billettes qui, au treizième siècle, portait le nom de rue des Jardins. La maison était en face de « Sainte-Croix », près de la rue de la Bretonnerie.

Dans cette catégorie, on doit ranger également trois asiles pour les femmes : Sainte-Avoie, les Haudriettes, les Filles-Dieu. Le premier fut fondé, en 1288, par un curé de Saint-Merri, Jean Sequence, et une femme, Constance de Saint-Jacques. Ils établirent, dans une maison près de la porte du Temple, quarante pauvres veuves².

Les « Filles-Dieu » et les « Haudriettes » formaient à la fois une sorte de communauté monastique et un hôpital. La maison des Filles-Dieu fut fondée pendant la première moitié du treizième siècle par Guillaume d'Auvergne³ avec le concours de Louis VIII. Le but était l'hospitalisation des filles entraînées au mal par la pauvreté et repenties (*hospitale ad opus pauperum mulierum de novo conversarum*)⁴. Cette fondation sollicita la charité publique et saint Louis le dota d'une rente de quatre cents livres. L'emplacement primitif de l'hôpital était hors de la porte de la ville, près de Saint-Lazare. Plus tard, au quatorzième siècle, il fut nécessaire de le transférer à l'intérieur de la nouvelle enceinte de Charles V, dans l'ancien hôpital d'Imbert de Lyon, la rue Saint-Denis.

Pour connaître l'origine de l'hôpital des Haudriettes, il faut s'en tenir aux historiens des dix-septième et dix-huitième siècles⁵, qui nous en donnent une origine plus ou moins légendaire. D'après eux, cet hôpital aurait été fondé par Étienne Hauldry, un officier de saint Louis, mais la légende attribue à la maison une origine plus ancienne : ce serait là que sainte Geneviève aurait passé ses derniers instants. Elle

1. Viollet-le-Duc, t. VI, p. 119-120.

2. Géraud, *Paris sous Philippe le Bel*, p. 386.

3. *Documents*, 2 A; *Pièces justificatives*, 4. — 4. *Documents*, 2 B.

5. Lebeuf, t. I, 94; Du Breul, *Antiquitez*, p. 926; Malingre, *Antiquitez*, p. 577; Colletet, p. 200; Hurtout et Magny, t. III, p. 252.

aurait été alors une maison de religieuses. Mais ces historiens, tout en acceptant la possibilité de cette origine, attribuent à Étienne Hauldry la fondation de l'hôpital du treizième siècle, car il l'a bâti et y a établi de pauvres veuves faisant des vœux de « chasteté et de profession religieuse ».

Sous la même rubrique, on peut encore ranger une léproserie, celle du Roule, dont l'emplacement était près de l'église actuelle de Saint-Philippe du Roule. Un manuscrit du dix-septième siècle¹ nous dit que les monnayeurs de Paris l'ont établie pour ceux d'entre eux qui avaient été atteints par le fléau. Nous n'avons pas de lettres de fondation, mais trois titres en attestent l'existence au commencement du treizième siècle. Le premier date de 1217 et traite d'un achat de terre par la léproserie du Roule². Le deuxième, du mois d'avril 1217 ou 1218, est une charte de l'évêque de Paris, donnant l'autorisation de construire une chapelle pour les lépreux³; le dernier, une bulle d'Honoré III⁴ par laquelle il prend la léproserie sous sa protection. A partir de cette date, la léproserie, comme les autres hôpitaux, obtint des dons de personnes charitables⁵.

II. Il est très probable, comme nous l'avons déjà dit, que bien des petites maisons hospitalières de Paris sont restées ignorées à jamais; à en juger par le nombre très restreint déjà des pensionnaires des hôpitaux dont nous devons la mention au hasard, il est facile d'imaginer le nombre de ceux dont il ne reste même plus de vestiges. Notre deuxième partie, donc, ne peut comprendre que ceux ayant laissé quelques traces.

Considérons d'abord les deux léproseries de Saint-Maur et de Saint-Germain des Prés, dont M. Le Grand fait mention dans son étude sur les hôpitaux, et les léproseries du quatorzième siècle⁶. Celle de Saint-Maur dépendait de l'abbaye du même nom et avait été fondée sans doute pour recevoir les membres de l'ordre atteints de la lèpre. La léproserie était près de la maison Saint-Maur des Fossés⁷, comme en fait

1. Documents, 5 K. — 2. Documents, 5 A. — 3. Documents, 5 B.

4. Documents, 5 C. — 5. Documents, 5 D, 5 E, 5 F, 5 H.

6. Mém. Soc. Hist. Paris, t. XXIV, p. 61-362; t. XXV, p. 47-178.

7. Documents, 15 A.

foi un document du treizième siècle aux Archives Nationales.

Bien plus importante fut celle de Saint-Germain-des-Prés¹, située non loin de l'extrémité occidentale de l'abbaye, dans la rue de Sèvres actuelle, sur l'emplacement occupé actuellement par le square du Bon Marché. Comme celle de Saint-Maur, cette léproserie fut au début consacrée aux frères lépreux, mais elle devint bientôt un asile public pour les lépreux de ce quartier. Nous n'en savons pas la date de fondation, mais elle était déjà connue en 1248, puisqu'elle fut l'objet d'un don par testament².

Il existait également quatre autres petits hôpitaux. L'un d'eux s'appelait la Maison-Dieu de Philippe de Magny³. Il était situé non loin de l'église Saint-Eustache, au coin de la rue Montorgueil et de la rue Tiquetonne, et fut appelé souvent hôpital Saint-Eustache. D'après une comparaison entre deux plans de Paris, l'un restitution du treizième siècle⁴, l'autre du dix-septième siècle⁵, nous pourrions le trouver en dehors de l'enceinte, au coin de la rue Nicolas Arrode et la rue Pavée. Les documents du treizième siècle pour cet hôpital sont très rares. Après la charte déjà citée, il faut descendre jusqu'au quatorzième siècle pour trouver une lettre officielle⁶ parlant de cet hôpital, avec mention de son fondateur Philippe de Magny, et d'un certain Bernard de Pailly, curé de Saint-Eustache, qui en était en même temps maître et proviseur.

Un deuxième hôpital, la Maison-Dieu de Jean l'Ecuellier n'est mentionné qu'une fois, dans les Comptes de Saint-Denis⁷ et sans détails complémentaires.

M. Le Grand fait mention⁸ de la Maison-Dieu Saint-Marcel et nous éclaire sur l'état primitif de cet hôpital. Quelques-uns des historiens du moyen âge et des écrivains du temps moderne qui les ont copiés, l'ont confondu avec l'hôpital de

1. *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XXV, p. 100.

2. *Documents*, 7 A. — 3. *Documents*, 6 A.

4. *Plan de Paris sous Philippe le Bel*. — 5. Gamboust 1675.

6. *Documents*, 6 B (date 1322); *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XXV, p. 67.

7. *Documents*, 10 A. — 8. *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XXV, p. 63.

Lourcine¹, qui ne date que du quatorzième siècle et sur lequel nous ne possédons également que très peu de renseignements. M. Le Grand a montré que la Maison-Dieu Saint-Marcel était un hôpital tout à fait différent de celui de Lourcine, et a cité des documents relatifs à cette première maison. Elle existait en 1233, suivant un inventaire de titres du dix-septième siècle du chapitre de Saint-Marcel où figure un acte de cette date concernant la Maison-Dieu. Elle est encore mentionnée trois fois en ce siècle, dans des lettres et des testaments³, mais sauf le témoignage de son existence, nous n'y trouvons pas de renseignements.

Le monastère de Saint-Martin-des-Champs entretenait un hôpital dans son enclos, sur la grande rue Saint-Martin, hors du mur de la ville. Félibien⁴ reproduit tout au long une charte de Philippe le Bel dans laquelle ce roi parle de l'hôpital « pour les pauvres et les pèlerins » entretenu par les frères du monastère. Malheureusement, c'est la seule mention que nous en ayons à cette époque, bien que la charte du roi Philippe nous donne l'impression que cette Maison-Dieu était très importante et très utile.

III. Nous avons enfin cinq hôpitaux qui doivent leur développement à un groupe de bienfaiteurs plutôt qu'à la générosité d'une seule personne : Saint-Lazare, Saint-Jacques du Haut-Pas, Saint-Mathurin, Sainte-Catherine, l'Hôtel-Dieu.

L'origine de la léproserie de Saint-Lazare est impossible à trouver. La maison commence à être mentionnée au onzième siècle, mais aucune des chartes de cette époque ne nous renseigne sur sa fondation. Félibien⁵ nous dit que « la plupart des titres originaux en ont été perdus du temps des guerres des Anglois sous le règne de Charles VI, ainsi que le mesme roi le déclare dans ses lettres patentes du 1^{er} mai 1404 ». Sauval et Leboeuf en attribuent la fondation à Alix, femme de Louis VI, tandis que Dubois et Jaillot la considèrent

1. *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XXV, p. 77.

2. *Documents*, 12 A.

3. *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XXV, p. 63.

4. T. III, p. 151 ; *Documents*, 13 A.

5. T. I, liv. IV, cap. LXXV, p. 192-193.

comme une fondation¹ de l'évêque de Paris. Mais il n'y a de preuves documentaires ni pour l'un ni pour l'autre. On trouve aux Archives nationales² une charte qui parle de la léproserie de Saint-Lazare, disant qu'elle a été fondée « par les bourgeois et habitans de la ville de Paris ». Comme nous le verrons plus loin, la maison était réservée aux lépreux de la ville. Quelle qu'ait été la véritable fondation, la léproserie jouit de la bienveillance de trois pouvoirs : le roi, l'évêque et la ville, et probablement tous les trois ont contribué à asseoir cette maison.

Sans entrer dans des discussions sur l'emplacement exact du premier bâtiment, il est possible que celui-ci ait remplacé une ancienne basilique ou un monastère de Saint-Lauren³. Nous pouvons dire que la maison et son enclos se trouvaient sur la Grande Rue (rue Saint-Denis) hors de la porte et, en comparaison avec les autres hôpitaux, assez loin.

Pour les débuts de l'hôpital de Saint-Jacques du Haut-Pas, (à l'emplacement actuel de l'église de ce nom), nous sommes tout à fait sans renseignements. Les Archives nationales ne possèdent qu'un carton de documents, dont aucun n'a trait au treizième siècle, sauf un règlement général de tout l'ordre de Saint-Jacques, sans application spéciale à Paris⁴. A l'Assistance publique, il n'y a rien non plus. Pourtant Du Breul⁵, Malingre⁶, Hélyot⁷, Colletet⁸, en parlent; mais Hélyot s'est inspiré de Du Breul, car il le cite. Il est très possible que les autres auteurs aient également copié. Tous les quatre déclarent que l'hôpital fut fondé en 1286 par Philippe le Bel. Jaillet⁹ n'est pas de cet avis; il pense que l'ordre de Saint-Jacques du Haut-Pas a eu un hôpital à Paris au douzième siècle. Il a pris connaissance d'une charte de Philippe-Auguste, datant de 1183, par laquelle une donation fut faite à cet ordre. Il en cite une autre de 1260 qui parle de *magistro et fratribus*

1. *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. III, p. 129-130.

2. *Documents*, II M. — 3. Pottet, 2-3.

4. *Documents*, 9 A. — 5. *Antiquitez*, p. 435. — 6. *Antiquitez*, p. 497.

7. *Histoire des ordres monastiques*, t. II, p. 278.

8. P. 107.

9. Jaillot, t. IV, *Quartier de Saint-Benoît*, XVII, p. 138.

hospitalis sancti Jacobi de Alto Passu et il reproche à Lebeuf de repousser ce témoignage¹, sous prétexte qu'il peut faire allusion à la maison mère d'Italie. Nous sommes donc tentés de croire qu'il a vu des documents témoignant de l'existence de cet ordre à Paris au treizième siècle, sinon au douzième.

Lincy et Tisserand² en placent la fondation au douzième siècle, mais ils avouent en même temps ne posséder aucun renseignement sur son organisation. Il est possible que la maison ait été une communauté avant de devenir un hôpital, et rien n'atteste qu'elle abritât des malades ou des pèlerins au treizième siècle. Pourtant, il n'est guère probable que cet ordre, dont le but était d'offrir l'hospitalité, leur eût fermé sa porte.

En 1138, il existait sur la rive gauche, près du palais des Termes, un hôpital « La Maison-Dieu de Saint-Mathurin³ ou de « Saint-Benoît » : Louis VII octroya des lettres en sa faveur. Une bulle de 1197 de Célestin III le prend sous la protection du Saint-Siège⁴ et confirme les possessions du dit hôpital. Fodéré dit que ce fut une maison d'aliénés et cette idée est confirmée par une petite enseigne conservée au musée de Cluny⁵. Mais nous savons qu'à partir de 1209, quand l'hôpital fut dirigé par les frères de la Trinité, son but fut l'entretien des pèlerins et des malades⁶. L'usage a peut-être changé avec la direction.

Au coin de l'ancienne rue de la Buffeterie et la Grande Rue, en face de l'église de Sainte-Opportune, se trouvait un des hôpitaux, les plus importants du moyen âge, celui de Sainte-Catherine, dit souvent de Sainte-Opportune. Il existait déjà au douzième siècle, mais avant 1188 nous n'en avons pas de témoignage. A ce moment-là cependant, il était assez important pour attirer l'attention publique. La plus ancienne mention que nous en ayons est une charte de l'évêque Maurice de Sully rappelant le don d'une maison voisine fait en 1188 par un certain chevalier, Thibaud, à l'hôpital des pauvres de Sainte-Opportune (*hospitale pauperum sanctae Oppor-*

1. Lebeuf, t. I, 155-156. — 2. P. 222. — 3. Documents, 14 A.

4. Documents, 14 B. — 5. Essai historique, p. 429; voir pl. 4.

6. Rev. Questions Hist., t. XL, p. 131.

tunae)¹. Ce document n'existe plus aujourd'hui, ayant été détruit au cours de l'incendie de l'Assistance publique où tant de documents relatifs aux hôpitaux furent brûlés; mais il avait été copié par Félibien, et il est mentionné dans l'inventaire rédigé avant l'incendie². Heureusement, cette charte a beaucoup intéressé plusieurs historiens, et Le Maire³ et Du Breul⁴ l'ont également transcrite toute entière.

Les lettres de fondation étant perdues dès le moyen âge, il est donc impossible de savoir de quand date la maison. Selon Jaillot, il est devenu nécessaire de remplacer les titres de fondation perdus, et en 1688 le roi accorda des lettres patentes acceptant les prétentions des religieuses de Sainte-Catherine qui voulaient que la fondation de l'hôpital remontât au onzième siècle⁵. Mais Jaillot dit aussi n'avoir pas vu de documents confirmant ces prétentions. D'après lui l'hôpital aurait été au début un hospice pour les pèlerins venant visiter l'église de Sainte-Opportune, célèbre pour ses miracles. Mais si l'hôpital fut un asile de ce genre, il changea très tôt de destination, car il fut toujours connu au moyen âge, comme un hospice pour les femmes pauvres ou malades ou pour celles qui venaient à Paris chercher condition. Elles pouvaient y être hébergées trois nuits de suite⁶. Cette question des hôpitaux tenait une grande place dans la vie du Paris de jadis, car comme Brièle le rappelle⁷ : toute sorte de dangers guettaient la jeune fille ou la veuve venues, souvent à pied de province à Paris, sans relations, sans asile, sans ressources pour se procurer le plus simple abri. Il est donc tout naturel qu'un hôpital, dont le but était de parer à ces dangers, fut protégé et aidé par le Saint-Siège. L'Inventaire Sommaire⁸ fait mention de cinq bulles, deux du pape Honoré III, en l'an 1222; une de Grégoire IX de 1231, une du même pape de 1253, et une de Nicolas IV de 1290, par

1. Documents, 16 A; Pièces justificatives, 25.

2. Inv. Som., t. IV, p. 41, n° 419. — 3. P. 178.

4. Antiquitez, p. 711.

5. T. I, *Quartier de Saint-Jacques de la Boucherie*, II, p. 19.

6. Hélyot, t. II, p. 293-295; Jaillot, t. I, *Quartier de Saint-Jacques de la Boucherie*, t. II, p. 19; Félibien, t. I, liv. IV, cap. xxii, p. 207-208.

7. Brièle, *Sainte-Catherine*, p. 3.

8. Inv. Som., t. IV, p. 181; Documents, 16 C, 16 D, 16 F, 16 G, 16 I.

lesquelles la maison est assurée de la protection du Saint-Siège et bénéficie également de plusieurs indulgences¹.

Il n'existe nulle part un hôpital qui ait eu une histoire aussi intéressante que celle de l'Hôtel-Dieu de Paris, ni d'institution dont l'origine ait autant attiré l'attention et la curiosité des historiens. Malgré le grand nombre de recherches qui ont été faites sur ce sujet, nous nous trouvons toujours dans la nécessité de choisir entre la légende sans fondation documentaire et l'impossibilité d'arriver à la vérité.

Pour l'historien, il n'y a pas de choix à faire, il ne peut accepter que la vérité, mais cependant il y a intérêt pour lui à connaître la légende et les essais nombreux, faits en vue d'éclaircir le mystère.

Pour ce qui est de l'origine de l'Hôtel-Dieu, Husson² nous dit qu'on a essayé de le faire remonter aux temps druidiques. La statue de pierre qui se trouvait devant, sur le Parvis, paraît avoir mystifié les gens du moyen âge aussi bien que leurs successeurs. Cette grosse pierre n'a jamais été considérée que comme une relique inconnue, un monument historique incompréhensible, mais tous ceux qui en parlent croient qu'elle avait une relation soit avec l'Hôtel-Dieu, soit avec la cathédrale. Les partisans de la légende des Druides, comme le dit Husson, la prennent pour une pierre sacrée d'un temple. D'après eux, à une époque préhistorique, il y aurait eu un hôpital sis sur l'emplacement de l'Hôtel-Dieu du moyen âge, ce bloc de pierre aurait été un dieu guérisseur. Mais on ne peut ajouter foi à cette opinion. Tollet³ croit que l'Hôtel-Dieu existait déjà au temps de l'empereur Julien. Il reste de ce dernier une lettre datée de Lutèce⁴, dans laquelle il ordonne aux Galates de suivre le bon exemple des chrétiens, qui entretiennent des hospices pour recevoir et nourrir les étrangers, et pour soigner les pauvres. Julien est honteux que les chrétiens soignent bien les

1. Une des bulles d'Honoré III et celle de 1231 de Grégoire sont transcrites tout au long dans Le Maire, t. I, p. 180.

2. P. 490.

3. Tollet, *Édifices*, p. 411.

4. *Documents*, 1 A.

malheureux de toute religion et veut avoir des œuvres impériales pour les rivaliser. Mais Tollet, en citant cette lettre, ne dit pas s'il considère l'Hôtel-Dieu comme une œuvre impériale ou comme une fondation chrétienne. Mais il n'y a rien dans la lettre même qui spécifie l'existence d'un hôpital à Paris, bien qu'on puisse s'attendre à en trouver au moins un quand la province en compte déjà plusieurs.

Enfin on attribue à saint Landry, vingt-huitième évêque de Paris, la fondation de l'hôpital de ce nom. Cette tradition est tenue pour vraie, acceptée et exposée tout au long par plusieurs historiens du moyen âge¹. On s'en occupe aujourd'hui encore et on la considère comme admissible². Les détails de la légende ne concordent pas toujours entre eux, mais, en somme, ils arrivent tous à une même conclusion. Sous le règne de Clovis II, les habitants de Paris souffraient beaucoup de la famine. La misère était telle que le roi³ fit dépouiller le tombeau de saint Denis de l'argent qui le couvrait et chercha par tous les moyens possibles à secourir les pauvres. Les personnes qui se firent remarquer à l'occasion de cet événement furent Landry, le saint évêque Paris, et Erchinoald, maire du Palais et comte de Paris. Saint Landry surtout est très connu dans l'histoire légendaire comme bienfaiteur, il donnait de ses revenus et vendait même les vaisseaux précieux de sa cathédrale pour soulager les pauvres souffrants. On raconte également qu'il a établi l'hôpital de Saint-Christophe près de la cathédrale pour y recevoir ces malheureux, et on prétend que c'est Erchinoald qui a donné sa maison et sa chapelle de Saint-Christophe pour y fonder cet hôpital. Du Plessis croit que le grand bloc de pierre du Parvis fut la statue d'Erchinoald même, que les habitants de Paris auraient érigée en souvenir de sa bonté. Les dates de fondation citées varient selon les auteurs qui rapportent

1. Lebeuf, t. I, p. 15 ; Du Plessis, p. 97-99 ; Jaillot, *Quartier de la Cité*, t. I, p. 39 ; Félibien, t. I, liv. I, cap. LXX, LXXI, p. 53-54 ; Du Breul, p. 57 ; Carré, p. 103 ; Colletet, p. 19 ; Brice, t. II, p. 244 ; Hélyot, t. III, p. 184-190 ; Le Maire, t. I, p. 127 ; Malingre, p. 43 ; Piganol de la Force, t. I, p. 398 ; Rondonneau de la Motte, p. 22.

2. Fodéré, p. 425 ; Tollet, p. 17 ; Raunier, t. III, p. 107 ; Hoffbauer, *Rives de la Seine*, p. 185-190.

3. Félibien, t. I, livr. I, p. 43.

la légende, mais sont toutes comprises entre 651 et 660.

Il ne demeure aucun document témoignant de cette donation d'Erchinoald, bien que quelques historiens prétendent en avoir pris connaissance. On possède l'acte daté de l'an 690 par lequel un certain Vandemir et sa femme Ercamberte, lèguent des dons à plusieurs églises de Paris¹. Parmi ces églises, il est fait mention d'un monastère de femmes portant le nom de Saint-Christophe, qu'habitait une abbesse nommée Landetrude. Ce document était connu des historiens cités plus haut. Ils disent que ce monastère s'élevait près de la cathédrale et que c'était le devoir des religieuses de s'occuper de l'entretien des ornements et du linge de l'église. Sur l'emplacement de ce monastère se trouvait, deux siècles plus tard, l'hôpital de Saint-Christophe. Lebeuf² pense qu'après le Concile d'Aix-la-Chapelle, ce monastère fut changé en hôpital. Mais nous avons vu dans le chapitre précédent que l'obligation pour les évêques de s'occuper des malades et des pauvres était antérieure au Concile d'Aix-la-Chapelle. Il est donc possible qu'avant cette date, l'évêque ait chargé les religieuses du monastère de Saint-Christophe, déjà attaché au service du diocèse de la cathédrale, d'accomplir cette œuvre pour lui. Si c'était saint Landry qui avait attaché les religieuses à ce double service, nous aurions là une origine possible de la légende de sa fondation de l'hôpital.

Notre premier document sur l'hôpital de Saint-Christophe est une charte de l'évêque Inchade datée de 829³. A ce moment, l'hôpital devait être bien assis, car Inchade s'occupe de son administration et partage la direction entre l'évêque et le chapitre de Notre-Dame. Il l'appelle « *illud hospitale pauperum quod est apud memoriam beati Christofori* », et nous dit que c'était déjà l'habitude des chanoines d'y aller pour laver les pieds des pauvres.

Nous reparlerons plus tard de l'emplacement de l'hôpital Saint-Christophe. Il suffit de dire ici que, sans aucun doute, cet hôpital était le même que celui que nous connaissons sous le nom de l'Hôtel-Dieu (*Domus Dei*), nom employé pour

1. Documents, 3 A; Pièces justificatives, 5. — 2. T. I, p. 15.

3. Documents, 3 B; Pièces justificatives, 6.

la première fois dans un diplôme du roi Louis VII de l'an 1157¹. Jusqu'au milieu du treizième siècle nous trouvons pour cette maison trois dénominations : hôpital Saint-Christophe², hôpital de Notre-Dame³, Hôtel-Dieu⁴.

C'est cet hôpital, existant déjà au neuvième siècle, et peut-être bien plus tôt, qui parmi tous les hôpitaux a exercé la plus grande influence sur la vie de Paris pendant les âges. Il n'y a rien dans Paris, sauf peut-être la cathédrale, qui par son histoire et par ses œuvres, puisse égaler, ou même approcher, en intérêt et utilité, de l'Hôtel-Dieu : il a joué un rôle, grand ou petit, dans la vie de quantité de personnes de toutes les classes de la société.

C'est avec un profond respect que nous devons regarder cette institution qui a fonctionné pendant onze siècles au moins, sans cesser de distribuer aide et secours aux pauvres, et dont l'influence morale n'a souffert aucune interruption malgré tant de destructions matérielles.

1. *Documents*, 3 D; *Pièces justificatives*, 8.

2. Charte d'Inchade, *Documents*, 3 B; Bulle du pape Jean XVIII, *Documents*, 3 C; *Pièces justificatives*, 6, 7.

3. « Hospitale Beatae Marie quod est ante portam ecclesiae », *Documents*, 3 E; *Pièces justificatives*, 9.

4. « Domus Dei », *Documents*, 3 D; *Pièces justificatives*, 8.

II

LES HOPITAUX POUR LES MALADES ET LES PÈLERINS

ORGANISATION DES COMMUNAUTÉS QUI LES DESSERVENT

Nous avons parlé des Sœurs et des Frères qui dirigeaient les hôpitaux du moyen âge. Ils faisaient partie de communautés dont le but était de soigner les malades et les pauvres. Selon un historien du treizième siècle¹, Jacques de Vitry, il existait partout dans l'ouest de l'Europe, des congrégations d'hommes et de femmes ayant renoncé au siècle pour mener une vie de sacrifice, en se dévouant dans les hôpitaux et les léproseries. Cet auteur dit que ces personnes suivaient la règle de saint Augustin, exigeant les trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance. Mais il y a des raisons de douter de l'interprétation des mots « *vivunt secundum sancti Augustini regulam* » : Il y a évidemment, dans les statuts des hôpitaux européens qui nous restent aujourd'hui, maints détails qui sont tirés de la règle de saint Augustin, mais cela ne veut pas dire nécessairement que chaque hôpital fût entièrement organisé d'après cette règle. Au contraire, il est très évident que bien des détails étaient également empruntés aux autres règles, comme celle de Saint-Jean de Jérusalem². M. Le Grand écrit : « Pour tous les membres de la grande famille augustinienne, la règle de saint Augustin doit être considérée comme une sorte de prologue commun placé en tête des constitutions particulières, qui donnent à chaque congrégation son individualité ».

1. Jacques de Vitry, *Historia Occidentalis*, cap. xxix ; *Pièces justificatives*, 1.

2. Le Grand, dans l'Introduction des *Statuts*, parle en détail des questions d'origine des règlements hospitaliers.



2

3

SCÈNES DE LA VIE D'UNE RELIGIEUSE DE L'HOTEL-DIEU
(Livre de Vie active)

Il ne faut pas que nous considérions comme faisant partie d'un grand ordre tous ces établissements dont les membres sont si souvent appelés « *fratres et sorores ordinis sancti Augustini* ». L'auteur dit encore : « le seul point de contact qui existât entre elles consistait en ce que chacune de ces règles spéciales était fondée sur les principes généraux de la règle de saint Augustin... Le mot « *ordo* » est pris ici dans son acception primitive de règle générale, de manière de vivre ». Cette explication par un savant qui connaît si bien les conditions des hôpitaux du moyen âge, nous donne une base pour l'étude des ordres hospitaliers.

Jacques de Vitry, en parlant des hôpitaux de l'Europe de l'Ouest, ne peut s'empêcher de reprocher à quelques-uns de ne pas avoir bien suivi l'idéal de leur modèle, la règle de saint Augustin. Il finit par dire, cependant, que son regret ne s'applique qu'à quelques-uns, et il nomme une dizaine de villes où les hôpitaux sont vraiment dignes de leur nom de « Maison Dieu », et sur cette liste nous trouvons Paris¹.

Comme nous l'avons déjà remarqué, les hôpitaux et les hospices varient d'origine et de but. Il y a aussi des différences d'organisation et d'importance. Pour l'organisation, on distingue deux grands groupes :

1° Les maisons dirigées par des religieux ou des religieuses, ou par les deux à la fois, et où le service est fait par une communauté formant un groupe tout à fait séparé des hospitalisés.

2° Les maisons dirigées par des religieux ou des religieuses, ou par les deux à la fois, où les personnes hospitalisées sont admises comme membres de l'ordre, généralement pour la durée de leur vie; ici il n'y a pas un groupe distinct pour s'occuper de la direction et du service.

Nous nous occuperons plus tard du deuxième groupe. Nous considérerons maintenant le premier qui comprenait les hôpitaux pour les malades ayant besoin de soins actifs, et pour les pèlerins. Dans cette catégorie rentrent les hôpitaux de la Trinité, de Saint-Gervais, de Notre-Dame des Billettes, de Saint-Eustache, de Jean l'Ecuellier, de Saint-

1. *Hist. Occ.*, cap. xxix; *Pièces justificatives*, I.

Marcel, de Saint-Martin des-Champs, de Saint-Jacques du Haut-Pas, de Saint-Mathurin, de Sainte-Catherine, enfin l'Hôtel-Dieu. Nous avons parlé de l'origine et du but de chacun de ces hôpitaux séparément, et nous étudierons maintenant leur organisation et leur administration. Les sources les plus importantes, sont : premièrement, le seul règlement qui nous reste aujourd'hui, celui de l'Hôtel-Dieu, deuxièmement, les mentions diverses que nous en trouvons dans les documents du moyen âge.

Les mentions diverses ne jettent que peu de lumière. Nous trouvons beaucoup d'actes de donation, bien des témoignages de l'intérêt public, du haut patronage et de la direction, mais très peu de renseignements sur l'organisation des ordres et sur la vie des membres. Heureusement, nous en avons assez pour savoir que les hôpitaux se ressemblaient beaucoup, sauf dans les détails dépendant de l'importance de l'hôpital. Ainsi les renseignements que nous avons sur l'organisation de l'Hôtel-Dieu sont de la plus haute importance, puisqu'ils s'appliquent au moins en partie à d'autres hôpitaux.

Un peu plus générale, mais cependant de réelle valeur est la règle de l'ordre de Saint-Jacques du Haut-Pas, ou plus précisément la règle de 1125-1153 de Saint-Jean de Jérusalem qui fut adoptée par l'ordre de Saint-Jacques et incorporée dans ses statuts¹. Cette règle ne fut pas appliquée spécialement à Paris, mais elle a certainement inspiré le service de l'hôpital Saint-Jacques du Haut-Pas de cette ville, donc nous pouvons nous en servir pour compléter les autres sources que nous possédons.

Nous avons vu que les hôpitaux se ressemblaient beaucoup à cause de leur inspiration commune, la règle de saint Augustin. L'uniformisation était définitivement établie quand le Concile de Paris de 1212 ordonna à tous les hôpitaux desservis par des communautés religieuses d'adopter certains règlements, qu'ils avaient le droit de compléter et modifier selon leurs besoins². Ces règlements prescrits par le Concile forment le corps de ceux de l'Hôtel-Dieu.

1. Le Grand, *Statuts*, p. 7 ; *Documents*, 9 A.

2. Concile de Paris, Mansi, t. XXII, p. 835, can. ix ; *Documents*, 1 J.

Notre opinion que l'Hôtel-Dieu a servi de modèle aux autres hôpitaux est justifiée par le fait que l'Hôtel-Dieu de Château-Thierry, fondé en 1304, eut comme règlement celui de Paris sans aucune modification ¹. D'autres hôpitaux de province en ont copié des détails, et font mention de leur source; en province aussi bien qu'à Paris, parlant par exemple du costume prescrit aux religieux, on dit souvent « comme à l'Hôtel-Dieu de Paris ». Bien que nous ne puissions nous permettre d'affirmer que tous les hôpitaux de Paris prenaient comme modèle dans tout le détail l'organisation de l'Hôtel-Dieu, nous pouvons quand même dire qu'au treizième siècle, il leur servait de modèle pour l'organisation générale, et nous pouvons le prendre comme type de cette sorte d'institution.

Le nombre de religieux dans les hôpitaux varie selon l'importance de l'établissement et selon ses besoins. L'Hôtel-Dieu étant le plus grand, comptait trente frères laïcs, quatre prêtres, quatre clercs, et vingt-cinq sœurs². Sainte-Catherine, après la période de transition du treizième siècle, avait quatre frères et six sœurs; pendant cette même époque, quatre sœurs furent introduites à Saint-Gervais et il n'y restait en 1346 que deux hommes, le maître et le proviseur³. Après 1210, La Trinité était desservie par quatre religieux⁴.

Nous remarquons donc que les hôpitaux étaient protégés contre le danger d'un personnel trop nombreux et inutile. Un maximum était fixé et ce nombre ne pouvait pas être dépassé. Peut-être un des secrets du succès et de la popularité de ces hôpitaux se trouve-t-il dans la confiance que leur accordait le public, qui avait l'assurance que ses aumônes seraient employées pour les pauvres, et non pas pour entretenir un groupe de personnes inutiles. Ce principe fut exprimé par le Concile de Paris en 1212⁵; il y fut prescrit que les donateurs devaient être assurés que leurs aumônes

1. Le Grand, *Statuts*, p. 43. — 2. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 4.

3. Félibien, t. III, p. 295-296; — *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XXV, p. 146.

4. *Documents*, 17 D; *Pièces justificatives*, 29.

5. Lallemand, *La lèpre et les léproseries*, p. 662; Mansi, t. XXII, p. 835, can. ix; *Documents*, 1 J.

seraient affectées aux pauvres et aux malades, et que les hôpitaux devaient avoir un personnel aussi peu nombreux que possible. C'est grâce à cette règle que les hôpitaux ont pu rester fidèles à leur idéal de service sans tomber dans la honteuse condition de plusieurs autres communautés trop nombreuses, qui, oubliant leur raison d'être, n'eurent en vue que leur intérêt matériel.

Avant d'étudier les ordres mêmes; jetons un coup d'œil sur les deux influences extérieures qui ont agi sur eux : le haut patronage et la haute direction. Nous avons déjà vu que les papes s'intéressaient aux hôpitaux. Par leurs bulles, ils les ont pris sous leur protection, et ils ont publié en leur faveur des indulgences et des absolutions. Pendant le treizième siècle, nous en avons un très grand nombre provenant surtout des Papes Honoré III (1216-1227), Grégoire IX (1227-1241), et Nicolas IV (1288-1292). Ces bulles sont en faveur de divers hôpitaux de Paris¹ et témoignent de l'intérêt du Saint-Siège. A une époque où l'autorité papale était reconnue comme pouvoir suprême du monde chrétien, son patronage, même sans les bénéfices financiers qui l'accompagnaient, pouvait beaucoup aider les hôpitaux.

Mais ces institutions jouissaient également de haut patronage temporel. Après l'Église, c'était le roi qui s'occupait de la charité. Philippe-Auguste s'intéressa surtout à l'Hôtel-Dieu, auquel il faisait donner chaque fois qu'il quittait Paris, les jonchées du Palais pour coucher les pauvres². Mais dans toute l'histoire nous n'avons aucun roi qui fut aussi connu pour ses œuvres de charité que saint Louis. Son biographe Guillaume de Saint-Pathus³ raconte comment le roi visitait les hôpitaux de Paris et de province, laissait des aumônes et servait lui-même pauvres et malades. Il leur accordait une aide financière et morale, et donnait aux nobles et aux autres personnes de qualité un exemple de charité. C'est encore l'Hôtel-Dieu parmi les hôpitaux pour

1. Honoré III, *Documents*, 16 C, 16 D; Grégoire IX, *Documents*, 16 F; 16 G; Nicolas IV, *Documents*, 3 Yy, 8 D, 16 H.

2. *Documents*, 3 I; *Pièces justificatives*, 11.

3. Édition François Delaborde, p. 1.

les malades qui l'intéressait le plus, et en 1227, la deuxième année de son règne, il le prit sous sa protection spéciale ¹. Il garda pendant toute sa vie cet intérêt pour les œuvres charitables et joua toujours son rôle de protecteur royal.

L'évêque exerçait à la fois deux fonctions : aussi bien que le haut patronage il avait la haute direction des œuvres pour les pauvres et les malades. Bien que ce fût l'habitude depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne, de confier à l'évêque la protection et la garde des œuvres de cette sorte, les rappels à ce devoir ont été renouvelés assez souvent. Au treizième siècle, ce devoir est devenu un privilège auquel il tenait étroitement, et en 1270, quand il y eut une difficulté entre l'évêque de Paris et la léproserie de Saint-Lazare, le régent de France, l'abbé de Saint-Denis, déclara que c'était à l'évêque de contrôler tous les hôpitaux des pauvres et des malades, et que son pouvoir à cet égard était temporel aussi bien que spirituel ². C'est lui qui presque toujours nommait le maître, et les autres officiers d'administration, et auquel les membres des communautés juraient l'obéissance ³.

Il y exerçait une surveillance, et par lui-même ou par son chapitre, s'occupait de l'administration et des affaires aussi bien que de leurs devoirs spirituels et de leurs obligations envers les malades ⁴.

Un autre pouvoir ecclésiastique partageait quelquefois la haute direction : les chapitres des églises. A l'Hôtel-Dieu : le premier statut exige de la communauté l'obéissance au chapitre de Notre-Dame ⁵. Ceci nous frappe car nous voyons le contrôle de l'évêque diminuer un peu. Dès l'an 829, l'évêque partageait la haute direction de l'Hôtel-Dieu avec le chapitre de Notre-Dame ⁶. Depuis cette époque, cet hôpital devint de plus en plus l'œuvre propre de la cathédrale, jusqu'à l'an 1006, date à laquelle le chapitre réussit finalement à obtenir de l'évêque qu'il lui cédât tous ses droits administratifs sur l'Hôtel-Dieu ⁷. C'est la seule exception. En général,

1. *Documents*, 3 O; *Pièces justificatives*, 12. — 2. *Documents*, 11 H.

3. Boutié, *Paris au temps de saint Louis*, p. 393.

4. Husson, p. 482-483. — 5. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 1.

6. Donation d'Inchade, *Documents*, 3 B.

7. *Documents*, 3 C; *Pièces justificatives*, 7.

le pouvoir des églises se manifestait plutôt dans la direction spirituelle. Nous avons vu qu'au commencement, le chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois exerçait toutes les fonctions paroissiales à la Trinité. Jusqu'à 1272, les prêtres qui s'occupaient des services religieux à l'Hôtel-Dieu appartenaient à l'église de Saint-Christophe¹, et, dans le petit hôpital de Saint-Eustache, le curé de l'église de ce nom remplissait les fonctions de maître et de proviseur².

Les Statuts de l'Hôtel-Dieu nous donnent une idée de ce qu'on exigeait pour l'admission au personnel des hôpitaux³.

« Si un homme ou une femme veut renoncer au siècle et servir les pauvres, il demandera d'abord l'assentiment des proviseurs ; puis, après qu'on lui aura exposé la règle de l'ordre, s'il se sent disposé à l'observer, qu'il en fasse la promesse ; alors seulement, il sera présenté au chapitre par les proviseurs ; et, s'il plaît au chapitre, il sera admis au service des pauvres, sans qu'il puisse intervenir aucun pacte simoniaque ou illicite.

« Nul homme marié ne peut être reçu avec sa femme. »

En pratique, l'entrée était assez difficile. Il y avait d'abord la limite de nombre qui ne permettait l'admission qu'en cas de vacance. Il est donc arrivé, au moins dans les institutions telles que l'Hôtel-Dieu, que les personnes désireuses de faire partie de la communauté aient dû se présenter à un âge très peu avancé. Les frères commençaient en général comme enfant de chœur, à l'âge de sept ou huit ans, et quand il y avait une place libre, ils devenaient « frères », entre dix-huit et vingt ans⁴.

Les « sœurs » commençaient comme « filles blanches », pour attendre le jour de leur entrée dans l'ordre. Elles venaient en général entre douze et vingt ans, et étaient admises entre dix-huit et vingt-cinq⁵. M. Coynecque, par une savante étude comparée des comptes de l'Hôtel-Dieu pendant tout le moyen âge, est arrivé à nous donner des renseignements supplémentaires qu'il est impossible de trouver

1. *Documents*, 3 Z. — 2. *Documents*, 6 B.

3. *Statuts*, Hôtel-Dieu, nos 3, 7. (Traduction Chevalier, p. 40-41.)

4. Coynecque, t. I, p. 29-30. — 5. Coynecque, t. I, p. 31.

parmi nos sources du treizième siècle¹. Il a trouvé que les vacances ne se produisaient que par le décès des membres de l'ordre. A cette occasion, les proviseurs réunissaient les frères et les sœurs pour désigner par un vote la personne la plus digne d'être admise ; l'habitude était de choisir la plus âgée. Le chapitre de Notre-Dame ayant approuvé le choix, l'admission était l'objet d'une cérémonie, pour les sœurs au moins, très imposante. Après un service célébré à l'Hôtel-Dieu, la nouvelle sœur était reçue à Notre-Dame où elle prenait le voile. Elle entrait alors dans son année de noviciat sous la direction d'une sœur âgée qui la conseillait jusqu'à sa profession, à la fin de l'année².

Les vœux de pauvreté, chasteté et obéissance étaient exigés de tous les religieux et religieuses dans tous les hôpitaux³. Ils devaient jurer obéissance aux supérieurs de l'ordre aussi bien qu'aux pouvoirs extérieurs vis-à-vis desquels ils étaient responsables (le chapitre de Notre-Dame dans le cas de l'Hôtel-Dieu). Ils promettaient aussi d'observer les statuts et de mener la vie commune⁴.

Nous n'avons pas de preuve que les vœux fussent à vie et nous ne savons pas jusqu'à quel point ils étaient permanents. Mais l'esprit même du service hospitalier et les coutumes de l'époque nous font croire que cette voie, une fois choisie, se poursuivait jusqu'à la mort. Malgré cela, il existe au moins un exemple appartenant au quatorzième siècle, d'une sœur qui quitta⁵ son service à l'hôpital Sainte-Catherine pour se marier. Il est donc très probable que les vœux n'étaient pas irrévocables.

La forme de la direction intérieure des hôpitaux dépendait de leur importance. A l'Hôtel-Dieu, il y avait une commission d'au moins deux proviseurs pour surveiller la direction. Ces proviseurs étaient deux chanoines de Notre-Dame⁶ délégués par le chapitre pour s'occuper des affaires financières importantes, des affaires intérieures comme l'exécu-

1. Coyecque, t. I, p. 27-33. — 2. *Livre de vie active*, p. 34.

3. *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XXV, p. 146 ; *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 9.

4. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 9. — 5. Brièle, *Sainte-Catherine*, p. 8-9 ; *Documents*, 16 J.

6. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 1.

tion des statuts et de la sévérité de la discipline, en somme de la surveillance générale. Cette commission est évidemment devenue nécessaire dans une organisation aussi compliquée et nombreuse que celle de l'Hôtel-Dieu.

L'administration intérieure des hôpitaux était confiée à un des frères prêtres qui était choisi comme prieur ou maître. Cet usage paraît être universel, car nous trouvons un maître dans toutes sortes d'hôpitaux¹. Naturellement, son importance dépendait de celle de l'hôpital, mais qu'il eût sous sa direction trois religieux comme à la Trinité, ou une grande communauté comme à l'Hôtel-Dieu, son pouvoir dans la maison même était absolu ; il n'était responsable que vis-à-vis du chapitre ou des autres autorités. Le prieur était choisi par ce pouvoir extérieur auquel il devait obéissance. A l'Hôtel-Dieu c'est le chapitre de Notre-Dame qui l'installait², et avait même le droit d'y mettre quelqu'un du dehors. C'est encore grâce aux recherches de M. Coynecque que nous savons comment se faisait ce choix, et que nous apprenons qu'en général le plus âgé des frères capable de remplir cet office était choisi pour remplacer celui qui venait de mourir³. A la Trinité, le choix du prieur venait également du dehors, car il était envoyé exprès par l'Abbaye d'Herminières.

Bien que le prieur fût chargé de la direction suprême, en pratique, dans les grands hôpitaux où il existait des communautés mixtes, il s'occupait de la direction des affaires extérieures et du service fait par la partie masculine. Il y avait, pour la direction des sœurs, une mère prieure. Celle-ci était choisie par les proviseurs et le maître en raison de sa capacité et de sa dignité⁴. En pratique, dit encore M. Coynecque, le choix tombait sur la plus âgée⁵, qui avait gagné par des années de travail dans tous les services, une connaissance approfondie de ceux-ci, et qui, comprenant l'importance de sa charge, avait une haute idée de ses devoirs. Elle avait vraiment une grande responsabilité. Non seulement

1. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 2 ; *Documents*, 6 B, 8 D, 16 I.

2. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 2. — 3. Coynecque, t. I, p. 36.

4. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 30. — 5. T. I, p. 36-37.

la discipline et la direction des sœurs et des servantes lui étaient confiées, mais elle jouait dans l'hôpital du moyen âge le rôle de surveillante générale, et tous les soins aux malades étaient rendus sous sa direction.

Aussi bien que le prieur et la prieure, les membres de l'ordre avaient une voix dans le gouvernement, si minime fût-elle. Dans ce but, les frères et les sœurs se réunissaient en chapitre et discutaient les affaires¹. A l'Hôtel-Dieu ces réunions avaient lieu une fois par semaine et, selon les statuts², une partie (au moins deux chapitres) du règlement devait y être lue et expliquée. A cette occasion, on s'occupait aussi de la discipline. Toutes les accusations devaient y être apportées et les punitions décidées. Si les fautes devaient être punies par des châtiments corporels, ceux-ci devaient être exécutés plus tard, pour les hommes devant les autres frères, par le prieur, et pour les femmes, devant les autres sœurs, par la prieure³. Les autres punitions étaient données au chapitre. Ces réunions hebdomadaires auraient dû contribuer beaucoup au progrès de l'hôpital, car elles fournissaient aux membres du personnel la seule occasion de discuter. Il y avait cependant la discussion privée des affaires qui ne devaient pas être connues de tout le monde⁴.

Outre ces réunions, il y avait deux fois par an une réunion qui s'appelait le « Chapitre général ». C'était, en somme, une inspection générale de l'hôpital. On célébrait d'abord une messe; puis l'inspection commençait par la visite des reliques et des autres trésors de la chapelle. Ceux des membres qui n'étaient pas obligés de rester auprès des malades se rendaient ensuite au chapitre. On écoutait un sermon suivi des comptes rendus du prieur et de la prieure concernant les services qu'ils dirigeaient. On agitait aussi les questions de discipline et chacun était invité à faire ses observations sur la conduite et le service. Des enquêtes étaient faites sur les conditions matérielles de la maison⁵ et des projets étaient formés au sujet de l'administration future.

1. Jacques de Vitry, Hôtel-Dieu, cap. xxix; *Pièces justificatives*, 1.

2. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 39. — 3. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 34.

4. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 67. — 5. Coyecque, t. I, p. 26-27.

Nous allons maintenant examiner la vie des religieux et des religieuses, c'est-à-dire leur vie commune, laissant pour un chapitre séparé leurs relations avec les malades et le service hospitalier. A l'Hôtel-Dieu, ils se levaient à cinq heures du matin, faisaient leur toilette et descendaient aussitôt à la chapelle pour les matines¹. Pendant ce temps, la prieure faisait une inspection matinale, avant le commencement du service de jour. Selon les statuts, les religieux et les religieuses ne prenaient que deux repas par jour, exception faite bien entendu, de ceux à qui la maladie ou leur faiblesse valaient des privilèges spéciaux et qui étaient servis séparément². Quand la cloche sonnait après la grand'messe le matin et après les vêpres le soir, ils se rendaient au réfectoire. Il en existait deux complètement séparés, l'un pour les frères et l'autre pour les sœurs³. Ils étaient identiques avec de grandes tables rangées à côté des murs et une table au fond pour le prieur ou la prieure⁴. Probablement les personnes de même grade devaient manger aux mêmes tables. La nourriture était exactement pareille pour les frères et pour les sœurs⁵, mais la portion de vin pour les sœurs n'était que d'une chopine, tandis que chaque frère en recevait habituellement un litre⁶. Les portions qu'on devait servir étaient fixées par le prieur et la prieure, mais les statuts exigeaient une quantité suffisante⁷. Le prieur et la prieure, à cause de leur âge avancé et de leurs devoirs recevaient double ration⁸. Les frères et les sœurs faisaient maigre quatre fois par semaine, la viande n'étant servie que le dimanche, le mardi et le jeudi, et à quelques jours de fêtes, comme à la Noël, à la Circoncision, à l'Épiphanie, à la Sainte Vierge, à la Tous-saint, à la fête du patron de l'église, quand ces fêtes ne tombaient pas un vendredi⁹.

Pendant les repas « depuis le Bénédictité jusqu'aux

1. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 19 ; Coyecque, t. I, p. 81.

2. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n°s 41, 48. — 3. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 42.

4. Coyecque, t. I, p. 87-88. — 5. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 48.

6. Coyecque, t. I, p. 88 ; *Documents*, 3 C C.

7. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 51. — 8. Coyecque, t. I, p. 88.

9. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 47.

Grâces », il y avait lecture de l'Écriture Sainte. Pour les frères, les prêtres et les clercs lisaient à tour de rôle par semaine. Un silence profond régnait, interrompu seulement par la lecture, et les demandes nécessaires et peu nombreuses devaient être faites à voix basse par le prieur ou avec sa permission¹.

Dans le réfectoire des frères, un d'eux, et dans celui des sœurs, une de celles-ci, étaient désignés par le prieur pour diriger le service de table. Ils mangeaient dans le réfectoire avec les lecteurs, après les autres². Chaque personne avait son couvert, bien que en ce temps là l'habitude fût de manger plusieurs au même plat.

Ils devaient se conformer à certaines coutumes prescrites par les règles, par exemple, ils étaient contraints de rester assis pendant tout le repas et ils devaient, en buvant, « tenir le hanap à deux mains³ ».

Les domestiques mangeaient ensemble à une autre heure, et un frère les servait⁴. Après le repas, le frère et la sœur qui s'occupaient du service ramassaient les restes, et, sous la direction du prieur, les donnaient aux pauvres, soit à ceux qui séjournaient dans la maison, soit à ceux qui venaient les chercher du dehors⁵.

Les statuts défendaient la réception d'invités aux repas. Aucun séculier n'avait le droit de prendre ses repas dans les réfectoires. On ne faisait exception que pour les clercs et les chapelains de la chapelle, qui pouvaient manger avec les frères. Mais personne n'avait le droit de pénétrer dans le réfectoire des religieuses. Il est cependant vrai que de temps en temps des étrangers étaient invités au repas par le prieur. M. Coyecque a trouvé dans les comptes plusieurs indications de personnes invitées à cause des intérêts de l'hôpital, ainsi les personnes de l'extérieur qui s'occupaient des affaires de l'hôpital, ou parfois des religieux hospitaliers passant par Paris⁶.

A midi, quand le repas était terminé, la cloche sonnait,

1. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n^{os} 43, 44; Jacques de Vitry, cap. XXIX; *Pièces justificatives*, t. — 2. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n^{os} 45, 49.

3. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n^o 42. — 4. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n^o 52,

5. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n^{os} 49, 53. — 6. Coyecque, t. I, p. 88.

religieux et religieuses quittaient le réfectoire, et, après quelques moments de prière dans la chapelle, retournaient à leurs services.

Après le repas, vers sept heures du soir, l'hôpital était fermé. Au son de la cloche, le personnel se retirait pour la nuit. Les statuts leur assignaient deux « dortoirs », il leur était défendu d'en sortir, à moins que les besoins des malades ne l'exigeassent; encore devaient-ils obtenir la permission du prieur ou de la prieure. Le silence était toujours strictement observé¹, car le dur service accompli par tous n'eût pas été possible sans un repos absolu assuré par la surveillance continue des dortoirs. Selon l'usage de l'église, il était défendu aux frères et aux sœurs de se coucher nus. Les frères devaient porter toujours un « vêtement de lin ou de laine » et des culottes. Les sœurs étaient obligées de se coucher en chemise².

Toute la communauté était astreinte à certains devoirs religieux. D'abord il y avait les services journaliers : la messe, les vêpres et les matines, pour lesquelles l'assistance était obligatoire à tous ceux qui n'étaient pas retenus par les soins aux malades; ceux-ci d'ailleurs devaient obtenir l'autorisation du prieur. Et même les nécessités du service ne les excusaient pas, car il leur était ordonné de remplacer leur absence en répétant eux-mêmes sept *Pater noster* pour les matines, cinq pour les vêpres, et trois pour les autres heures. Mais s'ils manquaient un service pour un empêchement personnel, le nombre était porté à vingt-cinq, neuf et sept³.

En second lieu, les statuts exigeaient la confession des péchés immédiatement après qu'ils avaient été commis. Le doyen du chapitre de Notre-Dame, les proviseurs, le prieur et les prêtres de Saint-Christophe étaient autorisés à ouïr les confessions des frères et des sœurs; le doyen et le chapitre avaient le droit de donner cette autorisation également à l'abbé de Saint-Victor, à d'autres encore⁴.

Le caractère du travail et les dangers auxquels le personnel était exposé rendaient nécessaire une bonne organisation

1. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 55. — 2. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 56.

3. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 20. — 4. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 68.

pour les soins des membres qui tombaient malades ou qui étaient trop âgés pour continuer à travailler. On avait donc établi une « infirmerie » pour les frères et une pour les sœurs où ils étaient soignés¹ avec toute la tendresse et toute la sympathie qu'ils donnaient eux-mêmes aux pauvres.

Les funérailles des membres de la communauté étaient très impressionnantes. A l'Hôtel-Dieu, il y avait toujours trente messes, et, de plus, tous les clercs répétaient trente fois le psautier, les frères et les sœurs cinquante *Pater noster*². Le corps était porté sur un brancard par quatre hommes, et six enfants suivaient avec des torches. Les frères et les sœurs étaient enterrés chacun dans une fosse à part, au cimetière des Innocents.

Sauf pour le personnel de l'Hôtel-Dieu, nous ne pouvons nous faire une idée exacte du costume hospitalier du treizième siècle. Sans doute il y avait des règles le concernant, car tous les religieux devaient être vêtus comme des clercs. Hélyot, parlant des religieux de Saint-Gervais de l'ancien temps dit qu'ils « estoient habillés de vert, ils avoient une robe, une chape, et un petit capuce ». Il ajoute qu'on pouvait, à son époque, voir une reproduction de ce costume, car il existait encore dans l'ancienne chapelle de l'Hôpital Saint-Gervais un bas-relief d'un crucifix au pied duquel se trouvaient, à genoux, deux frères³.

Selon le même auteur, nous savons que les religieuses de Sainte-Catherine portaient « une robe de serge blanche, avec par-dessus un rochet de toile blanche serré d'une ceinture noire »; au chœur et dans les cérémonies, elles mettaient un grand manteau noir⁴.

Pour l'Hôtel-Dieu, par contre, nous sommes très bien renseignés. Le règlement du treizième siècle étant très précis sur ce point. De plus, nous avons la chance d'avoir dans le *Livre de vie active* une collection extraordinaire de miniatures qui montrent le personnel de l'Hôtel-Dieu au quinzième siècle⁵, et par comparaison avec les statuts, nous trouvons que ce costume n'a pas changé. Selon les statuts⁶ :

1. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 54. — 2. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 69.

3. Hélyot, t. II, p. 295-296. — 4. Hélyot, t. II, p. 293-295.

5. Pl. 1. — 6. *Statuts*, Hôtel-Dieu, nos 10-18, nos 41-42.

« Voici quel sera le costume des prêtres et des autres frères : chacun aura trois paires de chemises avec autant de braies, dont le prix ne dépassera pas douze deniers l'aulne ; une pelisse fourrée d'agneau, une cotte fermée noire ou tirant sur le roux, ne valant pas plus de cinq sous l'aulne ; un surcot fourré d'agneau de drap de même prix et de même couleur ; des chausses blanches et des souliers à courroies ; et, à leur gré des aumusses de saie noire fourrées d'agneau, sans parement.. »

« Les prêtres et les clercs pourront, à l'église, avoir des capes d'« isembrun » ouvertes et descendant jusqu'aux pieds, des surplis, des pelisses d'agneau et des bottines. Celui qui ira à cheval pourra porter des bottes. »

« Les sœurs auront chacune trois chemises seulement, du prix susdit, et trois « souquenés » tombant jusqu'aux pieds en étoffe de même valeur pour servir les pauvres, trois coiffes du même prix, un pelisson d'agneau neuf et un autre vieux, s'il en est besoin, une cotte de saie noire ou tirant sur le roux, valant au plus cinq sous l'aulne ; un surcot fourré d'agneau de même couleur et de même valeur, un voile noir d'« isembrun » ou de « galebrun », ou bien de saie, des chausses blanches ou noires, des chaussons et des bottes rondes. »

« Les sœurs auront aussi et porteront des chaperons noirs de lin ou de laine, comme en ont les femmes de Provins. »

« Les Frères comme les Sœurs porteront des ceintures religieuses. On doit avoir soin de donner à chacun des vêtements une longueur telle qu'ils ne soient ni trop longs ni trop courts. »

Il paraît que les frères et les sœurs devaient garder très soigneusement leurs costumes, car ils n'étaient renouvelés que sur l'ordre du prieur et des proviseurs, à la fin d'une période considérée par eux comme nécessaire ; de plus, il fallait rendre le vieux vêtement avant de recevoir le nouveau¹.

Non seulement le règlement fixait le costume, mais encore il décidait que les sœurs devaient être « rasées comme les

1. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 4.

religieuses » et les frères « tonsurés comme les Templiers¹ ».

Bien que le personnel des hôpitaux comptât le plus souvent des personnes des deux sexes, leur séparation était très strictement observée. Les services étaient organisés de telle façon que les frères et les sœurs n'eussent pas à travailler ensemble. La règle spécifie même que jamais les sœurs ni les servantes ne laveront ni la tête ni les pieds des frères, ni ne feront leurs lits. Nous ne pouvons pas penser à tels services vis-à-vis des frères bien portants, mais ce passage-ci nous fait croire que même quand les frères étaient malades, ils devaient être soignés par d'autres frères ou par des serviteurs, jamais par des sœurs. Il était également défendu aux frères et aux serviteurs et, en somme, à tout étranger, d'entrer dans la partie de la maison réservée aux sœurs et aux servantes, sans y être envoyé expressément par le prieur, et jamais sans être accompagné d'un délégué du prieur. Les sœurs et les servantes ne devaient pas aller au quartier des hommes, sauf aux mêmes conditions, et conformément aux ordres de la prieure².

La moralité des membres était toujours surveillée, et les transgressions aux lois morales et aux règlements religieux étaient sévèrement punies par ordonnance du chapitre. Plus importants comme obligations étaient leurs trois vœux religieux. Si un frère ou une sœur violait celui de pauvreté, il était obligé de faire pénitence pendant quarante jours, pendant lesquels il devait manger à terre et jeûner au pain et à l'eau les vendredis. Mais s'il mourrait sans confesser ce péché, et si on le découvrait, il perdait tous ses droits de chrétien, et était enterré comme un excommunié³. Les violateurs des vœux de chasteté et d'obéissance étaient chassés de la maison, mais celui qui violait le deuxième de ces vœux n'était puni de cette façon que s'il refusait continuellement de se soumettre à l'autorité. Ceux qui étaient chassés avaient le droit de revenir « demander humblement pardon » et de se présenter de nouveau à l'admission⁴.

D'autres délits sont également énumérés : les propos inconvenants, le blasphème, la blessure d'un membre, l'homicide,

1. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 8. — 2. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 64.

3. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 62. — 4. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n°s 63, 71.

l'incendie, le vol, les péchés contre nature, chacun avait sa pénalité, soit le jeûne, soit un châtement corporel, soit le renvoi de la communauté¹.

Les relations des religieux avec le monde extérieur étaient peu fréquentes. Bien entendu, quelques-uns devaient sortir pour les affaires de l'hôpital. Mais ces sorties mêmes étaient réglementées : à l'Hôtel-Dieu, aucun frère et aucune sœur n'avaient le droit de sortir de l'hôpital sans permission spéciale du prieur ou de son suppléant. Quand il fallait aller en ville, le prieur devait assigner à la personne envoyée, un compagnon, car il était défendu aux frères et aux sœurs de sortir seuls ou de choisir leur compagnon. Il leur était également interdit de manger ou de boire (sauf de l'eau) en la ville².

Il arrivait souvent que les besoins de l'institution exigeassent des voyages en province. Le frère qu'on chargeait d'une mission de ce genre avait un compagnon choisi par le prieur ; celui-ci indiquait également si on irait à cheval ou à pied. Le frère n'avait pas un deuxième cheval pour ses bagages, mais il devait les trousser sur celui qu'il montait³. Une coutume curieuse chez les hospitaliers de la Trinité leur défendait de jamais monter à cheval, ni même sur un mulet ; ils devaient, en signe d'humilité, aller à dos d'ânes. De cette coutume vient leur appellation de « Frères aux Anes⁴ ».

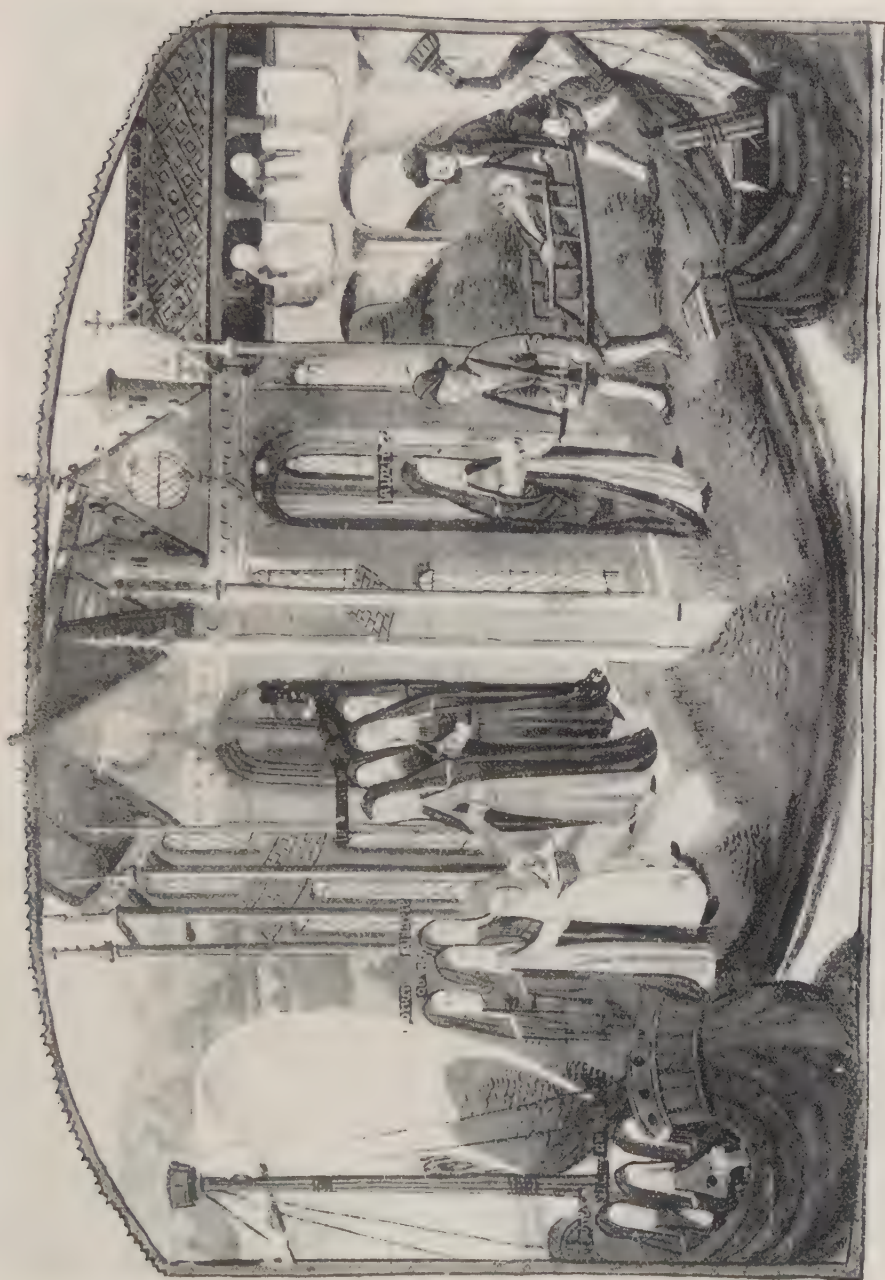
Les frères voyageant en province étaient tenus de suivre les mêmes règles pour la nourriture et la boisson ; mais s'ils descendaient chez un évêque, celui-ci pouvait leur ordonner un régime différent.

Nous pouvons juger par cette sévérité des règlements, par la consécration de leur vie au service des pauvres, par les jeûnes qu'ils pratiquaient, par les sacrifices qu'ils consentaient, que les frères et les sœurs, ces employés hospitaliers et ces infirmières du moyen âge, loin de mener une vie qu'on aurait alors considérée comme facile et aisée, donnaient leurs biens, leur vie même au plus dur des services, pour le Dieu qu'ils aimaient et servaient.

1. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n^{os} 58, 63. — 2. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n^{os} 35, 36, 39.

3. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n^o 37.

4. *Les Moustiers de Paris* (Bordier, p. 19 et note).



QUELQUES SERVICES DE L'HOTEL-DIEU
(*Libre de Vie active*)

LES HOPITAUX POUR LES MALADES ET LES PÈLERINS

LES HOSPITALISÉS ET LE SERVICE

Avant d'étudier le service hospitalier, il faut se rappeler le caractère des différentes institutions, laissant encore à part, pour les étudier ailleurs, les asiles où il n'existait pas deux catégories distinctes : les hospitalisés et ceux qui les servaient. Nous sommes frappés par l'importance et la diversité des établissements hospitaliers. Nous avons d'abord ce groupe important d'institutions qui avaient pour but d'héberger les malades de toutes sortes et les pèlerins, et dont les plus connus étaient l'Hôtel-Dieu et la Trinité. Deuxièmement, il y avait des hôpitaux spécialement affectés à des besoins divers; par exemple, ceux qui recevaient les personnes venant à Paris pour quelques jours. L'hôpital Sainte-Catherine, réservé aux femmes, et Saint-Gervais pour les hommes, donnaient asile aux personnes qui n'avaient pas les moyens suffisants pour payer un logement, et qui arrivaient souvent à Paris après un voyage si fatigant qu'ils devaient être soignés comme des malades. Dans cette catégorie d'institutions spéciales, nous trouvons aussi, au moins pendant la première partie de notre époque, Saint-Mathurin, consacré spécialement aux aliénés.

Mais, comme nous l'avons déjà vu, le moyen âge, au point de vue des institutions charitables, n'est pas une époque de centralisation ou de classification stricte des personnes malades, et les hôpitaux donnaient l'impression d'un grand mélange. Comme ils étaient entretenus par la charité, on ne se croyait pas le droit de renvoyer les personnes qui se présentaient. Au treizième siècle, ce principe d'admission

était poussé fort loin. Nous trouvons à cette époque qu'il y avait dans les hôpitaux, des personnes qui y avaient été admises comme par hasard, et qui y restaient, faisant définitivement partie de l'établissement. Ce n'est qu'à l'Hôtel-Dieu que nous trouvons des traces de cette coutume, peut-être parce que l'Hôtel-Dieu était seul assez grand, assez important pour attirer l'attention. Dans les autres, où les pauvres et le personnel étaient peu nombreux, des groupes exceptionnels auraient pu exister sans que personne en parlât.

Les documents sur l'Hôtel-Dieu parlent des deux catégories distinctes d'habitants : les malades et les hôtes¹, mais les chartes du treizième siècle qui donnent des détails sont assez rares. Le Règlement de cette époque mentionne cependant des pauvres recueillis dans la maison², en disant que les restes de la nourriture des Frères et des Sœurs leur seraient distribués aussi bien qu'aux pauvres du dehors. Il y avait une provision spéciale pour la nourriture des malades qui n'étaient pas obligés de vivre sur ce que la communauté laissait. Ces pauvres recueillis étaient évidemment des personnes de bonne santé, mais en détresse, qui étaient admises dans l'hôpital parce qu'elles n'avaient pas d'autre abri, et elles devaient prendre ce qui restait. Leur place à l'Hôtel-Dieu ne semble pas avoir été très importante. Cette population de pauvres changeait probablement journellement et l'hôpital n'était pas obligé de s'occuper beaucoup d'eux, si ce n'est pour leur donner un asile provisoire et quelque nourriture.

Plus pressants étaient les besoins d'un deuxième groupe, celui des vieillards. Trop vieux pour travailler, ils seraient morts de misère sans les secours qu'ils trouvaient à l'hôpital. Quelquefois aussi, ils étaient atteints de maladies, mais leur grand âge, qui les empêchait d'entrer ailleurs, suffisait à leur assurer à l'hôpital cet accueil charitable qui n'était refusé à personne³.

Il y avait encore une troisième catégorie, celle des personnes qui n'étaient ni malades ni indigentes, mais dont

1. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 55.

2. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 53.

3. *Libre de vie active*, p. 185; Coyecque, t. I, p. 59.

l'admission devait être évidemment assez profitable à l'hôpital pour le décider à les entretenir. Ces personnes peuvent être classées ainsi : « les familiers » et les « pensionnaires ». Ils étaient admis selon les conditions d'un contrat fait avec le Prieur¹. Par ce contrat, ils donnaient une somme d'argent ou son équivalent en biens. En échange, l'hôpital promettait de les entretenir pendant le reste de leur vie, ou quelquefois pendant un certain temps. Par exemple, un certain Geoffroy le Cordonnier et sa femme, Marie, furent admis à l'Hôtel-Dieu. Ils donnèrent « 8 arpents de terre ou environ situés en un clos, devant la Grange Batelière, et chargés de 8 livres parisis de croîs de cens envers Jean de Meudon; un arpent et demi de vignes en trois pièces, situé sous la ferme appelée Valbortron; 40 sous parisis de croîs de cens sur une maison ». En retour, l'hôpital s'engagea à faire dire des prières pour Geoffroy et sa femme, et à leur fournir nourriture, vêtements et logement pendant toute leur vie². Ce contrat montre une sorte d'assurance très curieuse. Les personnes qui, pour quelque raison craignaient une vieillesse solitaire ou indigente, payaient une somme d'argent ou faisaient don à l'hôpital d'une rente, soit au moment du contrat, soit à leur mort, elles étaient alors assurées d'un asile pendant toute leur vie et de tous les soins dont elles auraient besoin. Il y avait aussi d'autres personnes qui ne cherchaient qu'un asile temporaire. Ainsi en 1247, une jeune fille y fut mise par ses oncles qui payèrent une pension à l'hôpital pendant tout son séjour qui devait durer jusqu'à son mariage³.

Quelle était la différence entre les « familiers » et les « pensionnaires » ? Il n'y en avait pas beaucoup. En principe, les « pensionnaires » comprenaient ceux qui, cherchant un asile permanent ou temporaire, payaient leur pension, en argent, en rentes ou en dons, et étaient entretenus par l'hôpital comme les malades. Les « familiers » cependant, ressemblaient plus au personnel de la communauté. Ils payaient ou faisaient des dons, en entrant, mais il faut se rappeler que cette habitude existait aussi chez les Frères et les Sœurs. Les

1. Coyecque, t. I, p. 55.

2. Documents, 3 X.

3. Documents, 3 S; Pièces justificatives, 1.

« familiers » ne faisaient pas partie de l'ordre¹. Peut-être s'étaient-ils décidés trop tard à y entrer. Peut-être leur mariage les en empêchait-il (nous avons vu que les « familiers » étaient quelquefois des gens mariés). Peut-être encore préféraient-ils les avantages d'une telle vie sans vouloir en supporter toutes les épreuves. Mais, bien qu'ils ne fussent pas membres de l'ordre, ils avaient des devoirs définis et prenaient part au travail de l'hôpital. M. Coyecque nous montre que quelques travaux semblent avoir été réservés aux « familiers² ». Les cordonniers ou ceux qui exerçaient d'autres métiers spécialisés, le berger du Pressoir, les personnes qui dirigeaient les fermes et ceux qui y travaillaient, tous ceux-ci semblent avoir été de préférence des « familiers » qui pouvaient plus facilement s'en aller ou même habiter loin de l'hôpital. Les « pensionnaires » en principe n'étaient pas soumis à pareilles obligations, mais quelquefois la position sociale ou la richesse des « familiers » les libéraient des devoirs, et ces deux classes, en principe différentes, se rapprochaient tellement qu'il était difficile de les distinguer entre elles. Étaient aussi hébergés à l'hôpital de pauvres étudiants. Peut-être, au commencement, étaient-ils parmi les pauvres admis et nourris pour quelque temps. Mais, en 1180, ils avaient une chambre où ils couchaient tous ensemble dans de très mauvaises conditions.

A cette date, un croisé anglais, Josce de Londres, suivant l'habitude des pèlerins, à son retour de Terre Sainte, fit une visite à l'Hôtel-Dieu. Il y vit ce malheureux groupe d'écoliers, et décida d'améliorer leur condition. Il donna 52 livres pour fonder un hôtel pour dix-huit étudiants, et leur assigna 12 deniers par mois pour leurs frais. En échange de ce bienfait, les étudiants s'engageaient à veiller à tour de rôle les morts de l'hôpital et à porter la croix et l'eau bénite aux enterrements. La subvention de Josce permit aux étudiants de quitter leur chambre à l'Hôtel-Dieu pour une maison près de Saint-Christophe³. Il furent cependant toujours sous la

1. Coyecque, t. I, p. 55. — 2. Coyecque, t. I, p. 55, 56.

3. Charte de fondation, *Documents*, 3 F.; *Bull. Soc. Hist. Paris*, t. XIV, p. 170-176; Luchaire, *Univ. de Paris*, p. 28; Lincy et Tisserand, p. 158; Lavissee, t. III, p. 334; Jaillot, t. I; *Quartier de la Cité*, t. I, p. 12; Félibien, t. I. liv. IX, cap. XIX, p. 419.

direction de l'hôpital et prirent à peu près la place des « familiers » ou des « pensionnaires », c'est-à-dire que l'hôpital devait les entretenir, leur donner logement, nourriture, vêtements, etc., et s'occuper également de la réparation de leurs vêtements et de leur literie. Tandis que les autres pensionnaires étaient, en général, une source de profit pour l'hôpital, les étudiants semblent avoir été pour l'administration la cause de beaucoup de soucis, car ils ne s'adaptaient bien ni à l'esprit, ni à la vie de l'institution¹. Mais ce groupe est très important, non seulement comme une branche de l'hôpital, mais surtout comme le premier collège de l'Université de Paris. Il donna l'exemple aux autres et bientôt des institutions semblables furent fondées dans plusieurs quartiers de Paris, et devinrent si importantes qu'elles constituèrent la vie universitaire par excellence du moyen âge et même de l'époque moderne.

Le dernier groupe d'hospitalisés qui n'était compris ni parmi les membres de la communauté ni parmi les malades, était celui des domestiques. Le Règlement du treizième siècle n'ordonne pas l'emploi des servants pour aider aux travaux, mais il atteste leur présence. En parlant de la séparation des hommes et des femmes dans l'hôpital, il spécifie *Frères et serviteurs, Sœurs et servantes*. Pour un personnel définitivement limité, il fallait bien des personnes pour aider à toutes sortes de travaux qu'on ne pouvait pas prévoir, et le nombre des domestiques pouvait être changé selon les besoins.

Toutes ces catégories de personnes prenant leur part dans la vie de l'hôpital contribuaient à faire une population considérable. C'est ce qui permit aux hôpitaux de remplir leurs fonctions diverses et nombreuses. Celles-ci peuvent être classées de la façon suivante :

- 1° Le service extérieur;
- 2° Le travail de l'hôpital;
- 3° Les services des malades et des pauvres;

¹, *Bull. Soc. Hist. Paris*, t. XIV, p. 170-176.

4° Les services religieux;

5° Les devoirs spéciaux.

Le service extérieur consistait surtout dans la culture de la terre. A cause du grand nombre de dons faits aux institutions charitables, celles-ci avaient des propriétés dans la banlieue de Paris, et même en province. L'Hôtel-Dieu, par exemple, avait, parmi ses nombreux biens, une ferme et un pressoir sur l'emplacement actuel de l'École des mines et du Jardin du Luxembourg¹. Comme les hôpitaux comptaient beaucoup sur les revenus de ces propriétés, ils devaient les faire entretenir comme n'importe quelle ferme particulière, ils confièrent donc ces services à des personnes capables. Des Frères laïcs s'occupaient de ce service², sans doute pour le diriger. Ils ont dû également y envoyer des familiers et, très probablement, ils y avaient aussi des ouvriers. Cette branche extérieure du service hospitalier était considérée comme partie intégrante de l'organisation hospitalière, et était aussi importante que les services qui se faisaient dans les murs mêmes de l'établissement.

L'organisation du service intérieur des hôpitaux dépendait encore de l'importance de l'établissement. Dans les petits hôpitaux, le personnel était affecté surtout au soin aux malades. Les services de cuisine, de blanchissage, etc., n'occupaient pas assez de personnes pour exiger une organisation spéciale; mais dans un grand hôpital, le contraire se produisait. Un grand nombre d'hospitalisés et un personnel assez nombreux rendaient nécessaire une organisation détaillée, car si les fonctions auxiliaires n'avaient pas été bien remplies, il aurait été impossible de loger, nourrir et soigner les malades. Nous trouvons donc à l'Hôtel-Dieu que tous les services étaient organisés, chacun sous la direction d'un chef choisi par son expérience et ses capacités particulières. Nous ne savons pas jusqu'à quel point les services étaient séparés au treizième siècle, mais M. Coyecque, par ses recherches dans les comptes de l'Hôtel-Dieu, a pu faire une liste de ces services pendant tout le moyen âge en général. Cependant,

1. Titres concernant la ferme du Pressoir, *Documents*, 3 M.

2. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 6.

comme toutes les références sont disséminées à travers toute cette époque, et que les services mentionnés étaient nécessaires à un hôpital à toutes les périodes de son développement, nous pouvons baser notre étude sur cette liste, nous rappelant toujours qu'ici encore, nous parlons d'un idéal dont chaque hôpital approchait autant que son développement et son importance le lui permettaient.

Prenons d'abord les services faits par les hommes de l'établissement, sous la direction du Prieur, surveillant général des Frères et des servants. De première importance était la cuisine, service qui occupait à l'Hôtel-Dieu un chef et trois aides¹. Le chef était chargé du choix et de l'achat des aliments, allant souvent à la campagne, soit aux propriétés de l'hôpital, soit à d'autres fermes, pour acheter aux meilleures conditions. Ce chef ressemblait aux économes actuels et devait ordonner les repas d'après le nombre des malades et les membres du personnel. Ces fonctions devaient prendre tant de temps, dans les grands hôpitaux, que le chef devait probablement laisser la cuisine à ses aides, ainsi que le nettoyage de la vaisselle, etc...

La boulangerie de l'Hôtel-Dieu restait également sous la direction d'un Frère qui avait trois aides, dont l'un était maître boulanger. Nous savons très peu de choses sur cette organisation au treizième siècle. « Primitivement », dit M. Coyecque, « on avait installé dans l'hôpital même un moulin à eau, mais les eaux de la rivière baissant, laissaient la roue immobile et la meule inactive, il fallait recourir au moulin à bras ». Plus tard, nous ne savons pas quand, le grain fut porté ailleurs pour être moulu. Nous avons toute raison de croire qu'au treizième siècle, on faisait encore moudre le grain dans l'hôpital, car même beaucoup plus tard il devait payer des personnes pour tourner à bras². Avant l'augmentation de la population de l'hôpital tout le pain était cuit dans l'établissement; il y avait bien entendu des dons de pain de temps en temps, et probablement, ces dons devaient suffire avec ce qu'on faisait dans la boulangerie. Plus tard, il

1. Coyecque, t. I, p. 83. — 2. *Documents*, 3 EE, (XI, 145).

devint nécessaire d'acheter du pain régulièrement aux Halles¹.

Le service de la cellerie devait être très important. A la tête était un Frère qui avait un aide². Il est intéressant de voir que pour les vins aussi bien que pour beaucoup d'aliments, les hôpitaux pouvaient compter sur leurs propriétés, et l'Hôtel-Dieu, avec la ferme du Pressoir si près, était bien favorisé. Le Frère chargé du service des caves devait probablement s'occuper des vignobles aussi bien que de la conservation du vin à l'hôpital même, car quelquefois, les vins étaient apportés des propriétés éloignées, de province.

Il y avait plusieurs autres « métiers » qui ne formaient pas un département spécial, car ils n'occupaient qu'une personne, comme le cordonnier, le couturier, etc...

C'était aussi les Frères qui s'occupaient du service religieux, au moins dans les hôpitaux, où les prêtres du dehors ne venaient pas pour remplir ces fonctions. La coutume de faire venir les prêtres de la paroisse n'a jamais bien réussi, au moins à la Trinité et à l'Hôtel-Dieu où ce système existait au commencement du treizième siècle. Il fut d'ailleurs bientôt abandonné, à la Trinité en 1210³ et, à l'Hôtel-Dieu, en 1272⁴. Des Frères prêtres furent donc chargés de tous les services religieux. Chaque hôpital, bien entendu, avait sa chapelle que les prêtres desservaient à tour de rôle⁵. Il y avait tous les offices habituels, comme les messes, les matines et les vêpres, auxquels la communauté était obligée d'assister, ainsi que les fêtes religieuses que toutes les institutions chrétiennes célébraient. Dans un hôpital, on faisait naturellement nombre d'enterrements et de services funèbres. De plus, les prêtres des hôpitaux étaient souvent appelés pour des services personnels. Il y avait des malades à confesser et à faire communier, des enfants à baptiser, des testaments de mourants à rédiger; enfin de nombreuses personnes désiraient des conseils ou des consolations spirituelles. Les Frères prêtres des hôpitaux devaient faire pour la population hospitalisée ce que chaque curé fait pour ses paroissiens, mais au

1. Documents, 3 EE, (IX, 111). — 2. Coynecque, t. I, p. 83.

3. Documents, 17 D; *Pièces justificatives*, 29.

4. Documents, 3 Z. — 5. Statuts, Hôtel-Dieu, n° 5.

lieu de les aider souvent en groupe, comme dans les paroisses, ils devaient voir chaque malade en particulier. De plus, une agglomération de malades exige plus que des services habituels : ainsi la quantité de communians et de personnes demandant l'extrême-onction est bien plus importante que dans une paroisse de la ville. Cependant, malgré ces nombreuses charges, l'administration de l'hôpital s'occupait sérieusement des besoins spirituels des malades. Il était ordonné aux prêtres de célébrer les services individuels avec les mêmes soins qu'à la chapelle même. Quand le prêtre visitait les malades, un clerc le précédait avec la croix, le vin, l'eau bénite et la clochette. Le prêtre était habillé en vêtements de chœur, et portait « religieusement » la communion¹.

Mais les prêtres avaient encore un devoir spécial, celui de prier pour les bienfaiteurs de la communauté. Le donateur spécifiait en général que les prêtres devaient dire des prières pour lui et les personnes qu'il aimait, et au nom desquelles les dons étaient faits. Les fondateurs de la Trinité firent leur don, à condition que des prières fussent dites pour eux et pour leur famille². Les statuts de l'Hôtel-Dieu spécifiaient qu'un des devoirs des prêtres était de prier et de dire le psautier pour les bienfaiteurs³, dont plusieurs avaient mis cette condition dans leurs testaments.

Les Frères, en entrant dans l'ordre comme profès, étaient affectés à des services subalternes. Ils travaillaient dans la boulangerie ou les caves, avançant peu à peu et arrivant enfin aux postes de chefs de service ou aux autres situations administratives. Parmi ces postes il y en avait deux assez importants : l'assistant du maître et le boursier ou receveur. L'assistant remplissait les fonctions de maître en cas d'absence de celui-ci, et l'aidait dans l'administration des affaires temporelles. Il était choisi par les Proviseurs et le Prieur⁴. Le boursier était également choisi par les Proviseurs et le Prieur pour s'occuper de toutes les affaires financières et des revenus, sous la direction du maître. Il recevait tout en argent —

1. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 24.

2. *Documents*, 17 D; *Pièces justificatives*, 29.

3. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 71. — 4. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 25.

les aumônes, les dons et autres revenus, il en faisait sa recette devant le Prieur et les Frères et portait une des deux clefs de la salle où l'argent était déposé (le Maître gardait la deuxième)¹. Les affaires de cet office paraissent avoir été très bien organisées à l'Hôtel-Dieu, au moins le boursier devait faire sa recette en présence de quelques autres Frères quand le boursier allait s'absenter et aussi avant de lui remettre sa charge. Tous ces comptes ainsi que ceux du Prieur et de la Prieure devaient être présentés aux Provisours à l'inspection générale.

Les trois offices de Prieur, d'Assistant et de Boursier étaient pour les Frères la promotion la plus haute. Mais, bien qu'ils pussent préférer une carrière administrative, la plupart des Frères commençaient, au moment de leur entrée dans la communauté par étudier pour l'obtention des ordres sacrés², car des occasions plus nombreuses d'avancement étaient ouvertes aux Frères prêtres.

Le personnel féminin s'occupait des trois branches principales du service : le linge, le blanchissage et les soins à donner aux habitants de l'établissement. Nous n'avons pas de documents sur ces deux premiers services, sauf ceux de l'Hôtel-Dieu, mais ceux-ci montrent un état de perfection remarquable. Nous voyons que la Prieure, comme directrice de tout le personnel féminin, s'occupait personnellement des provisions et du linge. Elle achetait de l'étoffe aux marchés et aux foires. Elle recueillait des dons divers d'habits riches et d'étoffes plus magnifiques qu'utiles, les faisait nettoyer et renouveler un peu, et échangeait toute cette richesse pour de l'argent qu'elle dépensait ensuite pour acheter des draps³. Loin de souffrir du manque de linge, l'hôpital en était si largement pourvu que nous nous demandons s'il est aussi bien favorisé aujourd'hui⁴. Les religieuses chargées de ce service devaient coudre et entretenir les draps, ainsi que tout le linge affecté au service de l'hôpital. Elles s'occupaient également de

1. *Statuts Hôtel-Dieu*, nos 26, 28.

2. Coyecque, t. I, p. 29. — 3. *Documents*, 3 IIII.

4. M. Coyecque déduit par son étude des Comptes que le nombre moyen de draps acquis chaque an était de cinq à sept cents, et que la quantité de toile employée variait de deux à trois mille aunes (t. I, p. 49).

celui des malades. A son entrée à l'hôpital, on prenait les vêtements du malade, on les envoyait à la « Pouillerie », annexe de la chambre des draps, où il y avait une étuve de désinfection. Les sœurs y nettoyaient les habits et les gardaient jusqu'au jour de sortie où ils étaient rendus propres¹. En cas de décès, l'hôpital vendait les vêtements.

L'autre branche du service de lingerie comprenait les lavanderies. Au quinzième siècle, neuf Sœurs et sept « filles blanches » travaillaient dans ce département de l'Hôtel-Dieu qui était divisé en « grandes » et en « petites lavanderies ». La première était destinée au blanchissage des grandes pièces et la « petite » au blanchissage du reste, y compris le linge des malades. Le service dans les petites lavanderies était considéré comme le travail le plus facile de la maison, et c'était là que les jeunes filles étaient envoyées à leur entrée dans l'ordre². Peut-être ce travail était-il plus facile à apprendre, mais quand nous considérons les difficultés qui abondaient dans ce service, nous nous demandons ce que pouvaient être les travaux réputés plus durs.

La blanchisserie se trouvait dans une cave de l'hôpital s'ouvrant sur la Seine, et à bonne hauteur d'eau; les religieuses pouvaient se mettre sur l'escalier du petit quai pour laver. Elles s'y rendaient de bonne heure le matin, et décrassaient le linge; deux jours après, elles revenaient pour le finir. Elles faisaient sécher le linge soit dans les galeries, soit dans l'Île Notre-Dame³. Mais l'eau n'était pas toujours à son niveau normal, et le temps ne permettait pas tous les jours de sécher le linge sur les galeries ou en plein air. Quand il faisait mauvais temps, elles devaient suspendre les draps dans la chambre aux draps où ils étaient séchés artificiellement⁴. Encore bien pires étaient les conditions dans la lavanderie elle-même. Pendant le mauvais temps, le petit quai était inondé, les lavandières travaillaient avec de grandes difficultés. Elles s'installaient alors les pieds dans l'eau, et s'il leur arrivait de laisser tomber les draps qu'elles

1. *Livre de vie active*, p. 111; *Pièces justificatives*, 15, d.; Coyecque, p. 69.

2. *Livre de vie active*, p. 207, 208; *Pièces justificatives*, 15, e.

3. Coyecque, p. 81; Pl. 2.

4. Coyecque, p. 81.

lavaient, on était quelquefois même obligé d'employer un batelier pour les rattraper au croc¹. L'hiver, elles devaient casser la glace pour pouvoir laver, tandis qu'en été les eaux étaient souvent si basses, qu'il était impossible de se servir du quai². En ce cas, les religieuses devaient aller dans les caves du bâtiment où les conditions de travail étaient encore plus difficiles.

Par ce dur apprentissage les Sœurs se préparaient au service des malades dans les salles. Quel groupe d'infirmières dévouées devait sortir d'un si pénible système d'entraînement! Car, seules les plus fortes physiquement et moralement pouvaient supporter des années de labeur aussi pénibles et arriver enfin à remplir le but de leur vie, le service des malades pauvres.

Nous avons vu que les hôpitaux du moyen âge laissaient leurs portes ouvertes à tous ceux qui cherchaient un abri, mais l'état de leur organisation ne nous indique pas que l'administration se laissât tromper par des personnes malhonnêtes qui auraient voulu profiter de l'esprit charitable de la maison. L'Hôtel-Dieu, qui s'occupait surtout des malades, acceptait les pauvres et peut-être les pèlerins de passage, mais le Prieur seul ou son suppléant avait le droit d'admettre à l'hôpital des personnes saines³. C'était donc à lui de juger de l'admissibilité des personnes qui la demandaient, car les statuts ne défendaient absolument l'admission qu'à ceux qui avaient des chiens ou des oiseaux de chasse! La responsabilité de l'admission ou de l'exclusion des solliciteurs était de cette façon transférée de la Sœur portière au Prieur, car celle-ci avait déjà assez à faire sans discuter avec les mécontents en quête d'un logement gratuit. Dans les autres hôpitaux où il y avait plus de pèlerins et de pauvres en bonne santé, un ou plusieurs membres du personnel étaient probablement chargés du service d'admission.

Pour les malades, il n'y avait pas de motif à exclusion, car aucune souffrance n'était rebutée. Il venait de province et même de l'étranger des personnes dont on ne connaissait ni

1. *Comptes de l'Hôtel-Dieu*, p. 158; *Documents*, 3 H II.

2. Coyecque, t. I, p. 80. — 3. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 40.

l'origine ni la réputation. S'ils souffraient, ils remplissaient la seule condition d'admission demandée¹. Ils n'avaient qu'à frapper à la porte de service dans la rue du Marche Palu. Là, une Sœur portière les admettait tout de suite. Le malade, dès son entrée, devait se confesser et communier². La portière décidait où on devait les envoyer, car ils étaient classés selon l'apparence de leur cas³. Puis les infirmières les déshabillaient et envoyaient leurs vêtements à la « Pouillierie », et tous leurs effets étaient conservés dans une armoire.

Dans la plupart des hôpitaux du treizième siècle, il n'y avait qu'une ou deux salles. Il n'y avait donc pas de possibilité de séparer les malades et de les soigner ainsi plus facilement. Mais l'Hôtel-Dieu comprenait quatre salles principales, et pouvait faire une sorte de séparation. L'infirmerie était une grande salle destinée aux hommes gravement malades, dont le mal aurait pu gêner les autres s'ils avaient été obligés de les regarder. Dans la salle Saint-Denis, on mettait les hommes qui ne souffraient pas beaucoup « esquelz n'est pas extinct de tout le principe de vie ». Il y avait même une salle pour les convalescents, celle de Saint-Thomas. La salle Neuve (parfois appelée la salle Jaune), était réservée aux femmes, et il y avait une annexe pour les femmes en couche⁴.

Il existe d'intéressantes images des salles de l'Hôtel-Dieu au moyen âge. Dans le *Livre de Vie Active*⁵, nous avons une excellente miniature montrant une partie d'une salle avec quatre grands lits. Une autre image, une gravure sur bois, se trouve en tête d'une lettre de pardon en faveur de l'Hôtel-Dieu de Paris⁶. Celle-ci donne une vue plus grande d'une salle et on y voit non seulement les deux rangs de lits, mais aussi l'autel au fond. Par ces ouvrages, nous voyons que deux personnes étaient couchées dans le même lit, mais nous n'en voyons pas plus de deux, bien que nous sachions qu'il y en eût souvent trois et quelquefois plus. Comme c'était alors l'usage dans les familles de coucher plusieurs personnes dans le même lit, probablement la même coutume régnait dans

1. *Livre de vie active*, p. 25. — 2. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 21.

3. *Livre de vie active*, p. 95; *Pièces justificatives*, 15, b.

4. *Livre de vie active*, p. 2; 95, 96; *Pièces justificatives*; 15, c; Enlart, t. II, p. 44. — 5. P. 161, pl. 3. — 6. *Frontispice*.

les asiles pour les pèlerins et les pauvres. Peut-être était-ce une concession aux malades de ne pas en mettre plus de deux ensemble. Sur la miniature, nous voyons dans un des quatre lits, une personne qui évidemment souffre beaucoup et qui est seule dans son lit. Peut-être alors, pour le confort de ceux qui souffraient le plus, et pour celui des autres, dans les cas les plus graves, laissait-on le malade seul. M. Coyecque indique dans plusieurs miniatures des femmes enceintes ou qui viennent d'accoucher, mais chacune est toujours seule, chaque mère gardant son enfant à côté d'elle¹. Les lits devaient être très variés de forme et de grandeur, car les hôpitaux en recevaient en dons. Ainsi les lits des chanoines de Notre-Dame étaient envoyés à l'Hôtel-Dieu après la mort de chacun d'eux. Chaque lit était garni d'un matelas tendu sur un réseau de cordes, de draps et de couvertures faites d'étoffe chaude, de laine ou de peau². Le malade, selon l'habitude, était couché nu dans le lit. Sa tête était enveloppée d'un linge. Les images du temps nous montrent une sorte d'oreiller, et de larges couvertures qui retombaient bien bas de chaque côté du lit. A la tête de chaque lit se trouvait une petite planche destinée à déposer les menus objets nécessaires aux malades³, où ils pouvaient les prendre sans difficulté.

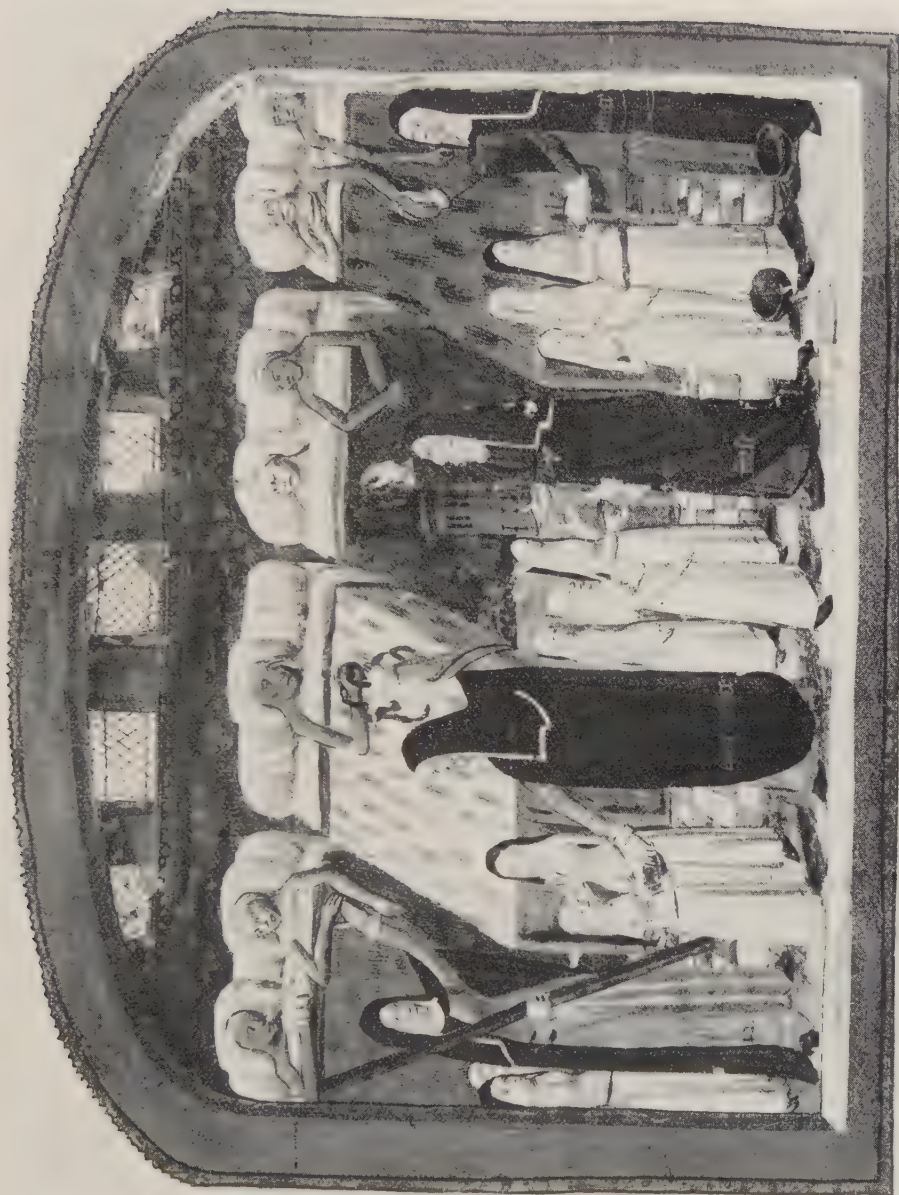
N'ayant ni miniature, ni document concernant l'aspect intérieur des hôpitaux parisiens au treizième siècle, nous ne pouvons nous en faire une idée bien détaillée. Viollet-le-Duc croit que les salles étaient formées par une série de cellules et que chaque lit était séparé des autres par des rideaux⁴. Ce système aurait permis d'isoler les souffrants et de cacher aux autres l'aspect d'une maladie répugnante et pénible à voir.

Dans une des salles de l'Hôtel-Dieu, il y avait des cabinets qui se déversaient dans la Seine. L'hôpital possédait « dix paires de larges et grosses pelisses, dix paires de bottes et dix grandes aumusses » à la disposition des pauvres quand ils avaient besoin de se lever pour aller aux lieux d'aisance⁵.

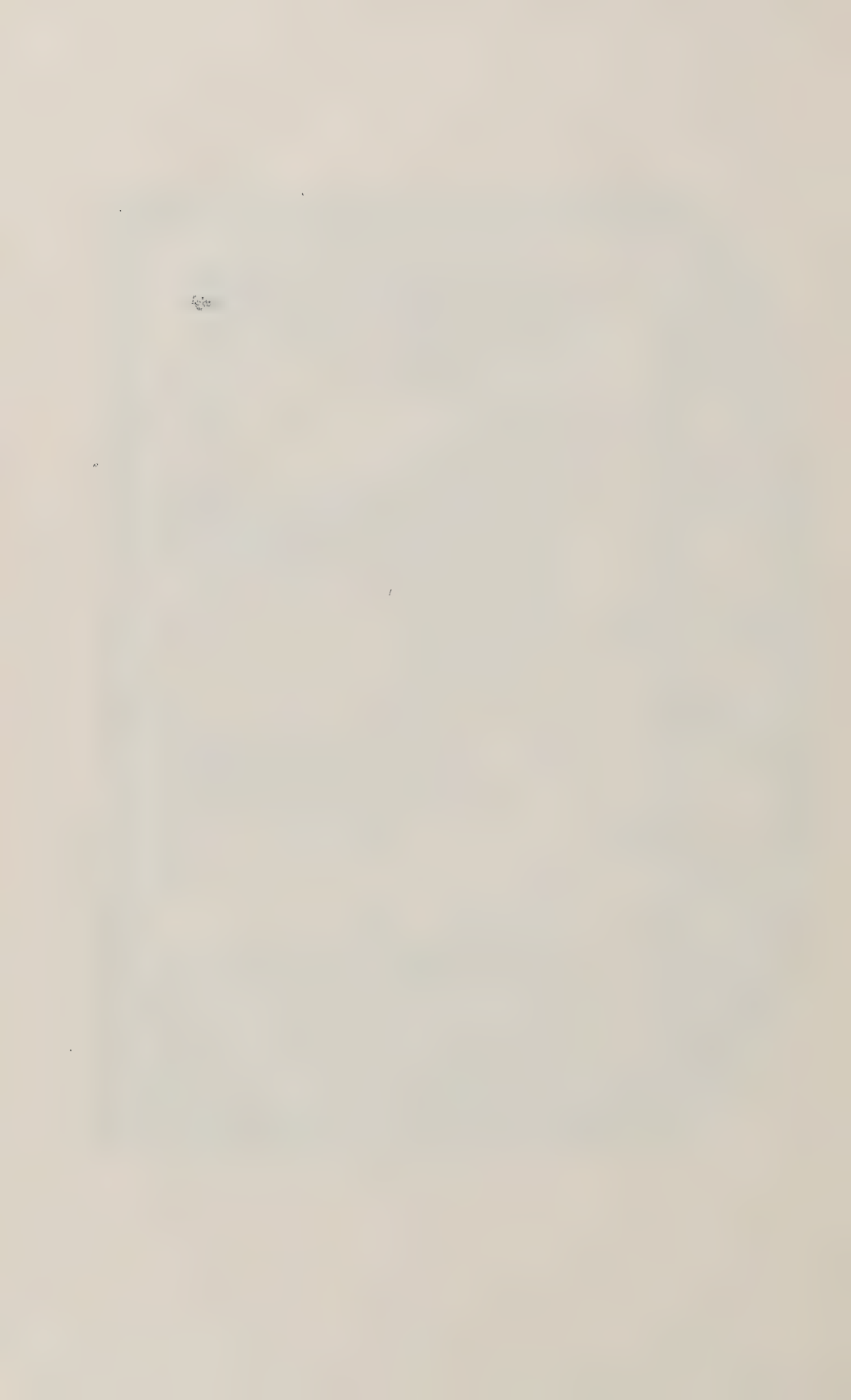
1. Coyecque, t. I, p. 73. — 2. Coyecque, t. I, p. 77, 78.

3. Enlart, t. II, p. 44. — 4. *Dictionnaire raisonné...*, t. VI, p. 119.

5. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 23.



UNE SALLE COMMUNE A L'HOTEL-DIEU
(*Livre de Vie active*)



Mais ce n'était que dans l'infirmerie qu'il y en avait et ceux qui ne pouvaient s'y rendre devaient se servir d'un ustensile placé sous les lits¹.

La routine journalière commençait le matin à l'arrivée des Sœurs dans les salles. Elles faisaient la toilette des malades pendant qu'une servante nettoyait la salle². Ensuite elles mettaient la salle en ordre et faisaient les lits. Quelques-uns des malades se levaient pendant ce temps, ceux qui étaient trop faibles pour se lever étaient mis dans d'autres lits jusqu'à ce que le leur fût fait³.

Comme le personnel, les malades avaient droit à deux repas par jour, servis avant les repas du personnel. Chaque malade avait son écuelle et sa cuillère en bois, un pot de vin et un gobelet⁴. Qu'avaient-ils comme nourriture? Cela dépendait de l'état de leur santé, et des ressources de l'hôpital. A l'Hôtel-Dieu, les statuts ordonnaient qu'on donnât aux malades tout ce qu'ils demandaient si ce n'était pas quelque chose contraire à leur état de santé et qui risquait de leur faire du mal, à moins que ce ne fût une chose impossible à obtenir⁵. Mais il est difficile de croire que dans une institution si grande et qui recevait tant de personnes, on pût combiner les repas selon les désirs individuels de chaque malade. Tout ce qu'on pouvait faire était d'avoir un ordinaire aussi bon que possible pour tous. Pour les plus malades, on tâchait d'exciter leur appétit par des aliments plus délicats et même par les choses qu'ils désiraient spécialement. Nous en avons un exemple illustré dans une légende de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem⁶ : Saladin voulant se rendre compte de l'exactitude de ce qu'il avait entendu au sujet de la charité des hospitaliers, se déguisa en pèlerin et se présenta à la porte de l'Hôpital. Il fut admis, mais il ennuya beaucoup les infirmiers en refusant continuellement de manger pendant deux jours. Enfin il dit que la seule chose qu'il voulût était la jambe du cheval favori du Grand Maître. On

1. Coyecque, t. I, p. 85.

2. Coyecque, t. I, p. 82.

3. Statuts, Hôtel-Dieu, n° 33; Coyecque, t. I, p. 82.

4. Coyecque, t. I, p. 85. — 5. Statuts, Hôtel-Dieu, n° 21.

6. Rev. Quest. Hist., t. XL, p. 113.

alla chercher de suite le cheval, mais Saladin se fit connaître avant qu'on ne l'eût tué.

Nous ne savons pas jusqu'à quel point les hôpitaux pouvaient fournir aux malades des aliments de choix. Heureusement, des personnes charitables faisaient de temps en temps des dons pour améliorer l'ordinaire¹. Et probablement, la plupart des personnes hospitalisées n'appartenaient pas à une classe habituée à une nourriture raffinée; il suffisait donc de donner aux plus malades du bon vin et des aliments sains.

Un peu de variété était apportée à la vie de l'hôpital par les nombreuses fêtes de l'Eglise, celle du patron de l'Hôpital, et celles subventionnées par des personnes riches en l'honneur de leurs anniversaires. Les sœurs garnissaient les salles de fleurs et couvraient les lits de couvertures spéciales qu'on gardait pour les jours de fêtes². Bien que les invités pussent toujours venir à l'Hôpital pour voir leurs parents et leurs amis, les jours de fête, naturellement, en attiraient un plus grand nombre et souvent des personnes de haut rang.

A l'Hôtel-Dieu, les sœurs de service quittaient leur poste à sept heures, et les « veilleresses » venaient les remplacer. Au quinzième siècle, quand le personnel fut plus nombreux qu'au treizième, trois sœurs et trois « filles blanches » veillaient. Déjà antérieurement il y avait également des servantes pour aider les infirmières³. Celles-ci veillaient les mourants, soulageaient ceux qui souffraient et accompagnaient ceux qui étaient obligés de se lever pour aller aux cabinets de l'infirmerie. Ce dernier service était rendu nécessaire par le manque de lumière (ce ne fut qu'en 1487 qu'on eut les moyens financiers d'installer un système d'éclairage) et, à cette époque, les sœurs de l'hôpital parlaient de cette tâche comme de la plus dure des corvées de l'hôpital⁴. Les nuits dans les hôpitaux du moyen âge ont dû être très pénibles : les méthodes modernes pour faire dormir les pauvres souffrants n'existaient pas alors et ceux-ci dérangeaient donc les autres malades, en même temps qu'ils souffraient et se fatiguaient

1. *Documents*, 3 G. — 2. *Coyecque*, t. I, p. 93.

3. *Documents*, 3 C C. — 4. *Documents*, 3 G G.

eux-mêmes. Tout cela devait donc rendre bien difficile la tâche des infirmières. Les sœurs et les servantes du service de nuit n'avaient pas de repas à minuit, mais on leur donnait trois pintes de vin pour les fortifier pendant leur veillée¹. La prieure n'abandonnait pas sa responsabilité au coucher du soleil, elle surveillait la nuit aussi bien que pendant la journée et faisait au moins un tour dans les salles pendant le service de nuit². A six heures du matin, les sœurs de jour remplaçaient celles de nuit qui allaient aussitôt se reposer dans leurs dortoirs.

Par leur dure vie, les infirmières du treizième siècle ne méritèrent que les plus hautes louanges, si nous voulons accepter même les moins extravagants des éloges. Le *Livre de vie active* est plein de compliments à leur adresse, et pour leur bonté charitable vis-à-vis des malades. Ce livre constitue une sorte d'allégorie dans laquelle plusieurs vertus sont personnifiées en la personne des sœurs de l'Hôtel-Dieu. Il parle du dévouement qu'elles ont montré en rendant aux malades les services les plus rebutants ; de l'effort qu'elles devaient faire pour manger après une matinée de travail sale au milieu d'odeurs répugnantes ; de leur fidélité à veiller les morts ; des larmes qu'elles versaient sur les souffrances de leurs malades³.

Leur but était toujours de recevoir des pauvres et des malades comme si elles recevaient leur Seigneur Jésus-Christ lui-même et elles faisaient ce qui leur était ordonné dans les statuts en traitant chaque malade comme s'il était le maître de la maison⁴.

Il est très difficile de savoir quels soins médicaux étaient donnés aux habitants des hôpitaux du treizième siècle, car les documents sur ce sujet sont assez rares. Au début, c'étaient des frères et des sœurs qui servaient de médecins aux malades, étudiant spécialement les traitements et les médecines⁵. Mais l'Eglise était contre cet usage. D'abord, elle

1. *Documents*, 3 C C. (Coyecque, t. I, p. 291, doc. II). Ce document, daté de 1337 fait mention de cette ration de vin, en disant qu'elle ne suffit pas et dû être portée à cinq pintes. — 2. Coyecque, t. I, p. 93.

3. *Livre de vie active*, p. 192 ; *Pièces justificatives*, 15.

4. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 21. — 5. Lipinska, p. 127.

lutta toujours contre la dissection des corps humains, empêchant ainsi l'étude sérieuse de la médecine¹. La même prescription frappait les opérations sur les êtres vivants, et le concile de Latran de 1215 défendit toute intervention chirurgicale². C'est en 1243 que nous voyons faire un premier effort pour supprimer la pratique de la médecine par les religieux, un ordre des Dominicains interdisant la lecture de tout livre médical ! Mais si la pratique de la médecine et de la chirurgie diminuait chez les religieux, elle se développait beaucoup au dehors. Au treizième siècle, ces études devinrent assez importantes pour permettre à l'Université de Paris de promulguer un édit défendant la pratique de la médecine aux personnes n'ayant pas étudié à la Faculté³. Il y avait à Paris, selon le livre de la Taille de 1292, au moins trente-sept personnes qui prétendaient être médecins⁴, mais la plus grande partie ne fournit pas la preuve d'exercer sérieusement⁵.

Le treizième siècle vit aussi les débuts de la chirurgie. En 1268, la corporation des barbiers fut divisée, et les barbiers qui se spécialisèrent dans la chirurgie formèrent un groupe distinct et s'organisèrent pour défendre leurs intérêts ; en l'an 1301, ils arrivent à obtenir qu'un examen soit exigé pour avoir le droit de pratiquer⁶.

Dans la plupart des hôpitaux, il n'y avait pas assez de malades parmi les gens hospitalisés pour rendre nécessaire un service régulier de médecine et de chirurgie. Mais, à l'Hôtel-Dieu, il y avait un médecin et un chirurgien attachés au service de l'hôpital. Vincent du Bois y servit comme médecin, donnant gratuitement ses services jusqu'à ce que sa situation financière l'en empêchât. Le maître de l'hôpital s'engagea alors à lui servir une rente pour ses services⁷. Il y eut un accord plus compliqué avec le chirurgien, un maître « Hubert ». Il se fit un échange de maisons dont le

1. Franklin, *La vie privée au temps des premiers Capétiens*, t. II, p. 178. — 2. Mansi, t. XXII, p. 1006, can. xviii.

3. *Documents*, 1 F. — 4. Géraud, *Paris sous Philippe le Bel*, p. 521.

5. Franklin, *op. cit.*, t. II, p. 146.

6. Nicaise, *Chirurgiens et Barbiers*, p. 1, 6, 7 ; Franklin, *op. cit.*, t. II, p. 146.

7. *Documents*, 3 P.



L'ENSEIGNE DE L'HOPITAL SAINT-MATHURIN (XIV^e SIÈCLE)
(Musée de Cluny)

chirurgien évidemment profita plus que l'hôpital. Il s'engagea à soigner tous les malades de l'Hôtel-Dieu, le personnel aussi bien que les pauvres¹.

M. Coyecque suppose enfin que les étudiants venaient à l'Hôtel-Dieu pour leurs travaux pratiques car un statut des chirurgiens ordonne que la robe de maître soit conférée en chapitre de l'Hôtel-Dieu ou aux Mathurins². Ces deux hôpitaux n'ont-ils pas été les sièges des premières cliniques pour les étudiants ?

Nous ne pouvons pas nous occuper en détail des remèdes, des traitements et autres choses intéressant plutôt le médecin que celui qui s'occupe des hôpitaux au point de vue de la charité. Il suffit de dire que ces remèdes consistaient essentiellement en « simples », en fruits, etc. Mais il est intéressant de remarquer que pour les convalescents, les médecins ordonnaient souvent des bains et un exercice modéré. Quand nous nous rappelons l'usage général des bains publics au treizième siècle, nous ne sommes pas étonnés d'apprendre que l'Hôtel-Dieu possédait des baignoires à roulettes qu'on faisait circuler suivant les besoins. Les malades y étaient plongés et ensuite séchés au moyen d'un peignoir³.

Il y avait à l'Hôtel-Dieu et aux Mathurins, des dispositions spéciales pour les fous furieux. Nous avons une image des instruments employés pour les tenir. C'était une paire de ceps ou d'entraves, qui se composaient d'un triangle en bois ou en fer rivé à ses deux extrémités et dans lequel glissaient deux anneaux qu'on rapprochaient à volonté, pour serrer les pieds ou les mains du patient⁴. Il y avait aussi des lits spéciaux destinés à ces malheureux. Ces lits étaient fermés pour retenir le malade⁵.

Le service d'accouchement était confié à une sage-femme ; on trouve mention de deux d'entre elles dans la Taille de 1292⁶. Ce n'est qu'à l'Hôtel-Dieu qu'il existait une salle spéciale pour les femmes en couche ; là, elles étaient mises dans

1. *Documents*, 3 K. — 2. Coyecque, t. I, p. 100.

3. Coyecque, t. I, p. 108 ; *Livre de vie active*, 93, 96.

4. Thoison, p. 9 ; enseigne au *Musée de Cluny*, n° 8747 ; pl. 4.

5. Coyecque, t. I, p. 72.

6. Géraud. *Paris sous Philippe le Bel*, p. 548.

une pièce à part, annexe de la salle des femmes et elles ne troublaient personne par leurs cris de douleurs, et n'étaient pas dérangées par des passants curieux¹.

Il n'y avait pas d'hôpitaux pour les enfants malades. On les admettait à l'Hôtel-Dieu, mais on ne pouvait leur consacrer une salle spéciale. Ceux qui venaient avec leurs mères étaient hospitalisés dans la salle neuve ou dans celle des accouchées. Les autres, enfants malades ou trouvés, étaient soignés comme les autres personnes².

Il n'était pas permis aux malades de sortir aussitôt guéris. Les statuts de l'Hôtel-Dieu sont très stricts sur ce point. Ils défendent au malade de partir au moins sept jours après sa guérison³, pour que, soigné et fortifié, il soit en état de reprendre sa vie habituelle à la sortie. Le convalescent était probablement debout pendant cette semaine. Il aidait les religieuses et se rendait utile dans la salle. Pour quitter l'hôpital, il fallait une permission officielle et un certificat du maître. On rendait donc à celui qui était muni de l'exeat, ses vêtements bien nettoyés et on lui permettait de partir.

On s'efforçait de soustraire les mourants à la vue des autres malades. Retirés de la grande salle, ils étaient mis sur un lit à part, où le prêtre leur administrait l'extrême onction. Les morts étaient enveloppés d'un drap et leur toilette funèbre faite par une sœur⁴. Si la famille du décédé pouvait payer, on faisait des funérailles très solennelles; mais la plupart des malades ont dû être enterrés tout simplement aux Innocents ou dans le cimetière de l'hôpital, dans les fosses communes⁵.

Très probablement, l'Hôtel-Dieu, au moins, tenait un registre des décès⁶. Nous savons qu'il en existait un au quatorzième siècle, car cette année-là, la mort d'un homme est inscrite au « Registre des causes civiles de l'officialité épiscopale de Paris » et on cite comme autorité les registres de l'Hôtel-Dieu.

1. *Livre de vie active*, p. 2, 26, 45, 96; *Pièces justificatives*, 15, a, b.

2. Coyecque, t. I, p. 75. — 3. *Statuts*, Hôtel-Dieu, n° 22.

4. *Frontispice*. — 5. Coyecque, t. I, p. 112, 113.

6. Nous devons la connaissance de ce document à la bienveillante obligeance de M. Coyecque; *Registre des causes civiles*, col. doc. inédits, t. 232, p. 136. *Documents*, 3 DD.

Avant de terminer cette étude des services hospitaliers, il faut mentionner quelques services exceptionnels. Nous avons vu que les prêtres disaient des prières et des messes pour les bienfaiteurs des hôpitaux et quelquefois pour des personnes qui faisaient un don afin d'être bénéficiaires de telles prières. C'était le seul devoir spécial qui se trouvait dans tous les hôpitaux.

Les Trinitaires des Mathurins avaient un double but : en même temps qu'ils soignaient les malheureux dans leur hôpital, ils travaillaient pour le rachat des Chrétiens qui étaient prisonniers chez les Sarrasins. Ils changeaient même souvent de place avec ceux qui avaient été faits esclaves¹.

Mais, de ces devoirs spéciaux, le plus curieux était celui qui incombait aux religieuses de Sainte-Catherine : elles étaient chargées d'enterrer les noyés, les gens morts en prison ou tués dans les rues². Elles recherchaient les corps et les enterraient aux Innocents. Elles avaient dans ce cimetière des droits particuliers qui leur rapportaient des rentes et les aidaient à payer les frais occasionnés par ce service.

1. Fodéré, p. 428.

2. Félibien, t. I, liv. V, cap. xxii, p. 208 ; Brice, t. I, p. 112 ; Du Breul, p. 714.

IV

LES ASILES POUR FEMMES, LÉPREUX ET AVEUGLES

Nous avons vu que le soin des malades et le service des hôpitaux et des hospices était confié à des personnes appartenant aux ordres religieux. Nous ne sommes donc pas surpris de voir ce système imité par d'autres asiles, tout en s'adaptant à leurs besoins particuliers. Il y avait à Paris plusieurs maisons pour les malheureux qui n'avaient pas besoin de soins spéciaux, mais pour lesquels un asile suffisait ; ainsi pour les veuves pauvres, les filles repenties, les aveugles et les lépreux. Ces maisons prenaient la forme de communautés religieuses, dont les membres, astreints à certains devoirs, suivaient un règlement et, en général, faisaient des vœux. En cela, ils ressemblaient aux membres des ordres des autres hôpitaux. Mais l'originalité de ces établissements, c'est que les malades et les malheureux eux-mêmes constituaient l'ordre. Le but des membres n'était pas de soigner les malades comme faisaient les communautés dans les hôpitaux dont nous avons parlé. L'existence de ces ordres n'était que le résultat d'un effort pour organiser une vie commune entre malheureux de la même catégorie, conformément au seul type de vie en commun connu des gens du moyen âge, — la communauté monastique.

Étudions d'abord trois communautés de femmes, les hôpitaux de Sainte-Avoie, des Haudriettes et des Filles-Dieu, qui sont très semblables aux ordres religieux. Toutes étaient constituées par des femmes seules, sans revenus, qui vivaient ensemble suivant les coutumes des couvents de femmes. Sainte-Avoie comptait « quarante pauvres veuves ¹ » ; l'hôpital

1. Géraud, *Paris sous Philippe le Bel*, p. 386.

des Haudriettes entretenait également des veuves dont la tradition fixe le nombre à douze¹. Comme nous le savons déjà, les Filles-Dieu étaient des femmes de mauvaise vie ramenées au bien. Les femmes hébergées dans de tels hospices faisaient des vœux de chasteté et de profession religieuse². Elles étaient dirigées par une mère prieure, et menaient une vie analogue à celle des religieuses : elles ne sortaient que très rarement, seulement les dimanches et les jours de fêtes pour assister à la messe, et toujours avec la permission de leur supérieure. Pendant les repas, l'une d'entre elles lisait un passage de la Bible, pour diriger leurs méditations. Elles portaient un costume religieux très simple³. Elles paraissent avoir passé la plus grande partie de leur temps en méditations et en prières, à l'exception possible des Filles-Dieu qui soignèrent souvent dans leur maison des pauvres femmes malades⁴.

Restent deux grands groupes, les aveugles et les lépreux. Les asiles de ces malheureux ressemblaient moins aux monastères que les maisons de femmes. D'abord, ils avaient plus de relations avec le monde extérieur, ils sortaient de leurs hôpitaux qu'ils regardaient comme une sorte de pension gratuite. M. Le Grand compare une de ces communautés, les Quinze-Vingts, à une petite république, comparaison qui nous donne une idée de l'esprit qui animait ces communautés. Le caractère religieux résidait plutôt dans la forme de direction, dans l'aspect extérieur de l'organisation et dans les quelques devoirs religieux fixés par les statuts. Ils diffèrent ensuite des communautés féminines en ce que les membres n'avaient pas comme but une vie de méditation et de prière. Ils essayaient de mener une vie aussi normale que leurs infirmités le leur permettaient. La religion ne jouait pas dans leur vie un rôle plus important que dans celle de tout fidèle chrétien du moyen âge, mais leur vie commune, organisée comme celle des couvents et des monastères, laisse une impression de vie religieuse plus apparente que réelle.

1. Hélyot, *Histoire des ordres monastiques*.... t. III, p. 194.

2. Du Breul, *Antiquitez*, p. 726; Malingre, *Antiquitez*; p. 577; Colletet, p. 200. — 3. Malingre, p. 577. — 4. Le Grand, *Paris en 1380*, p. 188.

Étudions d'abord les hôpitaux de lépreux, qui suivaient un peu plus étroitement que les aveugles leur modèle monastique, car le caractère de leur maladie exigeait un isolement sévère et la souffrance leur faisait chercher dans la religion un soulagement à leurs maux.

Nous pouvons considérer trois types de léproseries :

1^o Les léproseries, telles que la maladrerie de Saint-Lazare, qui acceptaient tous les lépreux d'une ville ou d'une région ;

2^o Les léproseries destinées aux membres des ordres monastiques atteints de la lèpre, comme celles de Saint-Germain et de Saint-Maur ;

3^o Les léproseries fondées par des groupements spéciaux et réservées à leurs membres, comme celle du Roule, appartenant aux monnaieurs.

Toutefois aucun de ces trois types ne comptait rigoureusement que des membres d'une certaine catégorie.

Pourtant, au quatorzième siècle, on n'admettait à Saint-Lazare que des habitants de Paris¹. En 1390, il est même déclaré dans un procès que la léproserie n'avait pas le droit de refuser les habitants de Paris, car il était d'usage dans chaque ville d'entretenir les léproseries pour ses habitants². Nous savons cependant que des personnes de la banlieue y furent admises au douzième siècle ; ainsi, en 1156, deux sœurs de Montreuil furent reçues³, et leur frère était déjà un des « lépreux de Saint-Lazare ». Il reste un document de l'an 1180 ou 1181, un accord entre Saint-Lazare et l'abbaye de Sainte-Geneviève, par lequel des biens de la léproserie situés sur le territoire de l'abbaye sont exemptés de cens, à condition que les frères de l'abbaye aient le droit d'entrer à Saint-Lazare⁴. Il est possible que le règlement touchant la question de personnes admissibles ait été changé au cours du treizième siècle, mais cette supposition ne repose sur rien de

1. Chaque ville a une léproserie affectée aux habitants de la ville, *Documents*, 11 M. Un arrêt du Parlement de 1397 déclare que Saint-Lazare est réservée aux Parisiens, qui sont également de familles originaires de cette ville, *Documents*, 11 Q. — 2. *Documents*, 11 P.

3. *Documents*, 11 E ; *Pièces justificatives*, 22.

4. *Documents*, 11 G ; *Pièces justificatives*. 24.

certain. La façon de parler de cette habitude d'entretenir la léproserie pour les habitants de Paris nous donne l'impression que cet usage existait depuis la fondation, et qu'on a fait sans doute des exceptions, peut-être moyennant certaines sommes d'argent, pour admettre des personnes de la banlieue ou de la province. La lèpre avait commencé à diminuer au quatorzième siècle¹, et il n'est pas probable qu'on ait commencé à éliminer les étrangers au moment même où le nombre des lépreux de la ville diminuait. Et même, à la fin du quatorzième siècle, nous voyons les boulangers de Paris s'entendre avec la léproserie de Saint-Lazare pour faire admettre des membres de leur métier dans cette maladrerie, alors même qu'ils n'étaient pas d'origine parisienne. Pour cette concession, les boulangers s'engageaient chacun à payer une taxe pour fournir une certaine quantité de pain par semaine². Ceci nous fait croire que la léproserie enfrenait parfois son règlement en vue d'un gain possible.

La léproserie du Roule a également fait des exceptions à sa règle, car nous y trouvons, au moins au quatorzième siècle, des personnes qui n'exerçaient pas le métier de monnayeur. Le monastère de Saint-Martin des Champs avait même loué une maison à la léproserie du Roule pour ses membres, qui auraient les mêmes privilèges que les autres habitants de la maladrerie³. M. Le Grand a trouvé un document du quinzième siècle qui montre que cette léproserie recevait des lépreux de passage venant à Paris pour leurs affaires⁴. Mais nous ne savons pas à quelle date cette habitude a commencé.

La léproserie de Saint-Germain des Prés, au début destinée aux lépreux de l'abbaye, reçut peu à peu d'autres personnes et devint finalement l'asile pour tous les lépreux du quartier où elle se trouvait⁵.

Ainsi les règles premières ont subi maintes dérogations et les léproseries hospitalisèrent plus d'une catégorie de pensionnaires.

1. *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XXIV, p. 316.

2. *Documents*, 11 P.

3. *Documents*, 5 G.

4. *Documents*, 5 J.; *Mem. Soc. Hist. Paris*, t. XXIV, p. 300.

5. *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XXV, p. 100.

Les léproseries, comme les hôpitaux, jouissaient de hauts patronages. Elles aussi sollicitèrent l'intérêt du pape, de l'évêque, du roi. Les maladreries d'origine monastique étaient directement sous le contrôle des maisons mères, et la léproserie du Roule sous celui des monnayeurs. C'est surtout pour Saint-Lazare, la plus grande et la mieux connue, que l'intérêt était manifeste. Pendant le douzième et le treizième siècle, plusieurs bulles papales montrent l'intérêt que la papauté portait à cette institution¹. Mais l'évêque avait des relations bien plus intimes avec les léproseries, car celles-ci étaient directement sous son contrôle². C'est lui qui choisissait le maître ou le prieur³, et qui devait approuver finalement les décisions du chapitre de la maison⁴.

Les léproseries jouissaient aussi du patronage du roi. Ce patronage avait une grande valeur, car il se manifestait souvent sous la forme de bénéfices financiers et de privilèges, dont nous parlerons en étudiant les sources de revenus.

Sur le caractère de la léproserie, sur la vie menée par les habitants, nous sommes réduits aux informations fournies par les documents qui nous restent de la plus importante d'entre elles : Saint-Lazare. Pour les autres, il ne subsiste point de statuts, même d'une époque postérieure, pas de documents relatifs aux affaires et à la vie intérieure de la maladrerie. Mais, sachant que sur beaucoup de points elles ressemblaient à Saint-Lazare, et qu'elles étaient sous le même patronage, nous pouvons croire qu'elles reproduisaient dans l'ensemble le grand modèle.

Malheureusement, il n'existe aujourd'hui pour Saint-Lazare même aucun règlement antérieur aux statuts donnés par Fouques de Chanaë, évêque de Paris, en date du 6 mars 1348⁵. Mais dans ces statuts, l'évêque parle des coutumes ayant existé à Saint-Lazare depuis sa fondation. Rien ne peut nous faire supposer que ses statuts puissent être considérés comme

1. Boullé, p. 137.

2. Lallemand, *La lèpre et les léproseries*, p. 662.

3. *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XXIV, p. 301; *Statuts de Saint-Lazare*, publiés par Le Grand, *Introduction et Statuts* n° 1.

4. Boullé, p. 126-191. — 5. Le Grand, *Statuts*, p. 240.

des règles nouvelles, nous pouvons croire, au contraire, que Fouques les a simplement codifiés. Peut-être, comme dans le cas de l'hôpital de Sainte-Catherine, d'anciens statuts furent-ils perdus, et plus tard remplacés, mais il est probable que ces statuts ne sont que la promulgation de règles et habitudes suivies depuis longtemps, sans avoir jamais été réunies et mises en forme de règlement¹. En tout cas, les coutumes hospitalières n'ont jamais changé subitement, et il est presque certain que ce qui existait en 1348 existait également au treizième siècle.

Quoique l'ordre fût constitué par les lépreux eux-mêmes, il y avait encore des membres sains chargés de la direction. Les statuts de l'évêque Fouques fixent en détail le nombre et les devoirs de ce groupe, qui se composait de dix frères et deux sœurs, auxquels le mot « donati » est appliqué², c'est-à-dire qu'ils étaient des frères et des sœurs « donnés », ayant apporté en entrant dans l'ordre une sorte de dot, consistant soit en argent, soit en biens-fonds, soit en meubles, etc.³. Quelquefois leur dotation comprenait tout ce qu'ils possédaient. Boullé prétend que le chiffre de quarante sous était le minimum et que personne n'était obligé d'en donner davantage, mais il ne cite pas les documents où il a puisé ce renseignement et nous n'en trouvons pas de référence. Nous savons seulement qu'une dot était certainement demandée. Comme dans les communautés des hôpitaux, le nombre de « donnés » était fixé par les statuts; c'était à l'évêque de décider qui serait admis dans ce groupe⁴. A la maladrerie du Roule, l'évêque jouissait également du droit d'admettre et de révoquer les frères⁵.

Un des frères « donnés » était nommé prieur par l'évêque⁶ c'était lui qui les nommait dans toutes les maladreries du diocèse de Paris)⁷. Ce prieur était chargé de l'administration

1. Le très grand nombre de règlements d'hôpitaux datant du douzième, du treizième et quatorzième siècle, confirme l'idée que c'est vers cette époque que les règlements hospitaliers ont commencé à être adoptés par tout. Voir Le Grand, *Statuts*.

2. *Statuts*, Saint-Lazare, nos 1-4. — 3. Boullé, t. III, p. 156.

4. Boullé, p. 145. — 5. *Documents*, 5 I.

6. *Statuts*, Saint-Lazare, n° 1.

7. Lallemand, *La lèpre et les léproseries*, p. 660.

de la maison et de la direction des Frères et des Sœurs. Il était responsable du caractère moral de la maison et de la conduite des membres. Il leur assignait leurs occupations et leurs devoirs, dirigeait leurs travaux¹, et gérant les finances et les biens². Il prêtait serment d'obéissance à l'évêque et de fidélité dans ses fonctions de maître³.

Les statuts fixent à cinq le nombre des frères prêtres dont un était le prieur. Les quatre autres étaient chargés de l'aider dans ses fonctions. Ils célébraient les messes dans la chapelle, et servaient comme prêtre pour les malades⁴. Dans toutes les léproseries, on trouve ces frères prêtres, qui selon l'importance de l'institution, furent chargés par le maître des fonctions qu'il dirigeait⁵. Il y avait deux frères clercs qui s'occupaient aussi des affaires. L'un était bouteiller et panetier de la léproserie ; à l'autre était assigné un des postes les plus importants, celui de procureur⁶. Ce procureur était le délégué du prieur dans les affaires extérieures. Boullé⁷ croit qu'au commencement ce poste était une fonction temporaire créée selon les besoins, car le Prieur était trop pris pour s'occuper directement des affaires légales, litigés et procès, etc. Mais les statuts de 1348 en parlent comme d'une fonction permanente, et l'évêque nomme ou au moins reconnaît la nomination d'un frère clerc, Thomas Le Bois, comme procureur, et dit qu'il prête serment de remplir ses fonctions fidèlement⁸. On ne sait comment cette fonction devint permanente. Le treizième siècle fut sans doute la période de transition. Les trois autres frères étaient frères « lais », leurs fonctions étaient de s'occuper des services intérieurs et extérieurs. L'un deux était portier, il devait jurer de remplir fidèlement ses fonctions. Les autres étaient chargés, entre autres choses, de la culture des terres et des vignes, et de tout ce qui concernait les propriétés⁹.

Nous voyons donc que ce groupe de dix frères « sains » contrôlait l'administration et le service, condition tout à fait

1. *Statuts*, Saint-Lazare, n° 1. — 2. Boullé, p. 154.

3. *Statuts*, Saint-Lazare, n° 1. — 4. *Statuts*, Saint-Lazare, n° 2.

5. Lallemand, *La lèpre et les léproseries*, p. 660.

6. *Statuts*, p. 243. — 7. P. 161. — 8. *Statuts*, Saint-Lazare, n° 10.

9. *Statuts* Saint-Lazare, n° 4.

naturelle, car leur santé permettait plus de travail et rendait possible des relations fréquentes avec l'extérieur.

Il n'y avait que deux sœurs « saines », aussi « données », qui étaient désignées comme « servantes ». Elles devaient être d'un certain âge et posséder de hautes qualités morales. Elles servaient les frères « sains » et s'occupaient des affaires des femmes malades et du linge¹.

Quant aux membres lépreux, leur nombre n'était pas limité². La première liste qui nous reste date de 1310 : elle comporte huit frères et quatre sœurs. Une liste de 1315 montre cinq lépreux, dont deux nouveaux, et six lépreuses, dont trois nouvelles³.

Quand une personne était soupçonnée d'être atteinte de la lèpre, c'était l'évêque qui devait s'occuper d'elle. Il la faisait examiner par une commission de lépreux, qui lui devait faire un compte rendu de cet examen. Les lépreux de Saint-Lazare étaient souvent convoqués pour des consultations de ce genre⁴. Lallemand, dans son étude sur la lèpre dit que ces frères de Saint-Lazare jouissaient d'une grande réputation pour ces examens et que les personnes soupçonnées y furent souvent amenées de loin afin d'avoir la décision de ces experts. Il croit que les malades avaient le droit de demander un deuxième examen, cette fois par un médecin, avant de se soumettre à l'hospitalisation. C'était l'évêque qui ordonnait finalement, après examen des preuves, l'isolement du malade⁵.

Comme les frères et les sœurs « sains », les lépreux étaient « donnés ». On exigeait en principe de leur fortune que la part nécessaire à leur entretien dans la maladrerie⁶. Du Breul est de l'avis que les lépreux faisaient un contrat avec le maître par lequel ils devaient jouir de leurs biens pendant leur vie et les laisser à la maladrerie à leur mort.

Tous les membres, « sains » comme les lépreux, s'assemblaient en chapitre pour discuter les affaires. Ils devaient prêter serment d'obéissance au prieur et s'engager à défen-

1. *Statuts*, Saint-Lazare, n° 5. — 2. *Statuts*, Saint-Lazare, n° 9.

3. *Documents*, 11 K., 11. L; *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XXIV, p. 315.

4. *Documents*, 11 O. — 5. Pottet, p. 5-6. — 6. Boullé, p. 162.

dre les droits de la communauté. Ils avaient cependant voix au chapitre, mais pour les décisions, il fallait le consentement du prieur et de l'évêque. Ce droit est prouvé par un document aux Archives Nationales qui nous montre les membres d'une maladrerie assemblés pour consentir un amortissement aux Filles-Dieu de Paris².

Comme dans tous les hôpitaux, les deux autres vœux habituels étaient exigés, ceux de chasteté et de pauvreté. Les chartes parlent de tous les devoirs religieux, l'assistance à la messe, et les prières aux heures spécifiées. On leur demandait également de s'occuper du service hospitalier sous la direction et les ordres du prieur³. La maladrerie fournissait à tous nourriture et logement.

On prenait des précautions contre la contagion. Les « sains » mangeaient à part, les « frères » à une table commune avec le prieur, où la nourriture était la même pour tout le monde⁴. Comme dans les hôpitaux, il était aussi défendu aux membres de l'ordre de manger ou de boire autre chose que de l'eau en dehors de l'établissement, et les infractions étaient très sévèrement punies⁵.

Le costume ordonné pour les frères était pareil à celui que portaient les frères de l'hôpital Sainte-Catherine de Paris, selon leur grade⁶. Les sœurs portaient le costume des « filles blanches » de l'Hôtel-Dieu de Paris⁷.

Lallemand nous rappelle que, au treizième siècle, les Papes ont considéré la lèpre comme une cause susceptible de rompre les fiançailles, mais non pas le mariage⁸. Le mariage était en effet permis aux lépreux (sauf bien entendu à ceux qui avaient dû faire des vœux de chasteté⁹). Bien que la lèpre fût reconnue comme contagieuse, les gens de l'époque ne craignaient pas d'entretenir des relations, au moins intermittentes, avec les lépreux, témoin la permission qui leur était accordée de sortir. On les voyait à Paris toutes les semaines, le lundi, mendiant sur le Grand Pont et dans les

1. Boullé, p. 162. — 2. *Documents*, 11 H. — 3. Boullé, p. 158.

4. *Statuts*, Saint-Lazare, n° 6. — 5. *Statuts*, Saint-Lazare, n° 6.

6. *Statuts*, Saint-Lazare, nos 1, 4.

7. *Statuts*, Saint-Lazare, n° 5; pl. 1.

8. Lallemand, *Histoire de la Charité*, t. III, p. 235.

9. Voir Le Grand dans *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XXV, p. 126.

rues, mais tenus de signaler leur présence par leurs cliquettes¹.

L'hospitalisation des lépreux avait donc un double but : protéger les personnes saines, aider les malades qui ne pouvaient espérer que prolonger dans l'isolement une vie de souffrance..

L'hôpital royal des aveugles, des Quinze-Vingts, était le plus libre de tous les établissements hospitaliers à Paris. Comme les autres, il était une communauté du type des léproseries, c'est-à-dire que ses membres comprenaient les malades aussi bien que les personnes saines dont les fonctions étaient d'administration. Si l'Hôtel-Dieu était l'œuvre propre de l'église de Notre-Dame, les Quinze-Vingts étaient sous le patronage spécial du roi : le souverain garda toujours dans le gouvernement de cette institution une autorité plus forte que celle des patrons des autres établissements hospitaliers. Saint Louis, qui les avait fondés, leur accorda certainement des dons; montrant ainsi à ses successeurs un exemple qu'ils suivirent généreusement. Au mois de mars 1269, il leur assigna une rente annuelle de trente livres parisis à prendre sur le Trésor et profita de ses droits de haute direction pour ordonner que son aumônier royal choisirait les personnes pouvant être admises à l'hôpital².

Bien que le roi fût le patron principal de cet établissement charitable, les pouvoirs ecclésiastiques s'intéressèrent néanmoins beaucoup aux Quinze-Vingts. Les bulles papales, dont nous avons parlé plus haut, sont une preuve de la sollicitude des papes qui l'ont souvent aidé par la publication d'indulgences en leur faveur. De plus, l'évêque de Paris les a souvent soutenus, non seulement de sa protection, mais de sa bourse³.

Selon Joinville⁴, l'hôpital des Quinze-Vingts était destiné aux aveugles de Paris. Se conformait-on strictement à cette règle⁵ M. Legrand⁵ nous fait remarquer que, à partir de 1302,

1. Du Breul, t. I, p. 203.

2. Documents, 4 E; *Pièces justificatives*, 16.

3. Documents, 4 F. — 4. Cap. cxlii; *Pièces justificatives*, 2.

5. *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XIV, p. 56.

les documents mentionnent plusieurs noms d'origine provinciale, mais il ajoute que ce fait ne prouve pas nécessairement que ces personnes, dont les familles avaient sans doute habité la province, n'étaient pas parisiennes.

Si les lettres de fondation font défaut, nous avons du moins de très nombreux détails sur l'administration et la vie des Quinze-Vingts. Au milieu du quatorzième siècle, les coutumes et les règles des Quinze-Vingts sont reproduites dans le Règlement de Michel de Branche. Celui-ci, bien qu'il appartint à une époque postérieure au treizième siècle, nous est très utile, car il donne des détails qui ne sont évidemment pas des innovations et qui avaient probablement existé depuis la fondation¹.

Nous avons dit que les Quinze-Vingts formaient une sorte de petite république, mais c'était une république dont les citoyens n'avaient pas toujours voix prépondérante dans le gouvernement. Ils se réunissaient dans le chapitre, qu'ils appelaient « la Garde-robe », pour traiter des affaires de la maison, et pour prendre les décisions nécessaires. C'est ainsi que la population des Quinze-Vingts a donné officiellement son consentement à l'amortissement d'une terre en leur faveur par l'évêque².

Dans toutes les affaires intérieures, ils semblent avoir eu leur liberté d'action. Ils réglaient la police de la communauté et nommaient la plupart de leurs officiers³. C'était également à la communauté assemblée en chapitre de faire des enquêtes sur la conduite de ses membres et de les punir en cas de nécessité⁴.

La direction, pourtant, était confiée par le roi à un maître⁵, lequel était responsable vis-à-vis du grand aumônier du roi. Il recevait un traitement de douze deniers par jour⁶, et de plus, il jouissait de tous les privilèges des aveugles de la maison. En particulier, il recevait comme eux une partie de sa nourriture. Il n'était pas cependant logé gratuitement, et, au quatorzième siècle, il payait huit livres parisis pour le loyer

1. Règlement de Michel de Branche (*Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XIV, p. 154-164); *Documents*, 4 J. — 2. *Documents*, 4 G.

3. Prompsault, p. 31. — 4. *Règlement*, n° 32.

5. *Documents*, 4 E. — 6. *Règlement*, n° 32.

d'une maison¹. Selon le règlement de Michel de Branche, on préférerait un maître marié, pour que sa femme pût s'occuper de la partie féminine de la communauté².

Il y avait un ministre, ou sous-directeur, élu par la communauté avec le consentement de l'Aumônier, pour aider le maître et remplir les fonctions d'économe. Il était nécessaire qu'il fût marié, car sa femme devait visiter les femmes malades. Ce règlement était rigoureusement suivi et on ne permettait pas que cet officier gardât sa situation en cas de mort de sa femme, si, après une période raisonnable, il n'en épousait pas une autre. Son traitement était de huit deniers par jour³.

Il y avait également une commission de quatre jurés, dont deux étaient des « voyants »⁴, qui, avec le maître et le ministre, complétaient le comité de direction.

Il y avait deux catégories d'hospitalisés aux Quinze-Vingts : les aveugles et les voyants. Nous avons déjà dit que les aveugles étaient acceptés par l'aumônier du roi ; quant aux voyants, ils devaient être élus par le chapitre. Ils étaient admis dans la communauté pour aider les aveugles et ce groupe comprenait des personnes qui voyaient d'un œil aussi bien que celles qui n'avaient pas d'infirmité de cette sorte⁵. On redoutait l'intrusion de gens qui ne rendraient pas de service à l'hôpital. Le règlement du quatorzième siècle spécifie qu'on n'admettrait que ceux qui seraient nécessaires⁶, et non ceux qui seraient incapables d'aider les aveugles, ou au-dessous de l'âge de treize ans⁷. Dans le choix des nouveaux membres, on donnait la préférence à la femme « voyante » d'un mari aveugle, mais le mari voyant d'une femme aveugle ne pouvait entrer que par un ordre exprès du roi⁸. Tous les autres voyants étaient élus par le chapitre⁹.

Les membres de la communauté des Quinze-Vingts étaient beaucoup plus libres au point de vue des vœux que ceux des autres établissements. Ils ne faisaient pas des vœux de

1. *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XIV. p. 19-20. — 2. *Règlement*, n° 33.

3. *Règlement*, n° 28, 34. — 4. *Règlement*, n° 17; Prompsault, p. 15-16.

5. *Règlement*, n° 29. — 6. *Règlement*, n° 25. — 7. *Règlement*, n° 24.

8. *Règlement*, n° 27. — 9. *Règlement*, n°s 27, 29.

pauvreté¹, car on ne trouve aucune mention de ce fait dans le règlement. La chasteté n'était pas exigée, car l'admission des époux était non seulement permise, mais encouragée.

En entrant dans la communauté cependant, les personnes agréées promettaient d'observer le règlement et de garder les secrets de l'hôpital². Elles prêtaient serment d'obéissance à tous leurs supérieurs³, surtout au maître, au ministre et aux jurés. Ce vœu d'obéissance était donc le seul exigé, et les personnes qui ne l'observaient pas étaient punies par une exclusion soit de deux mois, soit définitive⁴.

Les devoirs religieux des membres étaient fixés par le règlement, mais ils n'étaient ni lourds, ni nombreux. Ils étaient tenus d'assister aux offices dans la chapelle le matin et le soir, où ils disaient cinq *Pater noster* et cinq *Ave* pour la famille royale et pour la prospérité du royaume de France et de la communauté elle-même⁵. Chaque soir, un clerc allait dans les petites rues des Quinze-Vingts et s'arrêtait à quelques-unes des maisons pour dire des prières⁶. Les membres devaient jeûner aux fêtes commandées par l'Église, se confesser et communier régulièrement selon l'usage de l'Église⁷.

Le roi leur imposait un costume aux couleurs royales, bleu ciel, consistant en une robe longue et large ornée d'une fleur de lys sur la poitrine⁸. Peut-être ce costume n'était-il exigé que pour les cérémonies.

Les aveugles des Quinze-Vingts menaient une vie de famille. Ils avaient soit des petites maisons dans l'enclos ou des chambres dans le grand bâtiment⁹, de sorte que les ménages étaient séparés. M. Le Grand, qui a fait une étude approfondie de cette communauté¹⁰, ne trouve pas de renseignements datant du Moyen âge déterminant à quelles conditions les domiciles étaient accordés. Il croit qu'au moins les chambres étaient en général données gratuitement et qu'on ne payait que pour les maisons particulières. Il est

1. Prompsault, p. 24. — 2. Règlement, n° 1. — 3. Règlement, n° 20.

4. Règlement, n° 22. — 5. Règlement, nos 2, 3. — 6. Règlement, n° 9.

7. Règlement nos 4, 5. — 8. Prompsault, p. 25.

9. Mém. Soc. Hist. Paris, t. XIV, p. 56.

10. Les Quinze-Vingts depuis leur fondation jusqu'à leur translation au faubourg Saint-Antoine (Mém. Soc. Hist. Paris t. XIII et XIV).

évident qu'on payait pour celles-ci au moins dans certains cas, car un document publié par le même savant¹ parle de sept sous six deniers parisis versés par « Raoul Lavassieur et sa femme » pour l'usufruit d'une petite maison.

La cuisine était faite par chaque famille séparément dans leur habitation. Il n'y avait pas même une table commune².

Malgré cette vie de famille, les habitants dépendaient, pour la plus grande partie de leur entretien, de l'hôpital. On leur fournissait le pain, et quelquefois aussi d'autres aliments ; on leur distribuait de l'argent pour acheter les autres choses dont ils pouvaient avoir besoin³.

La distribution journalière des aliments aux Quinze-Vingts est un fait unique dans l'histoire des hôpitaux. Le maître, le ministre et leurs femmes faisaient les portions soigneusement, pour que chacun reçût autant que son voisin⁴. Ils mettaient de côté les portions des absents⁵. Ces distributions, rendues possibles par les fondations et dons des rois et d'autres personnes, ne semblent pas avoir été suffisantes, et c'était pour augmenter leur ration de vivres que les aveugles allaient mendier en ville.

Comme dans toutes les institutions, les relations entre les membres de la communauté étaient réglementées. Il y avait d'abord les règles concernant le mariage des membres. Le mariage était défendu entre deux voyants, et également entre deux aveugles. Un homme voyant ne pouvait épouser une femme aveugle⁶. Le but du premier de ces règlements était d'éviter l'encombrement de l'hôpital. Et l'interdiction de mariage entre deux aveugles, visait à empêcher deux malheureux incapables de s'aider mutuellement et de se mettre en ménage.

Le règlement exigeait que les voyants « menassent doucement et charitablement » les aveugles⁷. Il ordonnait également que quiconque entendrait pendant la nuit un appel au secours devrait se lever immédiatement pour aider la per-

1. *Documents*, 4 H. ; *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XIV, p. 153.

2. *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XIV, p. 82 ; Boutée, *Paris au temps de saint Louis*, p. 390. — 3. *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XIV, p. 82.

4. *Règlement*, n° 12. — 5. *Règlement*, n° 13.

6. *Règlement*, nos 28, 29, 30. — 7. *Règlement*, n° 16.

sonne en détresse¹. Ceux qui mendiaient devaient remettre intégralement leur recette, qui était ensuite partagée entre les membres de la communauté² suivant l'esprit de secours mutuel qui dominait la vie de l'hôpital.

Des peines étaient infligées à ceux qui se conduisaient mal avec les autres membres, à ceux qui blessaient par faits ou par mots, ou à ceux qui prenaient part à une conspiration³. Le blasphème était également défendu par le règlement⁴.

Leurs relations avec l'extérieur étaient plus fréquentes que celles des membres des autres communautés. Les aveugles sortaient beaucoup, mais il y avait une sorte de contrôle, ils devaient demander la permission⁵. Ceci était évidemment nécessaire dans un groupement de trois cents personnes dont la plupart étaient incapables de trouver facilement leur chemin.

Plus que partout ailleurs de minutieuses précautions étaient nécessaires. Tous les soirs, le maître ou le ministre était tenu de faire une ronde pour s'assurer que les précautions étaient prises contre le danger d'incendie⁶, danger particulièrement redoutable dans un asile d'aveugles. Il y avait aussi un crieur⁷ de garde la nuit, pour éviter des accidents après le départ du maître.

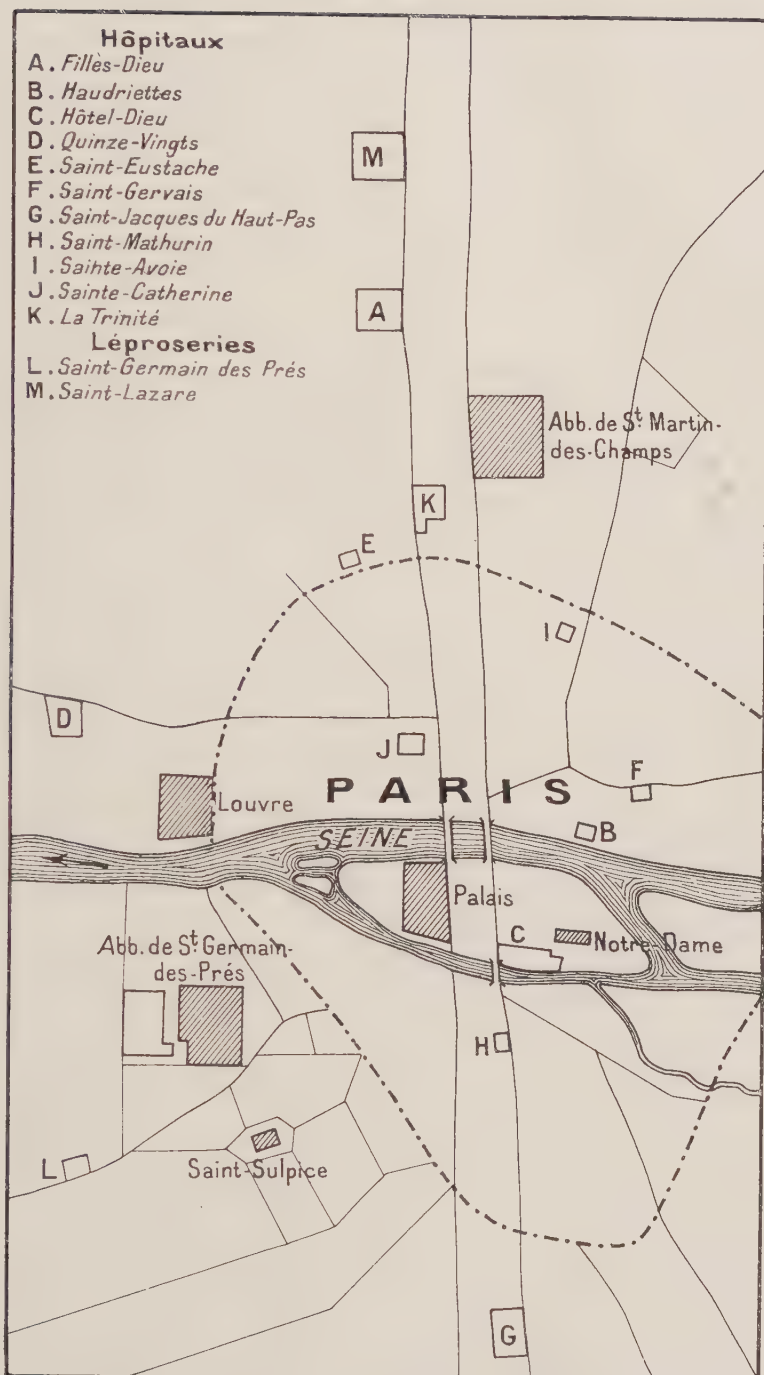
Cet asile d'aveugles a rendu d'immenses services à la population parisienne à travers bien des siècles. C'est la seule institution hospitalière du treizième siècle, avec l'Hôtel-Dieu, qui subsiste encore aujourd'hui avec le même but, sous le même nom.

1. *Règlement*, n° 15. — 2. *Règlement*, n° 19.

3. *Règlement*, nos 47, 51, 52. — 4. *Règlement*, n° 48.

5. *Règlement*, nos 53, 54. — 6. *Règlement*, n° 10.

7. Géraud, *Paris sous Philippe le Bel*, p. 9 (*Taille de 1292*).



PLAN INDIQUANT LES EMPLACEMENTS DE CERTAINS HOPITAUX
DE PARIS AU XIII^e SIÈCLE

EMPLACEMENTS ET BATIMENTS

Regardons, à vol d'oiseau, la distribution des hôpitaux parisiens. Nous voyons qu'ils se trouvent soit dans le voisinage des murs, à l'endroit où ils sont percés par les grandes voies de communication, soit au centre de la ville. Si nous traçons un cercle imaginaire suivant approximativement la ligne du rempart de Philippe-Auguste, nous passerons par un certain nombre d'établissements hospitaliers. Commençons à la Porte Saint-Denis. En dehors de la Porte, pour recevoir les pèlerins arrivant de ce côté, est situé l'un des plus importants, l'hôpital de la Trinité¹. Un peu plus loin de la porte est la Maison des Filles-Dieu². Si nous suivons ensuite, à l'est, nous arrivons à la Porte Saint-Martin, près de laquelle, sur la grande rue Saint-Martin, en dehors de la Porte, les religieux du monastère recevaient des hôtes³. Toujours plus à l'est, nous trouvons à l'intérieur de la Porte du Temple, l'hôpital Sainte-Avoie⁴ pour les pauvres veuves. Sur la rive gauche, près de la Porte Saint-Marcel, à quelque distance du mur, mais près de la grande rue de ce nom, est le petit hospice dédié à saint Marcel⁵. Revenant au sud, vers la Porte Saint-Jacques, l'Ordre de Saint-Jacques-du-Haut-Pas entretenait son hôpital pour les pèlerins qui suivaient cette route importante⁶. Revenant sur la rive droite, nous rencontrons, à la Porte Saint-Honoré, les Quinze-Vingts⁷, et, au nord, à la Porte Montmartre, l'hôpital Saint-Eustache⁸.

1. Documents, 17 E, 17 F; Pièces justificatives, 30, 31.

2. Le Grand, *Paris en 1380*, p. 188.

3. *Plan de Paris sous Philippe le Bel*.

4. Géraud, *Paris sous Philippe le Bel*, p. 386.

5. *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XXV, p. 63.

6. *Plan de Truschet et Hoyau*.

7. Géraud, *Paris sous Philippe le Bel*, p. 9; *Plan de Truschet et Hoyau*.

8. Documents, 6 A; *Plan de Paris sous Philippe le Bel*.

Un deuxième cercle, plus large, marque la distribution des léproseries. Au nord, près de la grande rue Saint-Denis, était Saint-Lazare¹. La petite léproserie de Saint-Maur-des-Fossés était assez loin, près de l'entrée du bois de Vincennes². L'autre léproserie monastique, celle de Saint-Germain-des-Prés, au contraire, était très près des murs, sur la rue de Sèvres³, près de la Porte Saint-Germain. Encore au nord, mais plus loin dans la direction de l'ouest, dans la rue Saint-Honoré, se trouve la léproserie du Roule⁴.

A considérer toutes ces maisons hospitalières placées à l'entrée des voies d'accès à la ville, voisinant avec les postes de fortification, on ne peut s'empêcher d'établir la comparaison entre ces deux genres de protection : la défense contre l'ennemi extérieur, palpable, qui s'annonce avec fracas, et la défense contre cet ennemi bien plus insidieux et subtil, la maladie, sous ses formes diverses, qu'amènent la fatigue et l'épuisement chez les pèlerins.

Dans la ville même, les hôpitaux suivaient les rues et les endroits les plus fréquentés. L'Hôtel-Dieu, dans la Cité⁵ était au cœur de toute la ville. Sur la rive droite, les Haudriettes étaient installées⁶ près de la place de la Grève. Sur les grandes voies de la rive droite, Saint-Gervais et Sainte-Catherine servaient d'asiles ; sur la rive gauche, on trouvait Saint-Mathurin⁷.

Ce n'était pas hasard si ces institutions se trouvaient sur les grandes voies, et près des portes. Les établissements pour pèlerins y avaient leur place toute désignée. Pour les Quinze-Vingts, les asiles de femmes, les léproseries même, cette distribution s'explique par le fait que toutes ces maisons vivaient en grande partie d'aumônes versées dans des tronc par les passants et du produit de la mendicité des aveugles et des lépreux.

Le choix des emplacements des hôpitaux paraît dépendre

1. Plans de Gomboust et de Truschet et Hoyau.

2. *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XXV, p. 102.

3. *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XXV, p. 100.

4. Plan de Truschet et Hoyau.

5. *Plans de Paris sous Philippe-Auguste, et sous Philippe le Bel.*

6. *Plan de Paris sous Philippe le Bel.*

7. *Plan de Paris sous Philippe le Bel.*

de la proximité des grandes routes et du hasard, comme de l'utilisation d'un bâtiment déjà existant. Lallemand prétend que l'emplacement des hôpitaux du moyen âge était déterminé par des préoccupations hygiéniques¹. Assertion douteuse et qui, en tout cas, n'est pas vraie pour Paris : l'Hôtel-Dieu est la seule maison qui jouisse de l'avantage contestable du voisinage de la rivière.

Parmi les hôpitaux, il y en a deux dont l'emplacement primitif est discuté : l'Hôtel-Dieu et Saint-Lazare. Pour l'Hôtel-Dieu, il s'agit d'établir son identité avec l'ancienne Maison-Dieu de Saint-Christophe qui se trouvait « devant la porte de la cathédrale ». Cet hôpital Saint-Christophe n'aurait pas pu occuper le même emplacement que les premières salles de l'Hôtel-Dieu construites au treizième siècle. Les excavations faites au Parvis Notre-Dame ont montré les vestiges d'un mur de fortifications qui existait à l'époque des invasions normandes. Aucun hôpital ne devait être exposé aux attaques comme Saint-Christophe l'aurait été s'il avait été construit hors de ce mur où se trouvait plus tard le bâtiment de l'Hôtel-Dieu du treizième siècle. Il a dû être situé, au commencement, juste devant la cathédrale, entre l'église Saint-Christophe et l'emplacement de l'Hôtel-Dieu du treizième siècle.

Mais cet hôpital Saint-Christophe est-il le précurseur de l'Hôtel-Dieu ?

Nous avons vu que l'Hôtel-Dieu était l'œuvre spéciale de la cathédrale et que c'était le chapitre de Notre-Dame qui le gouvernait. En 829, Inchade partagea le gouvernement de l'hôpital Saint-Christophe avec le chapitre, et en 1006 un autre évêque, Renaud de Vendôme, abandonna au chapitre les droits qui lui restaient². Ces deux événements ont donné précisément la forme de gouvernement que nous trouvons dans l'Hôtel-Dieu au treizième siècle. De plus, nous savons que le nom « Hôtel-Dieu » n'est pas devenu le nom exclusif de cet hôpital avant la deuxième moitié du treizième siècle ;

1. Lallemand, *Histoire de la Charité*, t. III, p. 155.

2. *Documents*, 3 B, 3 C ; *Pièces justificatives*, 6, 7.

auparavant, il a eu plusieurs appellations. Dans la période de transition, l'hôpital a pu changer de nom aussi bien que de place, tout en gardant toujours son but, son organisation et ses relations avec la cathédrale.

On a prétendu que la léproserie de Saint-Lazare a remplacé un autre établissement plus ancien. Grégoire de Tours¹ parle d'une basilique qui se trouvait sur une colline, dont la situation coïncide avec celle du Saint-Lazare du moyen âge. Nous ne savons pas quand la léproserie a remplacé la basilique, mais probablement la destruction de cette région par les Normands a ruiné l'église. L'utilisation de cet emplacement par la léproserie doit donc dater d'un temps postérieur au neuvième siècle².

La fondation des hôpitaux du moyen âge, comme nous l'avons vu, commençait généralement par le don d'une maison. Il est donc très rare de trouver dans les hôpitaux une architecture ou une construction hospitalière typique; même dans les plus grands hôpitaux, où les bâtiments étaient spécialement construits pour servir d'hôpital, les différentes parties ont été ajoutées petit à petit et il n'existait pas de plan général préétabli. Nous pouvons cependant les classer selon quelques caractéristiques extérieures :

1° Les établissements consistant en une maison ordinaire pour héberger les malheureux non malades ;

2° Les établissements consistant en une agglomération de petites maisons indépendantes, mais contiguës, donnant l'apparence d'une petite cité ;

3° Les établissements consistant en une ou plusieurs salles et en bâtiments communiquant les uns avec les autres.

Pour les deux premiers groupes, nous ne pouvons pas trouver beaucoup de renseignements : nous savons seulement qu'ils ressemblaient aux maisons particulières sans caractéristiques marquées. Pour étudier les bâtiments hospitaliers, nous ne pouvons que prendre ce que nous avons sur les hôpitaux pour les malades et les pauvres, comme l'hôtel-

1. Grégoire de Tours, liv. VI, cap. xxv.

2. Boullé, p. 131.

Dieu, Sainte-Catherine et la Trinité. Ces hôpitaux consistaient en un assemblage de pièces ou de bâtiments communiquant entre eux. Selon l'importance de l'hôpital, il y avait une ou plusieurs grandes salles, plus les bâtiments de service pour l'usage du personnel. A la Trinité, il y avait une grande salle pour coucher les pauvres ; celle-ci était au rez-de-chaussée et avait une longueur de 22 toises, une largeur de 6 et une hauteur de 3 ou 4 toises, faisant une salle vraiment vaste. Il y avait aussi une chambre supplémentaire dont nous ne connaissons pas le but¹. Sainte Catherine, au treizième siècle, avait une grande salle, tandis qu'à l'Hôtel-Dieu, il y avait quatre salles principales avec une annexe au sous-sol pour les femmes en couche². Les salles, en général, devaient leur origine à une fondation spéciale, un don quelconque. Les bâtiments annexes étaient acquis par don ou par achat, probablement quand le besoin s'en faisait sentir. L'exemple le plus remarquable est encore celui de l'Hôtel-Dieu. Entre la rue Neuve-Notre-Dame et la partie de l'hôpital qui s'étendait le long de la rivière, il y avait la ruelle du Sablon. Petit à petit, l'hôpital devint propriétaire des maisons dans cette rue³, jusqu'à ce qu'il y eut lieu de penser à fermer la rue au public et à la convertir en cour pour l'hôpital. C'est dans ces bâtiments ainsi acquis que nous trouvons installés les réfectoires, les dortoirs et les salles destinées au service.

Chaque hôpital avait sa chapelle. Parfois, c'était une église d'assez grandes proportions, comme aux Quinze-Vingts. A l'Hôtel-Dieu, il y avait la grande chapelle de Saint-Cristophe à l'entrée de l'hôpital, sur le Parvis, et Louis IX, quand il fit agrandir les autres bâtiments, établit une nouvelle chapelle au Petit-Pont⁴.

L'aspect des hôpitaux était celui d'une église, à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur. Les salles étaient grandes et voûtées, et au fond de chacune un autel était placé que tous les malades pouvaient voir⁵. Cet arrangement était particulièrement agréable pour les malades qui ne pouvaient pas se lever pour assister à la messe dans la chapelle. Les colonnes

1. Documents, 17 H. — 2. Coyecque, t. I, p. 70.

3. Documents, 3 H.

4. Husson, p. 494 ; Pietra-Santa, p. 8. — 5. Frontispice

supportant le toit favorisaient bien l'isolement des lits par des rideaux qui pouvaient y être attachés. Les murs étaient lambrissés et peints de plusieurs couleurs.

Le quartier du personnel dépendait de ce qu'on avait pu lui fournir. Nous avons vu qu'à Saint-Gervais on avait eu de la difficulté pour trouver une salle servant de dortoir aux religieuses¹. A l'Hôtel-Dieu, au contraire, le personnel était bien installé. Les statuts ordonnaient que chacun eût un lit à part². M. Coyecque³ a trouvé des preuves que chacun des frères et des sœurs avait une petite cellule garnie d'un lit et d'un mobilier simple. Il n'y avait que les novices qui couchaient dans une grande salle et, même ici, chaque lit était séparé des autres par des courtines.

La ventilation, le chauffage et l'état sanitaire des hôpitaux n'étaient pas négligés dans les institutions du moyen âge. Les salles des hôpitaux grandes et hautes, rendaient faciles la ventilation et la circulation de l'air. Les fenêtres assez hautes dans les murs permettaient le changement d'air, sans exposer aux refroidissements dangereux pour la santé des malades. De grandes cheminées étaient installées dans les salles comme dans les bâtiments particuliers, et, à l'Hôtel-Dieu, ils avaient de petits chariots de fer remplis de braise pour chauffer là où le besoin s'en faisait sentir⁴.

Les hôpitaux dépendaient pour leur eau des sources habituelles de cette époque, les puits et les fontaines. Quelquefois, ils en avaient dans l'enclos de l'hôpital comme à Saint-Lazare. Nous ne savons pas jusqu'à quel point on était obligé, dans les petits hôpitaux, de chercher l'eau au dehors de l'établissement.

Sans doute, tous les hôpitaux avaient des latrines dans un endroit isolé, ou du moins assez éloigné pour les nécessités de l'hygiène. M. Enlart⁵ montre que même les grandes maisons de l'époque n'en avaient pas seulement une, mais plusieurs, se déversant soit dans une fosse maçonnée, soit dans une rivière. L'Hôtel-Dieu, comme nous l'avons déjà vu, en

1. Le Maire, t. I, p. 164. — 2. Statuts, Hôtel-Dieu, nos 55-56.

3. Coyecque, t. II, p. 91. — 4. Enlart, t. II, p. 45.

5. Enlart, t. II, chap. II, sec. VIII.

avait dans la salle de l'infirmérie, où elles étaient construites au-dessus de la rivière, étant ainsi toujours propres et très faciles à nettoyer.

Malgré tous leurs efforts en vue de l'hygiène, les hôpitaux restèrent loin en arrière des exigences modernes. Situés comme ils l'étaient pour la plupart, dans des rues fréquentées, mais ni très larges, ni très propres, l'air n'y pouvait pas être pur. Les rues recevaient tout ce qu'on y jetait et, malgré l'amélioration marquée quand Philippe-Auguste les fit paver, elles restaient toujours sales et malodorantes. A cet égard, les maisons situées hors les murs, comme les léproseries, ou encore sur une rivière, comme l'Hôtel-Dieu, étaient relativement favorisées.

Il est bien regrettable qu'il ne subsiste plus à Paris aucun bâtiment hospitalier du treizième siècle. Il en existe encore en France, comme la grande salle de l'Hôtel-Dieu de Tonnere et celle de l'abbaye d'Ourscamps (Oise). A Beaune, il y a encore un hôpital du moyen âge si bien conservé et gardant un caractère si médiéval, qu'il constitue un véritable musée au point de vue de la construction et de l'installation.

REVENUS

N'étant pas sous la direction des pouvoirs publics, les hôpitaux du moyen âge n'étaient pas entretenus au point de vue financier par un système de taxes imposées à la population. Bien que l'évêque eût été chargé depuis des siècles de la surveillance des établissements de bienfaisance, il n'est pas encore arrivé au treizième siècle à exercer une direction uniforme et systématisée. Ses pouvoirs variaient d'un établissement à l'autre ; sur les uns, il avait pleine autorité, tandis que sur les autres il avait perdu presque toute influence au point de vue de leur gouvernement. Ne cherchons donc pas — nous ne trouverions pas — de budget hospitalier pour l'ensemble des maisons charitables, et pas davantage d'administration générale.

Les hôpitaux vivaient par leurs propres moyens, c'est-à-dire d'aumônes et de dons. Cela ne veut pas dire qu'ils n'étaient jamais subventionnés ; au contraire, la plupart avaient des rentes régulières, données par le roi, par l'Église, par des associations, par des particuliers. Les revenus hospitaliers peuvent être ainsi classés :

1. Ressources propres.
2. Fondations.
3. Privilèges.
4. Dons divers.
5. Rentes tirées de propriétés.

Les ressources propres des hôpitaux étaient très insuffisantes, et étaient constituées par dotations apportées par les membres des ordres, les profits tirés de la vente de vieux vêtements déposés à l'hôpital et non réclamés par suite de la mort de leurs propriétaires, par quelques sous acquis de la

même façon ou bien donnés par les pauvres reconnaissants, et, finalement, par les pensions versées par les hospitalisés. Ces sources provenaient donc toutes des habitants mêmes de l'hôpital, aussi bien des hôtes que du personnel : la valeur des dotations et des dons dépendait de la fortune et de la générosité du donateur.

Les dots apportées par les personnes entrant dans l'ordre ont dû beaucoup aider à payer les frais de l'hôpital, surtout dans les asiles où toutes les personnes hospitalisées entraient comme « données ». Les pensionnaires de ces asiles n'étaient pas nécessairement les indigents ; les léproseries, par exemple, admettaient n'importe quelle personne atteinte de la terrible maladie. On ne repoussait pas les pauvres, qui étaient admis sans dot moyennant la cession de leur modeste avoir. Les riches, au contraire, devaient payer pour leur admission et au delà d'une certaine limite, on leur demandait l'abandon de tous leurs biens¹. Le but de cette exigence était de couvrir les frais d'hospitalisation pendant toute la vie du malade, et le minimum était calculé d'après la durée moyenne de séjour. Mais le nombre de personnes admises par charité surpassait celui des personnes payant une somme suffisante, et l'argent ainsi obtenu ne pouvait couvrir tous les frais.

La dot des personnes entrant dans le service des hôpitaux pour les malades et les pèlerins n'était pas demandée pour le même motif. Ces personnes, faisant vœu de pauvreté, devaient abandonner à l'hôpital tout leur avoir, soit à leur entrée, soit à l'occasion d'un héritage ultérieur. Mais encore, n'étaient-elles pas toutes immensément riches ; l'on comptait aussi des enfants de petits rentiers parmi elles.

Les ressources venant des hospitalisés eux-mêmes étaient, somme toute, peu de chose. L'hospitalité et les soins dans l'hôpital étaient complètement gratuits. On ne demandait ni n'attendait aucun remboursement pour ce qu'on dépensait pour l'entretien des malades et des pèlerins. On n'avait pas encore, au treizième siècle, l'idée d'un hôpital payant. Un hôpital était une institution charitable entretenue par tous

1. *Documents*, 11 E ; *Pièces justificatives*, 22.

les moyens financiers possibles pour les malheureux trop pauvres pour payer leurs frais à l'hôpital. Demander un paiement si minime fût-il, eût été contre l'idée de la charité hospitalière : la réception des pauvres pour l'amour de Dieu.

En entrant dans l'hôpital, le malade donnait à la sœur tout ce qu'il avait sur lui, ses vêtements et son argent, s'il lui restait le plaisir de conserver quelques pièces. S'il mourait, et si aucun membre de sa famille ne réclamait les vêtements, l'institution les vendait. Parfois la famille d'un malade guéri faisait don à l'hôpital par reconnaissance d'un peu d'argent ou de quelque petit souvenir, quelquefois d'un objet qui n'avait vraiment de valeur que pour celui qui l'offrait. Mais la majorité était des pauvres gens qui vivaient au jour le jour et n'avaient, par conséquent, rien à offrir ; l'hôpital ne pouvait pas compter beaucoup sur ces dons.

Les pensionnaires et les familiers étaient une source de profit plus grande que les autres. Geoffroi Le Cordonnier et sa femme, par exemple, donnèrent pour payer leur pension à l'Hôtel-Dieu, huit arpents de terre, un arpent et demi de vigne, et une redevance de la valeur de quarante sous parisis¹. Et la jeune fille citée plus haut, dont les oncles payaient la pension, rapportait aussi un peu de profit à l'Hôtel-Dieu². Bien que ces pensionnaires et familiers ne fussent pas très nombreux, ils fournissaient à l'Hôtel-Dieu un revenu très appréciable. Nous n'avons, cependant, aucune mention de pensionnaires ni de familiers dans les autres hôpitaux. Il pouvait y en avoir, mais les détails que nous avons sur l'administration de ces institutions ne sont pas suffisants pour nous renseigner. Cependant, le nombre de personnes hospitalisées et le nombre de sœurs et de frères desservant ces hôpitaux sont tellement petits que nous ne songerions pas à y chercher des personnes qui n'appartenaient ni à une catégorie ni à l'autre.

Parmi les hôpitaux, quelques-uns ne pouvaient compter

1. *Documents*, 3 X.

2. *Documents*, 3 S; *Pièces justificatives*, 13.

que sur ces sources de revenu : ainsi les asiles pour les pauvres femmes destinés aux personnes qui étaient indigentes et ne pouvaient donc pas payer leur pension. Les aveugles des Quinze-Vingts, admis pour leur pauvreté, n'apportaient pas de dot et ne payaient pas de pension. Les lépreux indigents pouvaient peut-être mendier quelques sous pour la léproserie, mais l'administration n'aurait pas risqué la contagion par la vente des maigres biens qu'ils laissaient à leur mort, comme on pouvait le faire à l'Hôtel-Dieu. Les établissements hospitaliers dépendaient, pour certains en partie, pour d'autres entièrement, des ressources fournies par la charité publique.

Parmi les dons qui pouvaient être faits, les plus importants étaient ceux destinés à la fondation même des hôpitaux, c'est-à-dire la donation d'un bâtiment et parfois, en même temps, d'une somme suffisante pour l'entretenir. Il en fut ainsi pour les hôpitaux tels que la Trinité, Saint-Gervais, les Quinze-Vingts, les Filles-Dieu, les Haudriettes, Saint-Eustache, le Roule, et les hôpitaux entretenus par les monastères. Il y avait aussi d'autres fondations plus modestes, telles que celle d'une nouvelle « salle ». Pendant le treizième siècle, la famille royale en a fondé plusieurs à l'Hôtel-Dieu : Philippe-Auguste fit construire la salle Saint-Denis, Blanche de Castille la salle Saint-Thomas, et Louis IX la salle Jaune et l'Infirmerie. Il y avait aussi des établissements au service d'une association, tel celui qui fut l'origine du Collège des Dix-Huit. Il y avait de plus une quantité de petites fondations.

Ici, on donnait une somme pour servir aux repas des malades, certains jours de l'année¹. On laissait encore une somme pour l'entretien d'une lampe dans un coin dangereux et mal éclairé de l'hôpital². Ces dons accumulés ont rendu possible l'établissement de certaines petites installations et augmenté le confort des malades.

De même les privilèges, surtout les privilèges royaux, permettaient aux hôpitaux de s'approvisionner plus facilement en les dispensant de certaines taxes. A l'Hôtel-Dieu, en

1. *Documents*, 3 G. — 2. *Documents*, 3 GG.

l'an 1269, Louis IX exempta de tout péage le transport des denrées destinées à l'hôpital¹. Déjà, au douzième siècle, Saint-Lazare possédait un certain privilège lui diminuant le coût du vin consommé par lui. Louis le Jeune, en 1147, accorda la permission de choisir dans ses caves 10 muids de vin par an². L'année précédente, il avait déjà promis une donation annuelle de viande et de vin³.

Au douzième siècle une grande foire annuelle⁴ apportait des sommes considérables à Saint-Lazare, mais la foire fut achetée pour une grande somme par Philippe-Auguste, et, au treizième siècle, cette source de profit dut disparaître⁵.

Un privilège curieux existait pour la même institution. Lors des funérailles des rois de France, le convoi devait passer par Saint-Lazare. Il s'y arrêtait un instant, le temps⁶ de chanter un service dans la chapelle. Ce service était sans doute l'occasion de toucher quelque somme d'argent.

Naturellement, les grands établissements étaient plus favorisés par ces privilèges royaux que les petits, moins connus.

Les dons divers faits aux hôpitaux sont trop nombreux et trop différents pour qu'ils soient tous mentionnés. Il nous suffira d'en citer quelques-uns. Une femme, reconnaissante fit, pour le salut de son fils aîné, donation à l'Hôtel-Dieu de deux maisons dans le voisinage du Petit-Pont⁷.

Le public s'intéressait beaucoup à la nourriture des malades. Ainsi la corporation des boulangers donna à l'Hôtel-Dieu, à l'occasion d'une visite de cérémonie, soixante-douze pains et le même nombre d'échaudés⁸. Des dons de bœuf étaient régulièrement faits à l'Hôtel-Dieu⁹. Les chanoines de Notre-Dame, et bien d'autres personnes encore, envoyaient à l'hôpital, pour les pauvres les restes du pain ou ce qu'il ne leur plaisait pas de manger. De plus, certaines personnes avaient l'habitude d'envoyer à l'hôpital, le jour de leur fête, des aliments de choix ou de l'argent pour en acheter pour les malades¹⁰.

1. *Documents*, 3 Y.

2. *Documents*, 11 D; *Pièces justificatives*, 21.

3. *Documents*, 11 C; *Pièces justificatives*, 20.

4. *Documents*, 11 B. — 5. Boullé, p. 165. — 6. Boullé, p. 180.

7. *Documents*, 3 L, 3 N. — 8. Coycque, t. I, p. 83.

9. Félibien, t. I. liv. IV, cap. xxv, p. 193. — 10. *Documents*, 3 G.

Pour accroître le nombre de lits dans les hôpitaux et pour diminuer la somme d'argent nécessaire pour en faire l'acquisition, on prit l'habitude de faire des dons de lits. Mais, trop luxueux pour un hôpital de pauvres gens et peut-être aussi de dimensions trop considérables, peu commodes à installer dans une grande salle encombrée, ces lits n'étaient pas d'une très grande utilité pratique. On préférait les vendre et en appliquer le prix soit à acheter des lits plus maniables, soit à d'autres usages.

Les lits étaient donnés par plusieurs sortes de personnes. Les chanoines de Notre-Dame s'engagent, en 1168, à donner à l'Hôtel-Dieu, en quittant leur prébende, leur lit garni, et quand ils mouraient, les lits passaient régulièrement au prieur¹. Ceci était une source de revenu très importante, car les dons arrivaient assez souvent et on pouvait compter sur eux. Le berceau d'un enfant royal était également envoyé à l'hôpital quand on n'en avait plus besoin, et le roi le rachetait lui-même plus tard quand un autre enfant survenait dans la famille².

Les hôpitaux ne pouvaient pas trouver assez de lits pour coucher tous les pauvres en bonne santé qui étaient recueillis dans leurs murs, et ceux-ci étaient souvent obligés de s'allonger sur la paille. Pour aider l'Hôtel-Dieu à recevoir ces personnes, Philippe-Auguste fit don des jonchées qui couvraient les parterres de son palais chaque fois qu'il quittait Paris³.

Saint Louis assigna à l'Hôtel-Dieu, au mois de décembre 1232, vingt livres parisis pour acheter des couvertures pour les malades⁴.

Tous ces dons dont nous venons de parler servaient aux besoins courants des hôpitaux. Mais les dons les plus importants étaient les grandes donations faites par testament. C'est dans ces testaments que nous trouvons la plus grande manifestation de l'intérêt public. Au témoignage de M. Coycque,

1. *Documents*, 3 E; *Pièces justificatives*, 9.

2. Coycque, t. I, p. 127.

3. *Documents*, 3 I; *Pièces justificatives*, 11.

4. *Documents*, 3 Q.

qui a dépouillé une masse considérable de pièces, il n'existe pas de testament parisien du moyen âge qui ne fasse un don à l'Hôtel-Dieu¹. L'Hôtel-Dieu, bien que le plus important de tous, n'était pas le seul hôpital attirant les bienfaits publics, les autres bénéficiaient aussi de cette habitude charitable. Ces dons constituaient la meilleure source de revenus des hôpitaux. De plus, ils étaient la seule source qu'ils pouvaient considérer comme suffisamment importante, pour subvenir à leurs frais.

Les rentes de ces dons venaient de :

- 1^o Maisons mises en location par les hôpitaux;
- 2^o La culture des terres appartenant aux hôpitaux;
- 3^o Rentes, perpétuelles ou viagères, à prendre sur certaines maisons et sur certaines terres.

Il est impossible de faire une liste complète des maisons et des terres appartenant aux hôpitaux du treizième siècle. Nous n'avons comme renseignement que les documents divers, valables pour l'ensemble du moyen âge, relatifs à divers hôpitaux. Nombre de manuscrits ont disparu et plusieurs de ceux qui restent font mention d'une maison ou d'une terre, sans donner de renseignements précis sur la date d'acquisition de ces biens. Nous n'avons pas la date de la fondation originale, et nous n'avons pour nous guider que la première mention qui existe, et celle-ci n'est naturellement pas un témoignage de la date d'acquisition. Mais les mentions datant d'une époque antérieure au quatorzième siècle nous donnent au moins une idée de la diversité et de la valeur des nombreuses propriétés hospitalières.

I. — Maisons mises en location à Paris

L'Hôtel-Dieu en avait une quantité extraordinaire. Plus de trente et une sont mentionnées antérieurement à la fin du treizième siècle².

L'hôpital Sainte-Catherine avait également des propriétés

1. Coëcque, t. I, p. 133.

2. Voir la liste dressée par M. Coëcque, t. I, p. 201. *Le domaine parisien de l'Hôtel-Dieu au 2 mai 1505.*

nombreuses dans la ville de Paris¹. Saint-Lazare, entre autres biens à Paris, possédait une boutique sur le Grand Pont². Ce sont des exemples des maisons qui, étant mises en location, apportaient à l'hôpital un revenu régulier. A en juger d'après les documents d'une époque postérieure au treizième siècle et les exemples qui nous restent de ce siècle, nous pouvons croire que presque tous les hôpitaux avaient des revenus de cette nature.

II. — Domaines ruraux

Ces domaines comprenaient souvent des immeubles loués, ou bien employés à loger les personnes les exploitant. Mais la valeur de ces domaines était en raison directe de la mise en culture de terre, consistant en produits fournis en nature aux hôpitaux ou bien en argent retiré de la vente des fruits de la terre non consommés. Ces domaines étaient situés parfois aux environs de Paris, mais souvent aussi fort loin, dans la région où le donateur avait ses propriétés.

Le plus connu des domaines de l'Hôtel-Dieu était celui du Pressoir, sur l'emplacement actuel du Jardin du Luxembourg et de l'Ecole des Mines³. Ce domaine paraît avoir joui d'une importance particulière au treizième siècle, alors qu'il était encore hors des murs de la ville, vu la facilité des communications avec l'Hôtel-Dieu. Au cours du treizième siècle, ce domaine fut beaucoup augmenté, à en juger d'après le nombre des documents conservés à son sujet⁴. Entre autres terres lui appartenant, Saint-Lazare avait à La Villette un grand domaine, qui fut également beaucoup augmenté au treizième siècle⁵. Sainte-Catherine possédait une terre de deux arpents et demi à Montmartre⁶, et Saint-Gervais un domaine à Chailly⁷.

1. Brièle, dans son livre sur l'hôpital Sainte-Catherine parle de toutes ces propriétés.

2. Documents, 11 F.

3. Topographie historique de Vieux Paris, p. 135-137; Plan de Truschet et Hoyau.

4. Documents, 3 M. — 5. Documents, 11 J. — 6. Documents, 16 B.

7. Documents, 8 A; Pièces justificatives, 17.

III. — *Rentes viagères et perpétuelles*

Elles étaient prises soit sur des maisons soit sur des domaines ruraux. Chacune était souvent de minime valeur, mais, par leur accumulation, elles arrivaient à produire des revenus appréciables. Elles constituaient même la ressource principale de l'hôpital Sainte-Catherine. Il possédait, par exemple, une rente sur la maison des Deux Cygnes, dans la rue Saint-Denis, qui appartenait à l'Hôtel-Dieu¹. Saint-Lazare jouissait d'une rente de vingt-quatre sous sur une maison à Saint-Laurent sur le chemin de Senlis. Et l'Hôtel-Dieu avait, en plus, de nombreuses propriétés qui lui appartenaient en propre, une foule de rentes de diverses valeurs, semblables à celles dont nous venons de parler. Citons au hasard la rente de cinq sous léguée par Arnould Le Parcheminier à prendre sur une maison près du cimetière de Saint-Gervais-en-Grève².

Emanées de personnes la plupart du temps désintéressées, ces libéralités donnent une haute idée de la reconnaissance publique pour ces maisons de charité. Peu d'œuvres ont joui d'une réputation telle qu'elles aient été les bénéficiaires de dons, de testaments et de privilèges, non seulement dans la ville où elles se trouvaient, mais encore dans le pays entier.

1. Documents, 16 H.

2. Documents, 3 BB.

CONCLUSION

Pour comprendre l'importance du rôle que les hôpitaux jouaient dans la société française au treizième siècle, il faut d'abord s'abstraire du temps présent. Il faut combattre notre dédain pour les institutions de jadis. Il faut s'arracher au préjugé invétéré que l'époque moderne est la seule où l'on se préoccupe d'hygiène, de propreté et d'organisation. Il faut se persuader que nos habitudes modernes ne sont pas les seules qui peuvent rendre agréable la vie, et que les gens d'il y a mille ans n'auraient pas été heureux de vivre dans les conditions qui nous paraissent aujourd'hui indispensables au bien-être.

Ensuite il importe d'observer qu'il existe des similitudes frappantes entre les institutions de jadis et celles du monde moderne.

La haute direction par une commission, qui existait dans quelques hôpitaux du moyen âge, se retrouve encore en partie aujourd'hui. Le gouvernement de l'Hôtel-Dieu par une commission de chanoines de Notre-Dame, la responsabilité de la Trinité et des hospices monastiques vis-à-vis des autorités ecclésiastiques, ne se retrouvent pas actuellement sous la même forme, dans le système centralisé de l'assistance publique des villes de France. Cependant la direction même de l'assistance publique consiste en une commission, et ce groupe s'occupe des hôpitaux modernes au point de vue d'administration, de finance, de service et de moralité. En somme, il fait pour tous les hôpitaux ce qui au moyen âge a dû être accompli individuellement.

Le monde moderne connaît même encore des villes où il n'existe pas de système centralisé d'assistance, où chaque hôpital dépend individuellement d'une commission de direc-

tion, qui dépend à son tour d'une église, de quelque société charitable, ou de la ville même. C'est dans de telles commissions que nous trouvons reproduites d'une façon plus exacte, la haute direction du moyen âge. Dans quelques-uns de ces hôpitaux, aujourd'hui, la commission vient une ou plusieurs fois par an pour une inspection générale, cérémonie plus ou moins formelle, car, ainsi qu'au moyen âge, on sait quand il faut l'attendre, et la visite ressemble plus à une réception officielle qu'à une inspection véritable.

En la personne du prieur, de la prieure et du boursier, nous reconnaissons les équivalents médiévaux des officiers principaux de la direction intérieure des institutions modernes. Le prieur, comme le directeur actuel, était chargé de l'administration; c'était lui qui était finalement responsable pour les conditions financières, le service et le personnel. La prieure, comme la surveillante générale d'aujourd'hui, avait la direction entière des infirmières, tous les détails des soins aux malades lui étaient confiés. Enfin, le boursier de jadis, comme l'économe des institutions modernes, s'occupait, sous la surveillance du directeur, des achats et d'autres détails financiers. Nous avons ainsi, dans nos institutions actuelles, un système de direction intérieure qui reproduit même en détail les coutumes du treizième siècle.

Mais encore plus remarquable est la similitude dans la préparation des infirmières, système d'éducation que nous sommes habitués à considérer comme tout à fait nouveau. Aujourd'hui, le métier d'infirmière recommence dans tous les pays civilisés à devenir une profession. On fait partout des efforts pour améliorer la préparation des infirmières et pour rendre ce métier de plus en plus digne de son noble but. Mais combien de personnes se rendent compte que les soins aux malades constituaient au treizième siècle une véritable profession ?

Les sœurs qui consacraient leur vie au service des pauvres malades le faisaient dans un amour de leur travail, sinon pour les durs détails, au moins pour les résultats qui récompensaient leurs efforts.

Les soins aux malades dans les salles étaient, jadis comme

aujourd'hui, la dernière charge confiée à une infirmière, après une longue période de préparation. Avant d'y arriver, il fallait faire connaissance avec tous les services auxiliaires, mais, au moyen âge, cet apprentissage demandait des années au lieu des quelques mois de stage actuels.

Dans les hôpitaux d'aujourd'hui, l'obéissance absolue des infirmières vis-à-vis de la surveillante est toujours considérée comme indispensable, — un autre fait qui nous rappelle le système du treizième siècle avec les vœux d'obéissance et les punitions sévères lorsqu'ils n'étaient pas observés. Puis, dans le choix des surveillantes, c'est aujourd'hui encore à la plus ancienne qu'est donnée la préférence. Il est donc intéressant de remarquer que le système d'avancement à l'ancienneté est aujourd'hui, dans le monde entier, plus répandu dans le métier d'infirmière que dans nul autre. Bien que la valeur de ce système ne soit pas indiscutable, il a au moins le mérite d'avoir donné satisfaction aux malheureux pendant mille ans.

Les soins médicaux aux malades dans le passé et le présent ne peuvent pas se comparer. Les découvertes de la science ont rendu possibles des merveilles au point de vue confort et guérisons. Mais dans les petits détails de la vie journalière nous trouvons des analogies curieuses, ainsi le système de réception des malades dans l'hôpital, et de leur sortie. Il y a mille ans, la sœur portière prenait de chaque malade tous ses effets, et les envoyait à la « Pouillerie ». Aujourd'hui encore, le premier soin à un malade entrant est de prendre ses vêtements et de les faire désinfecter. De plus, comme dans les institutions du moyen âge, la personne guérie, munie de son certificat de sortie, les réclame, et quitte l'hôpital dans des habits propres, et même, dans quelques institutions, raccommodés.

Nous observons aujourd'hui les mêmes petites considérations pour les sentiments des malades dans les salles. Un souffrant est souvent isolé, même par un simple paravent, et on épargne aux autres malades la vue pénible d'un de leurs camarades agonisants. Aujourd'hui encore, nous essayons d'exciter l'appétit des personnes très malades par une alimentation plus délicate, mais le système de subvention officiel, bien qu'assurant des revenus plus réguliers que les anciens

dons de charité, ne peut permettre beaucoup de variété et d'extras pour faire plaisir aux malades.

On a dit que les hôpitaux du treizième siècle étaient ce que nous appelons « modernes », et que tous nos efforts pour améliorer les conditions d'hospitalisation ne sont que des essais pour reproduire, en les adaptant à nos besoins, les idées qui inspiraient les hôpitaux d'autrefois.

Ces idées étaient conformes aux besoins et aux coutumes de ces temps. Au cours des âges, la charité a pu changer de forme, elle n'a pas changé d'esprit.

Vu et admis
à soutenance, le 2 mai 1923.

*Le Doyen de la Faculté des lettres
de l'Université de Paris,*

Ferd. BRUNOT.

Vu et permis d'imprimer.

Le Recteur de l'Académie de Paris,

P. APPELL.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

1

1223-1226.

Extrait du chapitre xxix de *Historiae Occidentalis* de JACQUES DE VITRY.

Sunt insuper aliae tam virorum quam mulierum seculo renunciantium et regulariter in domibus leprosorum, vel hospitalibus pauperum, viventium, absque estimatione et numero certo in omnibus Occidentis regionibus, congregationes, pauperibus et infirmis humiliter et devote ministrantes.

Vivunt autem secundum sancti Augustini regulam, absque proprio et in communi sub unius majoris obedientia; et habitu regulari suscepto, perpetuam Domino promittunt continentiam.

Seorsum autem viri et seorsum femine, cum omni reverentia et castitate, dormiunt et manducant. Horas autem canonicas, quantum hospitalitatis studium, et pauperum Christi ministerium permittunt, diebus et noctibus audire non omittunt.

In domibus autem, in quibus major est conventus et numerosior fratrum et sororum congregatio, frequenter in capitulo ad corrigendas delinquentium negligentias, vel pro aliis necessariis et honestis causis, congregantur. Lectiones etiam divinarum Scripturarum plerumque, dum reficiuntur corpora, sibi faciunt recitare, in refectorio et aliis certis locis et horis constitutis silentium observantes. Homines autem infirmos vel hospites sanos, quos in domibus suis suscipiunt, separatos a mulieribus manducare faciunt et dormire.

Capellani autem eorum cum omni humilitate et devotione pauperibus et infirmis in spiritualibus ministrantes verbo divine predicationis indoctos instruunt, pusillanimes et debiles consolantur, et ad patientiam et gratiarum actionem exortantur.

Divinum officium, ut omnes infirmi audire in lectis suis valeant, in capella communi diebus et noctibus assidue celebrant. Confessiones autem et extremas unctiones et alia sacramenta diligenter et sollicitè subministrant infirmis, et mortuis debitam exhibent sepulturam. Illi igitur Christi ministri sobrii et parci sibi, et corporibus suis districti valde et severi, erga pauperes et infirmos misericordie visceribus

affluentes, et prompto animo necessaria pro posse subministrantes, quanta abjectiores sunt in domo Domini tanto gradum sublimiorem consequuntur in patria.

Tantas autem plerumque pro Christo sustinent infirmorum immunditias et fetorum molestias, pene intollerabiles, sibi met violentiam inferentes, quod nullum aliud penitentie genus huic sancto et precioso in conspectu Dei martirio posse arbitror comparari. Hec igitur sordium stercora, quibus velut fimo mentes eorum ad fructificandum impinguntur, Dominus in lapides preciosos permutabit; et erit eis pro fetore odor suavis.

Hec autem sancta et Deo amabilis hospitalitatis regula, et hospitalium religio, in pluribus locis et domibus eorum adeo corrupta est...

Hujusmodi autem corruptio pestifera et detestabilis ypocrisis non omnes hospitalium domos occupavit. Quedam enim sunt regulares congregationes et principales conventus, seu capitalia hospitalia, in quibus non desinit fervor charitatis, unctio pietatis, honestatis decor, et severitas discipline: quemadmodum sunt hospitalia Sancti Spiritus in Romana Urbe et Sancti Samsonis in Constantinopolitana civitate, et Beati Antonii in ipso capite, et hospitale Beate Marie Runcivallis in introitu Hispanie, et alia quedam Deo grata, et pauperibus peregrinis seu infirmis valde necessaria. Parisius autem et Noviomi in Francia... sunt hospitalia pietatis et domus honestatis, officine sanctitatis, conventus decoris et religionis, refugia pauperum, asilum miserorum, consolationes lugentium, refectio esurientium, suavitas et mitigatio infirmorum.

A. Bib. Nat., m. s. lat. 16079, fol. 52 v°.

B. Edition de Douai, 1597, p. 337-341.

C. LE GRAND, *Statuts*, p. 2-5.

2

1309

Extrait du cap. cxlii de la *Vie de Saint Louis*, par JOINVILLE, au sujet des œuvres charitables de Louis IX.

Dès le tens de s'enfance, fu li roye piteus des povres et des souffraiteus; et acoustumei estoit que li roys, partout où il aloit, que six vins povre fussent tout adès repeu en sa maison, de pain, de vin, de char ou de poisson, chascun jour. En quaresme et ès auvens croissoit li nombres des povres; et plusours foiz avint que li roys les servoit et lour metoit la viande devant aus et leur trenchoit la viande devant aus, et lour donnait au departir, de sa propre main, des deniers. Meismement aus hautes vegiles des festes sollempniex, il

servoit ces povres de toutes ces choses desusdites, avant que il mangast ne ne beust. Avec toutes ces choses avoit-il chascun jour au disner et au souper pres de li, anciens homes et debrisiés, et lour fesoit donner tel viande comme il mangoit; et quant il avoient mangié, il enportoient certeinne somme d'argent. Pardesus toutes ces choses, li roye donnoit chascun jour si grans et si larges aumosnes aus povres de religion, aus povres hospitaus, aus povres malades, et aus autres povres colléges, et aus povres gentishomes et fames et damoisselles, à femmes decheues, à povres femmes veuves et à celles qui gisoient d'enfant, et à povres menestriers qui par veillesce ou par maladie ne pooient labourer ne maintenir lour mestier, que à peine porroit l'on raconter le nombre. Dont nous poons bien dire que il fu plus bienacureus que Titus li emperieres de Rome, dont les anciennes escriptures racontent que trop se dolut et fu desconfortez d'un jour que il n'avoit donnei nul benefice.

Dès le commencement que il vint à son royaume tenir et il se s'ot aparcevoir, il commença à edefier moustiers et plusours maisons de religion; entre lesquies l'abbaye de Royaumont porte l'onnoir et la hautesce. Il fist edefier plusours maisons-Dieu : la maison-Dieu de Paris, celle de Pontoise, celle de Compieingne et de Vernon, et lour donna grans rentes. Il fonda l'abbaye de Saint-Mathé de Roan, où il mist femmes de l'ordre des frères Preescheours; et fonda celle de Lonc champ, où il mist femmes de l'ordre des frères Menours, et lour donna grans rentes pour elles vivres. Et otroia à sa mère à fonder l'abbaye dou Liz delez Meleun-sur-Seinne, et celle delez Pontoise, que l'on nomme Malbisson, et puis lour donna grans rentes et possessions. Et fist faire la maison des Aveugles delès Paris, pour mettre les povres aveugles de la citei de Paris; il lour fist faire une chapelle pour oyr lour servise Dieu. Et fist faire li bons roys la maison des Chartriers, au dehors de Paris, qui a nom Vauvert, et assigna rentes souffisanz aus moynes qui illec estoient, qui servoient Nostre-Signour. Assés tost après il fist faire une autre maison au dehors Paris, ou chemin de Saint-Denis, qui fu appelée la maison aus Filles Dieu, et fist mettre grant multitude de femmes en l'ostel, qui par povretei s'estoient mises en pechié de luxure, et lour donna quatre cens livrées de rente pour elles soustenir. Et fist en plusours lieux de son royaume maisons de beguines, et lour donna rentes pour elles vivre, et commanda que on y receust celles qui vourroient faire contenance à vivre chastement. Aucun de ses familiers grousoient de ce que il fesoit si larges aumosnes, et que il y despendoit mout; et il disoit : Je aim miex que li outraiges de grans despens que je faiz soit fais en aumosne pour l'amour de Dieu, que en bobant ne en vaine gloire de ce monde.

3

Extrait de la *Vie de saint Louis par le Confesseur de la Reine Marguerite*, au sujet des œuvres charitables de Louis IX.

Et ausi li benoiez rois devant diz fist acheter une piece de terre delez Saint Ennuré, ou il fist fere une grant mansion, por ce que les povres avugles demorassent ilecques perpetuellement, jusques a iij cens; et ont touz les anz de la borse le roi, pour potages et pour autres choses, rentes. En la quele meson est une eglise que il fist fere en leneur de saint Remi, pour ce que les diz avugles oient ilecques le service Dieu. Et plusieurs foiz avint que li benoiez rois vint as jours de la feste saint Remi, ou les diz avugles fesoient chanter sollempnellement l'office, en l'eglise, les avugles presenz entour le saint-roy, et donna rente a l'eglise. Derechief, il fonda et fist fere la meson-Dieu de Vernon; de la quele li fons des mesons et les edefices, pour ce que c'est el meilleur lieu de la vile et est grant et lee, li benoiez rois l'acheta tres chierement, et li cousterent li fons et les edefices XXX mille livres de parisis. Et donna a la dite meson liz, vessiax de cuisine et touz autres hostillemenz necessaires en ladite meson, pour touz povres et malades qui i seroient, et pour les freres et pour les sereurs de la meson. Et ilecques sont XXV suers et ij freres clerks qui font le service Dieu en la chapele de cel ostel-Dieu, et autre grant mesniee de chamberieres et d'autres persones qui a l'ostel convienent a servir. Et encore leur donna il livres et autres aournemenz et calices pour ladite chapele.

A. Ed. de DELABORDE, p. 87.

4

1225

Fondation de la Maison des Filles-Dieu. Extrait de la CHRONIQUE DE TOURS.

Tunc apud Parisius a magistro Guillelmo Arvernensi institutus est ordo Mulierum conversarum, quae, in unum in saeculi habitu viventes, vovebant continentiam, nisi postea fuissent a proposito revocatae per copulam conjugalem : quibus Ludovicus Rex in necessariis providebat, et ad eas postea maritandas congrua stipendia ministrabat.

A. *Historiens de France*, t. XVIII, p. 307.

5

690-Chambly

Donations faites par Vandemir et sa femme Ercamberte à diverses églises de Paris (extrait).

... donamus ad Domno Cristivilo monistirio puellarum, in Parisius, ubi Landetrudis abbatisa praeesse veditur villa cognomenante Noviliaco in pago Camiliaciensi.

A. Arch. Nat. K, n° 2 bis.

B. *Cart. gén. de Paris*, t. 1, p. 17-20, n° 12.

6

829, juin. — Paris.

Règlement fait par l'évêque Inchade, pour le partage des biens de l'Église de Paris, entre l'évêque et le chapitre (extrait).

... Decima quoque earundem villarum, id est de indominicato tantum, detur ad integrum ad illud hospitale pauperum quod est apud memoriam beati Christofori, ubi fratres tempore statuo pedes pauperum lavandi gratia confluant...

A. Arch. Nat., LL 177, p. 118, copie du xii^e siècle.

B. Arch. Nat., LL 176, p. 165, copie du xiii^e siècle.

C. *Cart. gén. de Paris*, t. 1, p. 49-51, n° 35.

7

1006, 3 décembre — Rome.

Confirmation par le pape Jean XVIII de l'abandon au chapitre de Paris, par l'évêque Renaud, de tous droits sur l'hôpital Saint-Christophe (extrait).

De sancti Christofori xenodochia exemplar.

... Quapropter ego Raginaldus, pace Superni, ferula pastoralitatis Parisiorum moderator, et dicentis illius non surdus auditor : « Quod possumus unusquisque viribus, in domo Dei laboremus » ; tum vero caulis dominici ovilis non tam preesse quam prodesse sollicitus, premiis et spe retributionis eterne inductus, notum esse volui omnibus catholice fidei cultoribus, tam succedentibus scilicet quam et presen-

tibus, primores canonice religionis Parisiæ sedis tribunal numinis vel mansuetudinis convenisse nostri, non indigna pacto rogandi videlicet quatinus medietatem hospitalis Sancti Cristofori, pertinentem hactenus presulum ditioni, ad solvendam unitatis integritatem, illorum medietati adiceremus. Quibus assensum prebendo, benigne impendentes favorem, commodum fecimus eorum satisfieri votis; et concedendo eis, spectabilium presentia utriusque ordinis personarum et reipublice frequentia cetus, ob sempiternæ remunerationis vicem, obtulimus predictam hospitalis medietatem, quam, vice beneficii, domnus Lisiernus archidiaconus ex nobis hactenus tenuisse videtur, ut habeant utrasque medietates ad omnem integritatem, nunc et deinceps, predicti canonici Sancte Marie Parisiacensis ecclesie, post excessum domni Lisierni archidiaconi, absque omni controversitate et inquietudine ac omni departitione, nec teneantur obnoxii de hac causa cuique successorum nostri, per ullius redibitionem officialitatis aut servitii.

A. Arch. Nat., L. 218, apocryphe du ^{xiii}^e siècle.

B. Arch. Nat., LL 177 p. 32, copie du ^{xiii}^e siècle.

C. Arch. Nat., LL 176, p. 15 et 142, copies du ^{xiii}^e siècle.

D. *Cart. gén. de Paris*, t. 1, p. 105-106, n° 76.

8

1157, 31 mars — 19 avril 1158 — Paris

Donation par Louis VII à l'Hôtel-Dieu d'une censive située près de la porte Baudoyer, à charge d'une redevance annuelle de trois deniers, payable au roi.

De censu et dominio de porta Baudarii datis a rege Ludovico.

In nomine sancte et individue Trinitatis, amen. Ludovicus, Dei gratia Francorum rex. Quod regia sancire decrevit auctoritas, nullius debet infringi temeritatis arrogantia. Sciant omnes qui viderint presentes litteras, nos in puram et perpetuam elemosinam concessisse et contulisse pauperibus Domus Dei Parisiensis tres solidos et octo denarios de censu, Parisius, apud portam Bauderiam sitos; et non tantum censum, sed fundum et omne dominium et quicquid juris et potestatis in censiva illa habebamus, dicte Domus Dei pauperibus dedimus, nichil nobis aut successoribus nostris retinentes in censiva illa, exceptis tribus denariis qui nobis et successoribus nostris annuatim redduntur pro garandia; quod nos deinceps ratum permanere volentes, sigilli nostri munimine et nominis nostri karactere subter annotato fecimus confirmari. Actum Parisius, anno Verbi Incarnati M° C° L° VII°; astantibus in palatio nostro quorum apposita sunt

nomina et signa : Signum comitis Theobaldi, dapiferi. S. Guidonis buticularii. S. Mathei camerarii. S. Radulphi constabularii. Data per manum (monogramme) Hugonis cancellarii.

- A. Arch. Ass. Pub., layette 65, liasse 392, original.
- B. Arch. Ass. Pub., layette 65, liasse 392, vidimus de 1261.
- C. Arch. Ass. Pub., A 1803, fol. 1 r°. (*Cart. C. de l'Hôtel-Dieu*), Copie du XIII^e siècle.
- D. Arch. Ass. Pub., layette 65, liasse 392, vidimis de 1381.
- E. *Cart. gén. de Paris*, t. 1, p. 350, n° 401.

9

1168, 31 mars-14 avril 1169. — Paris.

Engagement pris par le doyen et les chanoines de l'église de Paris de laisser leur lit à l'Hôtel-Dieu, à leur mort ou lorsqu'ils renonceraient à leur prebende (extrait).

De canonicis beate Marie Parisiensis qui moriuntur et qui recipiunt majorias, de quibus debemus habere lectum.

Beatus qui intellegit super egenum et pauperem, quia in die adversitatis poterit a Domino liberabitur. In Christi igitur nomine, tam futuris quam presentibus innotescat quod ego Barba Aurea, Dei gratia Parisiensis ecclesie decanus, et universum ejusdem ecclesie capitulum, consilio venerabilis episcopi nostri Mauricii, in capitulo nostro communi omnium assensu, ad remissionem omnium peccatorum nostrorum, constituimus quod quicumque canonicus ecclesie nostre decesserit, vel prebende sue quocumque modo abrenunciaverit, post ejusdem (decessum) vel abrenunciacionem, hospitale Beate Marie, quod est ante portam ecclesie, ejus culcitram cum pulvinari et linteaminibus, omni occasione et contradictione remota, ad opus pauperum habeat; si vero mansionarius in civitate non fuerit, vel ibi lectum non habuerit valens XX solidos, de suo accipiatur, donec predicta integre eidem hospitali restituantur. Item, si quis majoriam ad ecclesiam pertinentem susceperit, similiter culcitram cum pulvinari et linteaminibus eidem hospitali nostra institutione incontinenti donare cogatur...

- A. Original brûlé. Copié par le maire, t. III, p. 135.
- B. Arch. Ass. Pub., *Cart. C. de l'Hôtel-Dieu*, copie du XIII^e siècle.
- C. Arch. nat., L L 178, copie du XV^e siècle.
- D. *Cart. Gen. de Paris*, t. I, p. 394-395, n° 467.
- E. *Archives de l'Hôtel-Dieu*, p. 2, n° 4.

10

1180, 20 avril-4 avril 1181. — Paris.

Acte de fondation du collège des Dix-Huit (extrait).

Ego Barbedaurus, Parisiensis ecclesie decanus, et universum ejusdem ecclesie capitulum. Notum fieri volumus omnibus, tam presentibus quam futuris, quod, cum dominus Jocius de Londoniis reversus fuisset Iherosolimis, inspecto summo devotionis affectu beneficio quod in hospicio Beate Marie Parisiensis pauperibus et egris administratur, ibidem cameram quandam, in qua pauperes clerici ex antiqua consuetudine hospitabantur, inspexit, et illam a procuratoribus ejusdem domus ad usum predictorum clericorum, precio quinquaginta duarum librarum, de consilio nostro et magistri Hilduini, Parisiensis cancellarii, ejusdem loci tunc procuratoris, in perpetuum adquisivit, tali facta conditione quod ejusdem domus procuratores decem et octo scholaribus clericis lectos sufficientes, et singulis mensibus duodecim nummos de confraria que colligitur in archa, perpetuo administrabunt. Predictos vero clericos ante corpora in eadem domo defuncta crucem et aquam benedictam, secundum vices suas, deferre, et singulis noctibus septem psalmos penitentiales et orationes debitas et ex antiquo institutas celebrare oportebit. Ut autem hoc firmum ac stabile maneret, prefatus Jocius hanc cartam nostre constitutionis prefatis clericis fieri impetravit et sigilli nostri caractere subternotato corroborari postulavit. Actum publice Parisius, in capitulo nostro, anno ab Incarnatione Domini M^o C^o octogesimo...

A. Arch. nat., M121, n^o 3A, original.

B. Arch. nat., M121, n^o 5, vidimus de l'official de Paris du 14 novembre 1271.

C. Archiv. nat., M121, n^o 6, vidimus du chapitre de Paris du 22 septembre 1323.

D. Arch. nat., M121, n^o 3, copie collat. du 23 septembre 1617.

E. *Cart. Gen. de Paris*, t. I, p. 467-468, n^o 574.

11

1209, mars. — Paris.

Charte par laquelle Philippe-Auguste abandonne à l'Hôtel-Dieu, toutes les fois qu'il quittera Paris, les jonchées de son palais, pour servir au coucher des pauvres.

De stramine domini Regis.

Philippus, Dei gratia Francorum rex, universis ad quos littere

presentes pervenerint, salutem. Noveritis quod nos, pro salute anime nostre et antecessorum nostrorum, Domui Dei Parisiensi que sita est ante maiorem ecclesiam Beate Marie, pietatis intuitu concedimus ad usus pauperum ibidem decumbentium omne stramen de camera et domo nostra Parisiensi, quociens de Parisius recedemus ut alibi jaceamus, obtinendum. Quod ut perpetuum robur obtineat, presentes litteras sigilli nostri auctoritate precepimus roborari. Actum Parisius, anno Domini M^oCC^o octavo, mense marcio.

A. Arch. Ass. Pub., Cart. A. de l'Hôtel-Dieu.

B. Arch. de l'Hôtel-Dieu, p. 39, n^o 90.

12

1227

Lettres par lesquelles Louis IX prend l'Hôtel-Dieu de Paris sous sa protection.

Littere ad baillivos.

Ludovicus, Dei gratia Francorum rex, omnibus amicis et fidelibus suis, ballivis eciam et prepositis, ad quos littere presentes pervenerint, salutem. Licet omnes religiose domus regni nostri nostre protectionis presidium generaliter debeant habere, vobis innotescere volumus Hospitale Beate Marie Parisiensis specialiter esse sub nostra protectione. Unde vobis precipientes mandamus quatinus illam Domum nulla propulsetis injuria, immo quecumque eam contingunt ab omni injuria et exactione protegatis, tanquam ea que nostri proprii sunt juris. Quia eciam difficillimum est illi Domui, cum sepius non prope simus, quocienscumque gravatur, ad nos recurrere, presenti scripto vobis mandamus quod quandocumque memorate Domui aliqua irrogabitur injuria, et vos super hoc requisierit, illud sine dilacione faciatis emendari. Actum anno Domini millesimo CC^o vicesimo septimo.

A. Arch. Ass. Publ., Cart. B. de l'Hôtel-Dieu.

B. Arch. de l'Hôtel-Dieu, p. 103, n. 234.

13

1274, février.

Amortissement, par Adam et Geoffroy de Vert-le-Grand, chevaliers, de sept quartiers de terre labourable, appartenant à l'Hôtel-Dieu, à Vert-le-Grand, devant la grange dudit Hôtel-Dieu; Adam et Geoffroy

donnent de plus à l'Hôtel-Dieu la dîme qu'ils possèdent au terroir de Colle, pour la pension de Marguerite, leur nièce, qui voulait entrer à l'Hôtel-Dieu.

De VII quarteriis terre de Vere Magno.

Omnibus presentes litteras inspecturis, officialis curie Parisiensis, salutem in Domino. Notum facimus quod in nostra presentia constituti Adam de Vere Magno et Gaufridus frater ejus, armigeri, asseruerunt quod magister et fratres Domus Dei Parisiensis habebant et possidebant septem quarteria terre arabilis site, ut dicitur, ante granchiam dicte Domus Dei de Vere Magno, in feodo eorundem armigerorum; voluerunt autem et concesserunt dicti armigeri ut predicti magister et fratres Domus Dei teneant et habeant liberam et quitam ab omni custuma et consuetudine predicta septem quarteria terre imperpetuum in manu mortua, sine coactione vendendi vel alienandi vel extra manum suam ponendi, et promiserunt fide media quod contra concessionem istam, per se vel per alium, non veniant in futurum et quod in ipsa terra nichil juris in posterum reclamabunt et quod dictam terram tamquam primi domini feodi predicti Domui Dei in manu mortua garantizabunt et liberabunt contra omnes. Item dederunt et concesserunt dicte Domui Dei Parisiensi in puram et perpetuam elemosinam decimam totius terre quam dicebant se habere in territorio de Colle, hoc salvo quod si Margareta, neptis ipsorum, que dictam Domum Dei intrare volebat, ut dicitur, vellet contrahere matrimonium et ipsam exire Domum occasione contrahendi, ut dictum est, dicta decima libere ad ipsos armigeros revertetur, promittentes, sub prestita fide, quod contra donationem hujusmodi venire de cetero nullatenus attemptabunt, et quod dictam decimam prefate Domui Dei, ad usus et consuetudines Francie, garantizabunt contra omnes. Datum anno Domini millesimo ducentesimo quadragesimo sexto, mense februario.

A. Arch. Ass. Pub., Cart. B. de l'Hôtel-Dieu.

B. Arch. de l'Hôtel-Dieu, p. 255, n° 520.

14

1385

Extrait du Registre des causes civiles de l'officialité épiscopale de Paris.

... Constitutus Symon Olearii, filius defuncti Johannis Olearii, patris sui, renunciavit et renunciat, prout alias ut dicit renunciaverat, hereditati et successioni predicti patris sui, et juravit etiam se

non immiscuisse de eis, etc., et decessit in domo Dei Parisiensis prout apparuit per litteras dicte domus, etc.; xvi d.

A. Arch. Nat., Z10 27.

B. Registre des causes civiles, p. 232, n° 136. (*Coll. Doc. Inéd.*).

15

Extraits du *Livre de vie active*.

a. — P. 2.

Et quant aux malades de maladie originale qui comme en une hotte sont apportées ou ventre maternel par les povres meres qui ne scaivent ou descharger leur hotte, la portiere les envoie a la sale aux accouchees et la treuvent baptesme qui par le moyen d'un bain les guarist singulierement de maladie originale.

b. — P. 26.

Ceans y a trois sales principales pour recueillir les malades. La premiere se nomment l'enfermerie, en laquelle sont receus les griefs malades de maladies mortelles, et en icelle preside penitence qui a avec elle contriction, confession et satisfaction. A icelle sale sert principalement la grant lavanderie qui nettoye toutes ordes taches et mauvaises de laquelle grant lavanderie compunction est la maistresse.

La secunde est la sale en laquelle sont receux ceulx qui ne sont pas ferus de maladie mortelle, touteffois sont malades de maladie telle qui les pourroit disposer a encheoir en maladie mortelle si remede n'y estoit donné. Et illec est pour chevetaine fervente devocion avec ses filles, c'est assavoir confession générale, percucion de sa poitrine, et coulpe, oraison dominicale, remission de injure, benediction pontificale, aspersion d'eau benoiste, parfaite contricion et du sacrement de l'autel reception, qui les taches veniales effacent en la petite lavanderie en laquelle se mundifient les quotidiennes immundités des malades ausquelles bonnement ne pourroient resister dont parle le Psalmiste : Sepcies cedit justus indié.

La tierce sale s'appelle la sale aux accouchées en laquelle sont receus les malades de maladie originale qui leur procede de pere et de mere. Et illeques, grace, la chevetaigne, les baigne et lave en l'eau du baptesme, yssue comme d'une source de fontaine de l'ouverture faicte ou precieux costé de Jhesu Crist dont yssit sang et eau qui principalement a vertus de telles maladies originales guarir. Examen de sa propre conscience est le varlet des dames qui a tout ung aspre halay, assemble les immundices qui sont parmy la place et de la parfundeur du puis du cuer tire l'eau de larmes.

c. — P. 95.

Comme la portière de la Maison-Dieu envoie les malades qu'elle reçoit en diverses salles et a diverses chevetaines pour estre pensés selon la qualité des maladies.

Ceans soulez une mesme couverture de charité y a plusieurs et diverses salles pour recueillir les malades selon la diversité des maladies : et en chacune salle y a chevetaines commises ausquelles je adresse les malades qui a cette porte de pitié passive arrivent, selon la qualité et disposicion de leurs maladies, car les griefs malades des maladies mortelles et actuelles, j'envoie à la salle de l'enfermerie pour estre reduictz es bas litz de humilité... et lors pour restaurer leurs vertus et corroborer leur vigueur et force qui est debilitée par la maladie precedente et enclinée et disposée a mal, Pénitence les envoie a la salle Saint Thomas ou sont les haultz lits d'oraison, jeune, ausmone...

Et joignant d'icelle salle Saint Thomas est la salle Saint Denis ou sont recueillis ceulx qui sont malades de maladie legiere facile a guarir es quels n'est pas extinct du tout le principe de vie... Et quant aux malades de maladie originale, ce sont ceulx que les povres mères portent clos et couverts en leur ventre maternel..

d. — P. 111.

Comme desplaisance la pouillière prent les draps du lict de la lic-tière du malade pècheur pour les nettoyer et blanchir en la grant lavanderie de compunction.

... Et adonques pénitence hucha l'une de ses seurs nommée desplaisance pouillere de la Maison Dieu qui les malades despoille de leurs vielz et salles vestemens et les porte a compunction maistresse de la grant lavanderie qui les blanchist et nettoye en lexive composée de eae de larmes mixtionnée de cendre qui est recordacion de la mort qui le corps convertist en cendre, et eschauffée sur le feu de charité en une basse et parfonde chaudière de humilité... Les draps du lit ouquel ce malade estoit en sa litiere couché quant il fut amené a penitence estoient ors, salles et fort tachés.

e. — P. 208.

Après que celle charitable fille ot confidence en l'aide de Dieu et ou charitable secours de ses seurs servantes en une mesme maison collegiale. Force, la chevetaine, la meist au labeur de la petite lavanderie qui est le plus facile de la maison, et ouquel Force la chevetaine principie et introduit ses filles ad ce que Desiance qui divertit souvent les jeunes couraiges de leur estude ne les retraie par grant labeur et difficile. En iceluy facile labeur de la petite lavanderie ouquel se lavent et resaincent souvent en l'eae de Seine les drappes qui servent à tenir nettement les povres malades, fust icelle fille

tantôt habituée, mais quant Force la voulut passer de la petite lavenderie au labeur de la grant lavenderie qui est très penible, très difficile, le couraige de celle fille qui n'estoit encore habité que a petites et faciles œuvres ne se povoit adonner à entreprendre si grant et si difficile labeur, et eust esté la fille contente soy arrester en la petite lavenderie, si Magnificence, l'une des seurs servantes en l'office de Force n'eust prins la charge de la conduire et habiter es grans fais et difficiles de la Maison Dieu, mais tantost qu'elle fust acompagnée de Manificence qui fait entreprendre et mettre en œuvre les grans fais difficiles, lesquels par habituacion elle rend faciles, se print comme les aultres qui ja estoient en Manificence habituée a faire les grans faitz et œuvres difficiles de la grant lavenderie et illecques se exposer pour le service des malades au labeur très penible des grans lexiviers de huit à neuf cens draps, a les laver en Seine, quelque froidure qu'il face, tendre batre, les estendre pour sécher et innumerables grans œuvres concernens le fait de la grant lavenderie.

A. Arch. Ass. Pub., layette 330, liasse 1438, original, illustré.

B. Bib. Ste-Gen., 8° J rés. 3699, copie du XV^e au XVII^e siècle.

16

1269, mars. — Melun.

Lettres patentes de saint Louis par lesquelles il donne aux Quinze-Vingts trente livres parisis de rente à prendre sur le trésor du Roi au Temple, et ordonne que le nombre des aveugles de cet hôpital sera toujours de trois cents, et que les places vacantes seront remplies par le grand aumônier.

Ludovicus Dei Gratia Francorum rex. Notum facimus universis tam praesentibus quam futuris, quod nos divini amoris intuitu, et pro salute animae nostrae ac inclytæ recordationis Regis Ludovici, genitoris nostri, Reginae Blanchae, genetricis nostrae, et aliorum antecessorum nostrorum, congregatione pauperum caecorum Parisius, ad opus potagii eorundem dedimus et concessimus triginta libras Parisienses annui redditus, habendas et percipiendas ab eisdem in perpetuum pacifice et quiete per manum Thesaurarii nostri apud Templum Parisius, annis singulis terminis subnotatis. Videlicet in festo Ascensionis Domini, decem libras parisienses, in festo omnium sanctorum, decem libras. Et in festo Purificationis Beatae Mariae Virginis, decem libras parisienses : Volentes, precipientes et mandantes, quod quicumque Thesaurarius noster pro tempore fuerit vel haeredis nostri Regis Francorum, dictas triginta libras parisienses praedictis terminis (ut dictum est) persolvat eisdem. Insuper volumus et mandamus, quod in domo et congregatione dictorum caecorum

numerus trecentorum (prout alias ordinavimus) perpetuo observetur : et quod ab eleemosynario vel haeredis nostri praedicti (quam eleemosynarium ad visitandam loco nostri dictam domum constituimus) quandocumque de dicto numero aliquis defuerit, suppleatur. Quod ut ratum et stabile permaneat in futurum : praesentibus literis nostrum fecimus apponi sigillum. Actum apud Melodunum, anno Domini millesimo ducentesimo sexagesimo nono, mense martio.

A. Arch. des Quinze-Vingts, liasse 6, n° 375.

B. Bib. de l'Institut, *Fonds Godefroy*, 542, fol. 99.

C. DU BREUL, p. 970.

17

1171, 28 mars — 15 avril 1172 — Chailly

Affranchissement de cens octroyé par Robert, comte de Dreux, frère de Louis VII, à l'hôpital Saint-Gervais de Paris.

In nomine sancte et individue Trinitatis, amen. Ego Robertus comes, Ludovici regis Francorum frater, et uxor mea Agnes comitissa, et filius noster Robertus, notum facimus universis, presentibus et futuris, quoniam domum Garini cementarii, sitam in atrio Sanctorum Gervasii et Protasii, que nobis quatuor denarios de censu annuatim persolvebat, quam idem Garinus et filius ejus Harcherus sacerdos ad hospitandos pauperes Christi donaverunt, interventu domini regis et venerabilis Stephani, Bituricensis archiepiscopi, et fratris Bernardi de Vicena, pro animabus nostris et predecessorum nostrorum, ab omni jure nostro et consuetudinibus immunem et quietam in perpetuum fore concedimus. Quod, ut ratum et inconcussum permaneat, sigillorum nostrorum auctoritate confirmamus. Actum publice, anno Incarnati Verbi M° C° LXX° I°, in villa que dicitur Chaillis : astantibus in curia nostra : Galtero, capellano nostro de Chailli; magistro Rainaldo, capicerio Drocarum; de militibus : Bartholomeo Piloso, Gerardo de Drocis, Symone de Sancto Ferreolo, serviente nostro, Drogone de Pontisara.

Data per manum Willelmi notarii nostri, Remensis canonici.

A, Arch. Nat., K 25, n° 43, Original.

B. *Cart. Gén. de Paris*, t. I, p. 417-418, n° 500.

18

1175, 28 juillet. — Ferentino

Confirmation par le pape Alexandre III de la donation, faite par Guérin le maçon aux frères de l'aumônerie Saint-Gervais, d'une maison située sur le parvis de Saint Gervais.

Alexander episcopus, servus servorum Dei, dilectis filiis procuratori et fratribus elemosinarie domus Sancti Gervasii Parisiensis, salutem et apostolicam benedictionem. Justis petentium desideriis dignum est nos facilem prebere consensum, et vota que a rationis tramite non discordant effectu sunt prosequente complenda. Ea propter, dilecti in Domino filii, vestris justis postulationibus grato concurrentes assensu, domum juxta atrium Sancti Gervasii sitam, a Garino cementario eidem elemosinarie domui pia largitione concessam et annuum censum quattuor denariorum, qui annuatim solvebatur nobili viro Roberto, comiti Brenensi, ab eodem comite in perpetuam elemosinam eidem domui vestre collatum, sicut ea rationabiliter possidetis, vobis et domui vestre auctoritate apostolica confirmamus et presentis scripti patrocinio communimus statuantes ut nulli omnino hominum liceat hanc paginam nostre confirmationis infringere, vel ei aliquatenus contraire. Si quis autem hoc attemptare presumpserit, indignationem omnipotentis Dei et beatorum Petri et Pauli, apostolorum ejus se noverit incursurum. Datum Ferentini, V kalendas augusti.

A. Arch. Nat., S 4931, n° 3, original.

B. *Cart. Gén. de Paris*, t. I, p. 436, n° 531.

19

1179, 1^{er} avril — 19 avril 1180 — Nemours

Affranchissement de cens octroyé par Gautier, chambrier du roi Louis VII, à l'hôpital Saint-Gervais de Paris.

In nomine sancte et individue Trinitatis, amen. Ego Galterus, regis Francorum camerarius, notum esse volumus presentibus et futuris quod nos emunitatem et quietationem super quadam domo Garini cementarii, in atrio Sanctorum Gervasii et Prothasii sita, quam idem Garinus et filius ejus, Harcherus sacerdos, ad hospitandos pauperes Christi donaverunt, a predecessoribus nostris factam, ratam habemus, et eandem domum, tam a quatuor denariis quos jamdictis predecessoribus nostris annuatim de censu persolvebat quam ab omni alio

jure et consuetudine, intuitu Dei et animarum nostrarum remedio, liberam et quietam in perpetuum clamamus. Quod, ut ratum et inconcussum permaneat, presentem cartam sigilli nostri auctoritate et testium subscriptione fecimus roborari. Testes sunt : Philippus archidiaconus, Adam Harenc, Petrus marescalcus, Philippus et Ursio, filii nostri. Actum publice Nemosii, anno Verbi Incarnati M^oC^oLXXIX^o.

A. Arch. Nat., K 25, n^o 5⁴, original.

B. Arch. Nat., 4931, n^o 8, vidimus du 5 février 1281, donnée par l'Official de Paris.

C) *Cart. Gén. de Paris*, t. I, p. 459, n^o 562.

20

1146, 1^{er} août — 19 avril 1147. — Paris

Don par Louis VII aux Léproux de Paris d'une rente de viande et de vin (extrait).

De Frecengiis

Ludovicus, Dei gratia rex Francorum et dux Aquitanorum. Retributionis eterne beatam spem expectamus, quando necessitatibus indigentium regalis munificentie munere subvenimus. Hujus rei gratia, Leprosis Parisiensibus, ex intuitu calamitatis humane, donamus atque concedimus ut de nostro, singulis annis, decem frecengias habeant, et vini nostri modios quinque : ea videlicet in futurum perenni successione, quod magister carnificum Parisiensium frecengias illis annuatim persolvat, quarum precium erit singulorum trium solidorum; vinum autem in torcularibus nostris de Musterolio annuatim accipiant. Et, ut hoc nostri beneficii donum ratum deinceps in perpetuum habeant et inviolatum, scripto commendari, sigilli nostri auctoritate muniri nostrique nominis subterinscripto karactere corroborari precepimus...

A. Arch. Nat., K 23, n^o 13¹, original.

B. Arch. Nat., MM 210, fol. 11 r^o, copie du XIII^e siècle.

C. *Cart. Gén. de Paris*, t. I, p. 303-304, n^o 329.

21

1147, 20 avril — 8 juin — Saint-Denis

Donation par Louis VII aux Léproux de Paris d'une rente de dix muids de vin, sur son cellier de Paris.

De duobus modiis frumenti apud Gonessam

Ludovicus, Dei gratia rex Francorum et dux Aquitanorum, omnibus

in perpetuum. Humane conditionis infirmitas nos hortatur, in quanto in afflictione carnis pauperum leprosorum manifestiora nostre fragilitatis argumenta videmus, tanto magnificentius pietatis intuitu manum regie largitionis eis aperiamus. Notum itaque facimus universis, et presentibus pariter et futuris, quod Leprosis Parisiensibus x modios vini, in cellario nostro Parisius, tempore vindemiarum, et modios duos frumenti, in grangia nostra apud Gonessam, singulis annis reddendos, perpetuo dono concedimus et per presentis auctoritatem pagine perenni munimine confirmamus. Statuimus autem atque precipimus ut quicumque fuerit custos grangie nostre de Gonessa, quicumque cellarii nostri Parisiensis, libere deinceps ac sine omni contradictione, hanc helemosinam nostram, ad mensuram Parisiensem, prefatis Leprosis annuatim, sicut stabilivimus, reddant. Quod ut ita ratum permaneat et inconcussum, scripto commendari ac sigilli nostri auctoritate muniri nostrique nominis subterinscripto karactere corroborari precipimus. Actum apud Beatum Dionisium, anno ab Incarnatione Domini M° C° XL° VII°, regni vero nostri XI°...

A. Arch. Nat., MM 210, fol. 9 r°, copie du XIII^e siècle.

B. Arch. Nat., K 181, n° 1⁸, copie collationnée du XVIII^e siècle.

C. *Cart. Gén. de Paris*, t. I, p. 306, n° 332.

22

1156, 15 avril — 30 mars 1157 — Paris

Confirmation par Louis VII de la donation, faite à la maison de Saint-Lazare par deux femmes atteintes de la lèpre, de leurs personnes et de leurs biens.

De duabus sororibus de Mosteriolo

In nomine sancte et individue Trinitatis, amen. Ego Ludovicus, Dei gracia Francorum rex. Que pauperibus Christi conferuntur in elemosinam, nostram regiam serenitatem decet et concedere et memorie comendare, ne de justis possessionibus pauperum cujuslibet impietas aliquid valeat abrogare. Sciant itaque universi, et presentes et futuri, quod duo sorores de Mosteriolo, Ermengardis et Frocia, aspersa lepra, ad domum Sancti Lazari Parisiensis, ubi misellus fuerat earundem frater, Henricus nomine, venerunt, et se et quod habebant donaverunt ecclesie, videlicet xv solidos et dimidium in censu terrarum et vinearum. Et, quoniam in feodo nostro constabat census ille, super hoc fratres nos adierunt et, pro amore omnipotentis Dei, de censu jam dicto factam elemosinam nos ecclesie Sancti Lazari et domui miserorum, salva justitia et viatura nostra, in perpetuum concessimus. Quod ut ratum sit in posterum et omnino permaneat inconvulsum, nostri sigilli auctoritate muniri et nominis nostri

karactere consignari precipimus. Actum Parisius, anno ab Incarnatione Domini M^o C^o LVI^o; astantibus in palatio nostro quorum nomina subscripta sunt et signa : Signum comitis Teobaudi, dapiferi nostri, Signum Guidonis buticularii. Signum Mathei camerarii. Signum Mathei constabularii.

Data per manum Hugonis cancellarii.

A. Arch. Nat., MM 210, fol. 5 r^o, copie du XIII^e siècle.

B. *Cart. Gén., de Paris*, t. I, p. 346-347, n^o 393.

23

1163, 24 mars — novembre. — Paris

Don par Grimaud et sa femme, à la maison de Saint-Lazare, d'une boutique de change sur le Grand Pont, que Petronille, leur sœur, recluse de ladite maison, leur avait achetée.

De fenestra super Magnum Pontem.

Ego, Mauritius, Dei gratia Parisiensis episcopus. Universis, tam futuris quam presentibus, notum fieri volo quod Petronilla, Sancti Lazari reclusa, consilio et ammonitione fratrum ejusdem loci, emit fenestram nummulariam supra Magnum Pontem a Grimodo fratre suo. Hanc venditionem tenendam et in perpetuum habendam concesserunt in elemosinam domui Sancti Lazari, in ipso capitulo, Grimodus et uxor sua, et filius suus Johannes ; et de ipsa cum libro super altare Sancti Lazari donum fecerunt. Hujus rei testes sunt : Reimoldus de Moriana, Gueneis, Guillelmus Alutarius, Anquetinus, coquus prioris, Richardus Normannus. Et, ne in posterum aliqua posset suboriri calumpnia, que predictam perturbaret venditionis concessionem atque donum, ipsam postmodum ad nos relata et presenti pagina commendatam, rogatu ipsius (Petronille) recluse, auctoritate nostri sigilli fecimus roborari. Anno Incarnati Verbo M^oC^oLX^oIII^o, episcopatus nostri tercio.

A. Arch. Nat. MM 210 fol. 24 r^o, copie du XIII^e siècle.

B. *Cart. gén. de Paris*, t. I, p. 373-374, n^o 434.

24

1180, 20 avril — 4 avril 1181.

Accord conclu entre l'abbaye de Sainte-Geneviève et les frères de Saint-Lazare pour exempter de cens les biens de Saint-Lazare situés sur

le territoire de Sainte-Geneviève, et faire recevoir à Saint-Lazare les lépreux de Sainte-Geneviève (extrait).

De sancta Genovefa pro eis que possessimus ab ea.

... Concessimus eis ut ea que in terra Beate Genovefe, die hujus conventionis habite, sive in vineis sivi in domibus possident, non cogantur a nobis vel successoribus nostris inviti vendere, vel alio modo alienare, salvo tamen jure nostro, tam in censu quam in aliis que dominis censualibus solvi solent. Hec autem sunt que sub hac conventionione possidebunt : una domus in Sabulo, altera in rua que dicitur Mazacra mediana, quatuor arpenni vinearum apud Rodoniacum, tres in territorio Montis quos ex nostra concessione ad majorem censum dederant, unus in Cardineto. Si vero deinceps aliquam possessionem in terra nostra aliquo modo acquisierunt, sub hac conventionis lege non deveniet, sed eam secundum consuetudinem ecclesiarum Parisiensium, si nobis placuerit, alienare cogentur. Quod si forte aliquam de prenominalis possessionibus vendiderint et aliam ejusdem estimationis acquisierint, noviter acquisitam loco vendite sub prima conventionione poterunt detinere. Ipsi autem, fraterna nobis et alterna caritate occurrentes, fratrem Bartholomeum, canonicum nostrum, divino judicio elephantia tactum, rogatu nostro, in collegium suum receperunt, sufficienter ei, tamquam uni de fratribus suis, in victu de cetero provisuri. Nos vero vestes ei convenientes ministrabimus, et pro victu singulis annis dimidium modium frumenti et III^{er} modios vini, et XXⁱⁱ solidos dabimus pro coquina. Sciendum autem quia, si de cetero aliquos de fratribus nostris simili flagello lepre tangi contigerit, fratres Sancti Lazari eos perpetuis amodo temporibus in societatem et domum sicut fratres recipient, et eis sufficienter in victu providebunt, sub annua pensione prenominata, dimidii scilicet modii frumenti et III^{er} modiorum vini et XXⁱⁱ solidorum, et nos eis providebimus in vestitu...

A. Arch. Nat., MM 210, fol. 36 v^o, copie du XIII^e siècle.

B. *Cart. gén. de Paris*, t. I, p. 468-469, n^o 575.

25

1188. — Paris.

Lettres de Maurice évêque de Paris, en faveur de l'hôpital de Sainte-Catherine.

Ego Mauritius Dei gratia Parisiensis episcopus, notum fieri volumus universis tam praesentibus quam futuris, quod Theobaldus miles de Sancto Germano Altisiodorensis in praesentia nostra constitutus, domum quamdam hospitali pauperum sanctae Oportunae contiguam,

eidem hospitali in perpetuum quiete possidendam concessit, fide in manu nostra praestita, pro se et pro haeredibus suis promittens, quod numquam in posterum fratres dicti hospitalis domum illam inviti vendere cogerentur. Insuper cum praefatus Theobaldus de censu domus illius quattuor denarios et obolum habere consuevisset, obolum illum censualem hospitali in perpetuum eleemosinam remisit, quattuor contentus denariis. Et hoc concessit Drago filius ejus. Sciendum quoque, quod supradictus Theobaldus de beneficio fratrum triginta quinque solidos Parisienses accepit. Testes interfuerunt Petrus decanus sancti Germani, frater Daniel, Nicolaus Mathias decanus de Medun. Harcherus presbyter de sancto Jacobo, Guibertus ejusdem domus frater, Willelmus coquus, Guibertus panetarius, Joannes portarius, Richardus frater Rogeri de sancto Marcello. Actum in inferiori aula nova Parisius anno incarnationis dominicae MCLXXXVIII, episcopatus nostri XXVIII. Quod ut ratum permaneat, scripto commendari, et sigilli nostri autoritate praecepimus confirmari.

(Cette lettre est scellée en cire jaune sur double queue de parchemin. La maison qui est mentionnée en icelle, est celle qui est au dessus de la grande porte, rue de la Pourpointerie, par où l'on fait venir les provisions de la maison).

A. Félibien, t. III, p. 67.

B. Du Breul, p. 954.

26

1202. — Paris.

Première pièce du cartulaire de la Trinité. Affranchissement de cens par Hervé, prieur de Saint-Lazare, pour la place vendue, par ledit Hervé, à Guillaume Esuacol et à Jean Pallée, son frère, pour le prix de quarante livres parisis.

Nisi literarum auctoritas tenorem pactiorem confirmaret, ex facili possent, vel temporis lapsu, vel hominis aut rationis interitu, pactiones immutari, hujus rationis intuitu tam modernis quam futuris notum fiat quod ego Herveus, Sancti Lazari parisiensis prior unius, ejusdem loci capitulum, tam sani quam infirmi, de communi assensu Welem Esuacol et Johanni Pallée fratri ejus plateam illam quam de nobis Parisius ad crucem Regine sitam pro quadraginta solidis parisiensium censualibus tenuerunt, quietato illo censu et omni jure alio, quodcumque in ea habebamus quadraginta libris parisiensium penitus eisdem venundedimus imperpetuum et pacifice possidendam. Preterea concessimus eisdem quod absque omni calumpnia illam in eleemosinam cuicumque ipsi voluerint libere poterunt dare et hoc in manu cepimus semper garandandum erga

omnes. Quod ut firmum habeatur et debitam obtineat securitatem presens scriptum sigilli nostri nobis placuit confirmari.

Actum Parisius, anno Verbi incarnati millesimo ducentesimo secundo.

A. Arch. Ass. Pub., *Fonds Trinité*, liasse 1, n° 1, copie.

B. Bib. Nat., *Coll. Cinq Cents Colbert*, 144, n° 9.

C. Arch. Ass. Pub., copie faite par Brièle.

27

1202 — août.

Lettre de l'évêque de Paris, Eudes, portant que la chapelle de la maison hospitalière fondée à la Croix de la Reine n'aura point de cloche, et que les droits curiaux ne pourront y être exercés que par un prêtre de Saint Germain l'Auxerrois.

Odo Dei gratia parisiensis episcopus, omnibus ad quos praesens scriptum pervenerit eternam in Domino salutem. Cum in domo eleemosinaria de cruce Regine ad opus pauperum ejusdem loci Capella fuisset de consensu nostro et voluntate fundata, nos ecclesie Sancti Germani Autisiodorensis, infra cujus decimationis limites memorata capello consistit, et vicinarum ecclesiarum indempnitati providere volentes, de consensu M. decani, canonicorum et presbyteri ejusdem ecclesie, nec non et Guillelmi Escuacol, fundatoris memorate capelle, ordinare curavimus et ita perpetuo volumus observari quod predicta capella nullatenus campanam habeat, nec habeat cimiterium nisi tantummodo ad usum peregrinorum et pauperum qui in predicta domo eleemosinaria morientur et fratrum qui ibidem habitum religionis sani susceperint, nec in ipsa jura aliqua parochialia poterunt exerceri, nisi a presbytero sancti Germani, vel de consensu et voluntate ejus; ceterum memorata capella prefatae ecclesie sancti Germani decem solidos parisiensium monete solvere tenebitur annuatim, donec eidem alias in competenti loco a fratribus predictae domus fuerint assignati. De iis autem decem solidis decanus Sancti Germani tres solidis, presbyter vero duos et capitulum ejusdem loci quinque solidos annuatim habebunt. Statutum est insuper quod capellanus prelibate capelle, cum a nobis aut successoribus nostris, qui pro tempore fuerint, in ipsa capella fuerit electus et institutus, juramentum fidelitatis nobis prestare tenebitur et sub ipsius juramenti debito specialiter exprimetur quod vicinarum ecclesiarum jura nullatenus usurpabit. Nichilomenus tamen hoc idem juramentum de juris parochialis indempnitate servanda, ecclesie Sancti Germani, in capitulo ipsius, statim post institutionem suam tenebitur exhibere. Ut autem disposi-

tionis hujus series perpetuo robore convalescat presens scriptum fieri fecimus et sigili nostri impressione muniri.

Actum anno incarnati Verbi mccc pontificatus nostri nostri vi.

A. Arch. Nat., S 100, n° 10, 2 originaux.

B. Arch. Ass. Pub., *Fonds Trinité*, liasse 1, p. 241.

C. Arch. Ass. Pub., Copie faite par Brièle.

28

1207 — août

Lettre de l'évêque de Paris, Eudes, autorisant les frères de la maison de la Sainte Trinité à avoir une cloche dans leur chapelle, moyennant un nouveau cens annuel de dix sous parisis à payer au chapitre de Saint-Germain l'Auxerrois, lequel cens Robert le fripeur et sa sœur, mûs de pitié, consentent être assis sur une maison à eux appartenant, située entre ladite chapelle et les murs de la ville de Paris.

Odo, Dei gratia parisiensis episcopus, omnibus praesentes litteras inspecturis in Domino Salutem. Notum facimus quod cum esset contentio inter J. decanum et capitulum et praesbiterum Sancti Germani Autisiodorensis parisiensis, ex une parte, et domum Sancte Trinitatis parisiensis ex alia, super campanis quas fratres predictae domus habere volebant in capella sua, praedictis personis Sancti Germani contradicentibus, et quod hoc fieri non debet, plures rationes allegantibus, post plures altercationes in arbitrium nostrum compromiserunt. Nos vero considerantes praedictam capellam sitam esse in parochia Sancti Germani, nec campanam habere posse, sine quantis, cumque dampnis et incommodis praedictorum decani et capituli et praesbyteri Sancti Germani, pro bono pacis diximus ut fratres predictae domus decem solidos quos annuatim eis debebant duplicarent ita quod eis singulis annis viginti solidos parisiensium redderent. Robertus vero ferperius et uxor, sua praedictae domui spiritu pietatis compacientes, statuerunt super domum suam, que est inter dictam capellam et muros civitatis parisiensis decem solidos censuales annuatim reddendos predictis personis Sancti Germani pro solutione postremorum decem solidorum.

Quod ut ratum in futurum permaneat, litteras presentes sigilli nostri fecimus impressione muniri. Actum anno gratiae MCCVII, mense augusto.

A. Arch. Nat., S 100, n° 7, 8, 2 originaux.

B. Arch. Ass. Pub., *Fonds Trinité*, liasse 1, n° 3, copie.

C. Arch. Ass. Pub., Copie faite par Brièle.

29

1210.

Deuxième pièce du cartulaire de la Trinité. Lettres de l'évêque de Paris, Pierre, confirmant la donation faite par Guillaume Escuacol et Jean Pallée à l'église d'Hermières de la maison de la Trinité, à condition qu'on continuerait d'y exercer l'hospitalité envers les pèlerins passants, et que l'un des prêtres prierait Dieu pour les fondateurs, leurs deux frères, Adam, clerc, Adam Lequeux et sa femme Richende.

Ego P. Dei gratia parisiensis episcopus ad quos praesens scriptum pervenerit in Domino salutem. Noveritis quod Johannes Paalee et W. Estuacol frater ejus, domum quam in honore sancte Trinitatis Parisiensis ad crucem Reginae in via illa quae ducit ad Sanctum Lazarum fundaverunt, ecclesiae de Hermeriis in perpetuum possidendam cum omnibus appendiciis suis in ea libertate in qua erat consensu et voluntate nostra, salvo jure episcopali, benigne et fideliter concesserunt; tali tamen conditione quod ministerium hospitalitatis peregrinorum tantummodo transeuntium tenore immutabili ibidem devote et fideliter observetur et si quid amplius et melius poterit ampliori, secundum dicte domus incrementum in futuro, circa hospitalitatem ampliatur. Ecclesia vero Hermeriensis tres sacerdotes sui ordinis ad minus in eodem loco constituet, quorum unus pro praedictis fundatoribus loci, specialiter pro Johanne et Willelmo et Adam, clerico, fratre suo, et defuncto Adam Coquo, similiter fratre suo, et uxore sua Richende, et pro animabus parentum et omnium antecessorum suorum singulis diebus missam fidelium Dei defunctorum tenebitur celebrare, secunda vero missa qualiscumque fuerit pro praedicto Adam Coquo et Richende uxore sua specialem memoriam per unam collectam obtinebit. Preterea sciendum est quod in consilio dicte domus Sanctae Trinitatis, propter rerum temporalium dispositiones, predicti duo fratres J. et W. quamdiu vixerint, si voluerint, admittentur. Dilecti autem filii nostri Thomas tunc temporis Hermeriarum abbas, coeternique illius capituli fratres prescriptas constitutiones se firmiter observare in conventu suo bona fide et communi assensu promiserunt.

Ceterum in ipsa capella Sancte Trinitatis predicti sacerdotes nulla jura parochialia poterunt exercere, nisi hoc facerent de consensu et voluntate decani et presbyteri Sancti Germani Autissiodorensis, exceptis fratribus suis et transeuntibus peregrinis, quibus et nullis aliis poterunt jura parochialia ministrare.

Item memorata capella prefatae ecclesie Sancti Germani viginti solidos parisiensium monete solvere tenebitur annuatim, decem scilicet solidos in nativitate Sancti Johannis Baptiste reddendos, eo quod

capitulum et presbyter Sancti Germani permiserunt dictum hospitale et capellam in parochia sua fundari, et alios decem solidos in festo sancti Remigii reddendos, eo quod concesserunt dictum hospitale habere campanas. Preterea singuli capellani predictae capelle Sancte Trinitatis, cum in ipsa pro tempore fuerint constituti, tenebuntur promittere nobis in verbo sacerdotis quod vicinarum ecclesiarum jura nullatenus usurpabunt, et hanc promissionem de juris parochialis indemnitatem servanda ecclesie Sancti Germani in capitulo ejusdem beati Germani statim post institutionem suam eodem modo tenebuntur exhibere.

Quod ut ratum in presenti observetur et ad posteros transeat inconcussum nulloque modo valeat infirmari, presentem paginam haec omnia continentem notari et sigilli nostri munimine roborari. Actum anno gratie M. CC. X.

A. Arch. Nat., S. 100 no. 6, original.

B. Arch. Ass. Pub., *Fonds Trinité*, liasse 1, no. 4.

C. Arch. Ass. Pub., copie faite par Brièle.

30

1224. — 14 juillet.

Troisième pièce du cartulaire de la Trinité. Acquisition par les Religieux d'Hermières des Religieux de Saint-Martin-des-Champs de deux arpents de terre joignant l'hôpital de la Trinité.

Ego frater B. humilis prior Sancti Martini de Campis parisiensis, ejus loci conventus, notum facimus universis Christi fidelibus presentes litteras inspecturis quod nos concessimus viris religiosi abbati et conventui de Hermeriis et fratribus domus Sanctae Trinitatis, sitae juxta crucem Reginae Parisius, duo frusta terrae, in quibus continentur duo arpenta sicut dicitur, juxta eandem domum quiete et inconcusse in perpetuum possidenda sub uno censu quadraginta solidorum parisiensium quos dicti fratres nobis singulis annis ad duos terminos solvere tenebuntur, videlicet in octavis Nativitatis Domini viginti solidos et in octavis Nativitatis beati Johannis Baptistae alios viginti solidos. Sciendum tamen dicitur quod in praedicta terra monasterium construere vel cimiterium fratribus nostris praedictae domus nostrae sanctae Trinitatis in posterum non licebit praeterea quia jam dicta terra ad censivam nostram spectare dignoscitur, omnem justiciam, jura domini retinemus in eadem.

In cujus rei memoriam et testimonium praesentes litteras, ad petitionem dictorum abbatis et conventus et fratrum dictae domus fecimus sigilli nostri munimine roborari.

Actum anno domini millisimo ducentesimo vicesimo quarto, mensi julio.

A. Arch. Ass. Pub., *Fonds Trinité*, liasse 1, n° 5.

B. Arch. Ass. Pub., copie faite par Brièle.

31

1252. — 6 avril.

Quatrième pièce du cartulaire de la Trinité. Amortissement des différents cens appartenant à l'hôpital de la Trinité.

Universis praesentes litteras inspecturis, officialis curiae parisiensis salutem in domino. Notum facimus quod coram nobis constituti Johannes de Witriaco; miles et nobilis mulier Margareta, ejus uxor, quondam filia Johannis de Monsterolio, militis, asseruerunt quod fratres domus Sanctae Trinitatis, juxta crucem Reginae, Parisius, ordinis Premonstratensis, habebant et percipiebant et habuerant et perceperant, a viginti quinque annis citra, in terra sive censiva quae vocatur terra sive censiva episcopi... census augmentati inferius annotatos : videlicet triginta sex solidos parisiensium super duabus domibus contiguis, sitis in vico qui dicitur Mauconseil, contiguis domui Guillermi Auclarii, quas nunc tenet Robertus de Sancto Paulo; item viginti solidos super quadam domo sita in eodem vico, ab oppositis domorum praedictarum, quam nunc tenet Johannes Hermeri, ut dicebant; item viginti unum solidum parisiensium super quadam domo sita in eodem vico, contigua domui Johannes Hermerici, quam nunc tenet Drocly de Campellis et Odelina ejus mater; item viginti solidos parisiensium super quadam domo sita extra portam sancti Dionysii (quae domus facit cuneum vici ad Lernam) quam domum nunc tenet Guillelmus Lefleschier; item quinquaginta solidos parisiensium super quadam domo, sita in eodem vico, quae domus facit cuneum dicti vici, ab oppositis dictae domus Guillermi Lefleschier, quam tenet Petrus de Ponte et Amburgis ejus uxor, ut dicebant; item viginti solidos parisiensium super quadam domo in magno vico per quem itur ad Sanctum Dyonisium, quae domus, quondam fuit Roberti Ninerii et quam nunc tenet Nicolaus Boumen; item quatuor solidos super quadam domo sita in eodem vico, ab oppositis beatorum Egidii et Lupi, quae quondam fuit Johannis Courjon; item viginti novem solidos et duos denarios super quadam domo, sita in eodem vico, ab oppositis monasterii Sancti Maglorii parisius quae quondam fuit Galteri de Londinis, et quam nunc tenet Petrus Hernis, quos census dicti Johannes et ejus uxor voluerunt et concesserunt ut dicti fratres domus (Sanctae Trinitatis) teneant et possideant in perpetuum pacifice et quiete, in manu mortua, absque coactione vendendi, distrahendi,

alienandi, seu extra manum suam ponendi, salvis tamen eisdem et eorum heredibus tribus solidis parisiensium, uno denario minus, super rebus supradictis promittentes, fide data in manu nostra, uterque eorum in solidum, quod contra praedicta, vel aliqua de praedictis per se vel per alium, non venient in futurum et quod dictos census in locis praedictis garantizabunt, deffendent et liberabunt in manu mortua, quotiescunque et quandocumque necesse fuerit contra omnes qui ratione quacumque in praedictis rebus quicquam juris possent aliquatenus reclamare, hoc salvo quod si a secundo duo vel tertio eisdem fratres moneri contingeret, vel compelli extra manum suam ponere res praedictas, dicti Johannes et ejus uxor decem libras parisiensium eisdem fratribus reddere tenerentur; promiserunt etiam sub eadem fide quod si ipsos fratres molestari contingeret, vel vexari occasione censuum praedictorum, vel alicujus eorum, seu impediri per ipsos vel eorum alterum, vel servientes seu majores terrae praedictae quominus pacifice et quiete habere possint integraliter census praedictos, quod ab hujusmodi molestatione et impedimento cessare facient et dictos census eisdem penitus liberari et reddi procurabunt, se heredes suos et successores quantum ad omnia promissa ad implenda obligarunt et onerarunt, obligatos et oneratos ex nunc reliquerunt pro qua re recognoverunt, ab eisdem fratribus viginti quinque libras recepisse, renuntiantes exceptioni non numeratae pecuniae, non traditae et non solutae. Datum anno Domini millesimo ducentesimo quinquagesimo secundo, mense aprili.

A. Arch. Ass. Pub., *Fonds Trinité*, copie incorrecte du dix-huitième siècle, liasse 1, no. 6.

B. Arch. Ass. Pub., copie faite par Brièle.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLETZ. *Tableau de l'humanité et de la bienfaisance, ou précis historique des charités qui se font dans Paris*, Paris, 1745, 1 vol. in-18.
- BERTY (A.). H. LE GRAND, L.-M. TISSERAND, C. PLATON, *Topographie historique du vieux Paris*, Paris, 1866-1897, 6 vol. in-folio.
- BORDIER (H.-L.). *La confrérie des Pèlerins de Saint-Jacques et ses archives* (*Mem. Soc. Hist. Paris*), t. I (p. 186-228), II (330-397), Paris, 1875, 2 vol. in-8.
- BORDIER (H.-L.). *Les églises et monastères de Paris. Pièces en prose et en vers du IX^e, XIII^e et XIV^e siècle*, Paris, 1856, 1 vol. in-18.
- BORDIER (H.-L.) et L. BRIÈLE. *Les archives hospitalières de Paris*, Paris, 1877, 1 vol. in-4.
- BOULLÉ (Jules). *Recherches historiques sur la maison de Saint-Lazare de Paris depuis sa fondation jusqu'à la cession qui en fut faite en 1632 aux prêtres de la Mission* (*Mem. Soc. Hist. Paris*, t. III), Paris, 1877, 1 vol. in-8.
- BOUTIÉ (L.). *Paris au temps de saint Louis*, Paris, 1911, 1 vol. in-16.
- BRICE (Germain). *Description nouvelle de la ville de Paris*, Paris, 1684, 2 vol. en 1, in-12.
- BRIÈLE (Léon). *Documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris*, Paris, 1881-1885, 4 vol. in-4.
- BRIÈLE (Léon). *L'Hôpital de Sainte-Catherine en la rue Saint-Denis* (1184-1790), Paris, 1890, 1 vol. in-8.
- BRIÈLE (Léon). *Inventaire des Archives de l'Assistance publique*, Paris, 1867-1888, 5 vol. in-4.
- BRIÈLE (Léon). *Notes pour servir à l'histoire de l'Hôtel-Dieu de Paris*, Paris, 1870, 1 vol. in-8.
- BRIÈLE (Léon). *Recolements des Archives historiques de l'Assistance publique qui ont échappé à l'incendie de mai 1871*, Paris, 1903, 1 vol. in-8.
- BRIÈLE (Léon) et E. COYECQUE. *Archives de l'Hôtel-Dieu de Paris*, Paris, 1894, 1 vol. in-4.

- CARRÉ (Th.). *Pietas Parisiensis*, Paris, 1666, 1 vol. in-12.
- CHEVALIER (Alexis). *L'Hotel-Dieu de Paris et les sœurs Augustines* (650 à 1810), Paris, 1901, 1 vol. in-8.
- CLAVAREAU. *Mémoires sur les hopitaux civils de Paris*, Paris, 1805, 1 vol. in-8.
- CLOUZOT (E.) et M. POËTE. *Dépouillement d'inventaires et de catalogues*, Paris, 1916, 3 vol. in-4.
- COLLETET (François). *Abrégé des antiquitez de la ville de Paris*, Paris, 1664, 1 vol. in-12.
- CORROZET (Gilles). *La fleur des antiquitez, singularitez, et excellences de la plus que noble et triomphante ville et cité de Paris* (édition augmentée par M. BONFONS), Paris, 1576, 1 vol. in-16.
- COYECQUE (Ernest). *L'Hotel-Dieu de Paris au moyen âge. Histoire et documents* (Soc. Hist. Paris), Paris, 1891, 2 vol. in-8.
- COYECQUE (Ernest). *Notice sur le Collège des Dix-Huit* (Bull. Soc. Hist. Paris), XIV (p. 176-180), Paris, 1887, 1 vol. in-8.
- CROS-MAYREVILLE (Gabriel), *Traité de l'administration hospitalière, précédé d'un historique des établissements de bienfaisance* (vol. I), Paris, 1886, 2 vol. in-8.
- DENIFLE (Henricus), *Chartularum Universitalis Parisiensis* (vol. I), Paris, 1889-1897, 4 vol. in-folio.
- DESREY (Pierre), *La généalogie... de Godefroy de Boulion*, Paris, éd. de 1504, 1 vol. petit in-folio.
- DUBOIS (Gérard), *Historia ecclesiae Parisiensis*, Paris, 1690-1710, 2 vol. in-folio.
- DU BREUL (Jacques), *Le théâtre des antiquitez de Paris*, Paris, 1639, 1 vol. in-12.
- DU PLESSIS (Toussaints), *Nouvelles annales de Paris jusqu'au règne de Hugues Capet*, Paris, 1753, 1 vol. in 4.
- ENLART (Camille). *Manuel d'archéologie française* (vol. II), Paris, 1902-1904, 3 vol. in-8.
- FÉLIBIEN (Michel). *Histoire de la ville de Paris*, Paris, 1725, 5 vol. in-folio.
- FODÉRE (F.-E.). *Essai historique et moral sur la pauvreté des nations, la population, la mendicité, les hôpitaux et les enfants-trouvés*, Paris, 1825, 1 vol. in-8.
- FOSSEYEU (Marcel). *Catalogue de la Bibliothèque de l'Administration générale de l'Assistance publique à Paris*, Paris, 1916, 1 vol. in-8.
- FOSSEYEU (Marcel). *L'Hôtel-Dieu de Paris au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Paris, 1912, 1 vol. in-8.
- FRANKLIN (Alfred). *La civilité, l'étiquette, la mode, le bon ton du XIII^e siècle*, Paris, 1908, 2 vol. in-8.

- FRANKLIN (Alfred). *La vie privée d'autrefois* (vol. X, XI, XII, XIII, XIV, XXIII), Paris, 1887 suiv., 23 vol. in-8.
- FRANKLIN (Alfred), *La vie privée au temps des premiers Capétiens*, Paris, 1911, 2 vol. in-16.
- GÉRANDO (Baton de). *De la bienfaisance publique* (vol. I), Paris, 1839, 4 vol. in-8.
- GÉRAUD (N.). *Paris sous Philippe-le-Bel, d'après des documents originaux, et notamment d'après un manuscrit contenant le Rôle de la Taille imposée sur les habitants de Paris en 1292* (Coll. Doc. Inéd.), Paris, 1837, 1 vol. in-4.
- GRÉGOIRE (évêque de Tours), *Histoire ecclésiastique des Francs* (traduit par BORDIER), Paris, 1859-1862, 2 vol. in-12.
- GUÉRARD (M.). *Cartulaire de l'église Notre-Dame de Paris*, Paris, 1850, 4 vol. in-4.
- GUILLOT (A.). *Paris qui souffre*, Paris, 1887, 1 vol. in-8.
- HALPHEN (Louis). *Paris sous les premiers Capétiens*, Paris, 1909, 1 vol. in-8.
- HÉLYOT (Pierre). *Histoire des ordres monastiques, religieux et militaires et les congrégations séculiers*, Paris, 1711-1721, 8 vol. in-4.
- HOFFBAUER (Féodor). *Paris à travers les âges*, Paris, 2^e édition, 1885, 2 vol. in-folio.
- HOFFBAUER (Féodor). *Les rives de la Seine à travers les âges*, Paris, 1904, 1 vol. in-8.
- HURTOUT et MAGNY. *Dictionnaire historique de la ville de Paris et de ses environs* (vol. III), Paris, 1779, 4 vol. in-8.
- HUSSON (Armand). *Étude sur les hôpitaux considérés sous le rapport de leur construction, de la distribution de leurs bâtiments, de l'ameublement, de l'hygiène, et du service des salles de malades*, Paris, 1862, 1 vol. in-4.
- JAILLOT. *Recherches critiques, historiques et topographiques sur la ville de Paris*, Paris, 1772-1775, 5 vol. in-8.
- LABOURT (L.-A.). *Recherches sur l'origine des laderies, maladreries et léproseries*, Paris, 1854, 1 vol. in-8.
- LALLEMAND (Léon). *De l'admission et du soin des malades dans les Maisons-Dieu du moyen âge (Séances et travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques, 2^e semestre)*, Paris, 1905.
- LALLEMAND (Léon). *Histoire de la charité*, Paris, 1905-1916, 5 vol. in-8.
- LALLEMAND (Léon). *La lèpre et les léproseries du X^e au XVI^e siècle (Séances et travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques, nouv. série. LXIII, LXIV)*, Paris, 1905.
- LASTEYRIE (Robert de). *Cartulaire général de Paris*, Paris, 1887, 1 vol. in-folio.

- LAVISSE (Ernest). *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution* (tome I-V), Paris, 1911, 9 tomes in-4.
- LEBEUF (l'abbé). *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, Paris, édition de 1883-1890, 6 vol. in-4.
- LE GRAND (H.). *Paris en 1380*, Paris, 1868, 1 vol. in-folio.
- LE GRAND (Léon). *Histoire des Quinze-Vingts* (*Mem. Soc. Hist. Paris*, t. XIV, XV), Paris, 1886-1887, 2 vol. in-8.
- LE GRAND (Léon). *Les Maisons-Dieu et les léproseries du diocèse de Paris au milieu du XIV^e siècle, d'après le registre de visites du délégué de l'évêque (1351-1369)* (*Mem. Soc. Hist. Paris* t. XXIV, XXV) Paris, 1897-1898, 2 vol. in-8.
- LE GRAND (Léon). *Les Maisons-Dieu; leurs statuts au XIII^e siècle* (*Rev. Quest. Hist.* t. LX), Paris, 1896, 1 vol. in-8.
- LE GRAND (Léon). *Statuts d'Hôtels-Dieu et de léproseries, recueil de textes du XII^e au XIV^e siècle*, Paris, 1901, 1 vol. in-8.
- LE MAIRE (M.). *Paris ancien et nouveau* (vol. I), Paris, 1685, 3 vol. in-12.
- LINCY (L.-R.). et TISSERAND (L.-M.). *Paris et ses historiens aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, 1867, 1 vol. in-folio.
- LIPINSKA (Mélania). *Histoire des femmes-médecins depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*. Paris, 1900, 1 vol. in-8.
- LUCHAIRE (Achille). *La société française au temps de Philippe-Auguste*. Paris, 1909, 1 vol. in-8.
- LUCHAIRE (Achille). *L'Université de Paris sous Philippe-Auguste*, Paris, 1899, 1 vol. in-8.
- MALE (Émile). *L'art religieux du XIII^e siècle en France*, Paris, 4^e édition, 1919, 1 vol. in-4.
- MALINGRE (Claude). *Les antiquitez de la ville de Paris, contenant la recherche nouvelle des fondations et établissements des églises, chapelles, monastères, hôpitaux, hostels...*, Paris, 1640, 1 vol. in-folio.
- MEZARAY. *Histoire de France* (vol. I), Paris, 1682, 3 vol. in-4.
- MONGEZ. *Dissertation sur l'antiquité des hôpitaux*, Paris, 1780, 1 vol. in-12.
- MONNIER (Alexandre). *Histoire de l'assistance dans les temps anciens et modernes*, Paris, 1856, 1 vol. in-8.
- MORTET (N.). *Étude historique et archéologique sur la cathédrale et le palais épiscopal de Paris du VI^e au XII^e siècle*. Paris, 1888, 1 vol. in-8.
- NICAISE (Victor). *Chirurgiens et barbiers aux VIII^e et XIV^e siècles* (*Extrait du Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine*), Poitiers, 1902, 1 vol. in-8.

- PIETRA-SANTA (Prosper de). *L'Hôtel-Dieu de Paris, son passé, son avenir*, Paris, 1867, 1 vol. in-8.
- PIGANOL DE LA FORCE. *Description historique de la ville de Paris*. Paris, 1765, 10 vol. in-12.
- POÈTE (Marcel). *L'enfance de Paris*, Paris, 1908, 1 vol. in-12.
- POTTET (Eugène). *Histoire de Saint-Lazare (1122-1912)*, Paris, 1912, 1 vol. in-8.
- PRÉFECTURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE, *L'Extension de Paris...*, Paris, 1913, 1 vol. in-4.
- PROMPSAULT (l'abbé). *Les Quinze-Vingts*, Carpentras, 1863, 1 vol. in-8.
- RASHDALL (Hastings). *Universities of Europe in the middle ages* (vol. I), Oxford, 1895, 2 vol. in-8.
- RAUNÉ (Émile). *Épithier du vieux Paris* (vol. II, III), Paris, 1890-1901, 4 vol. in-folio.
- RENOUARD (P.-V.). *Histoire de la médecine depuis son origine jusqu'au XIX^e siècle*. Paris, 1846, 2 vol. in-8.
- RONDONNEAU DE LA MOTTE, *Essai historique sur l'Hôtel-Dieu de Paris*, Paris, 1787, 1 vol. in-8.
- SAUVAL (H.). *Histoire et recherches des antiquités de la Ville de Paris*, Paris, 1724, 3 vol. in-folio.
- SOEUR AUGUSTINE (une). *L'Hôtel-Dieu de Paris et ses sœurs Augustines (651 à 1921)*, Paris, 1921, 1 vol. in-8.
- TENON. *Mémoires sur les hôpitaux de Paris*, Paris, 1788, 1 vol. in-4.
- THOISON (Eugène). *Saint-Mathurin*, Paris, 1897, 1 vol. in-16.
- Tollemmer (A.). *Des origines de la charité catholique*, Paris, 1862, 1 vol. in-8.
- TOLLET (C.). *De l'assistance publique des hôpitaux jusqu'au XIX^e siècle*, Paris, 1889, 1 vol. in-4.
- TOLLET (C.). *Les édifices hospitaliers depuis leur origine jusqu'à nos jours*, Paris, 2^e édition, 1892, 1 vol. in-folio.
- TROCHÉ. *Notice sur l'ancien hôpital de Sainte-Catherine* (Extrait de la *Revue archéologique*), Paris, 1853, 1 vol. in-8.
- VALETTE (Marquis de la). *Les établissements généraux de bienfaisance placés sous le patronage de l'Impératrice*, Paris, 1866, 1 vol. in-folio.
- VOLLET-LE-DUC. *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, Paris, 1854-1868, 9 vol. in-8.

PLANS DE PARIS

1. Plan de Olivier Truschet et Germain Hoyau, 1552 (dit *Plan de Bâle*).
2. Plan de Jacques Gomboust, 1652.

RESTITUTIONS

(*Série Histoire générale de Paris*)

1. Plan de Paris de 1180 à 1223
(*sous le règne de Philippe-Auguste*).
2. Paris de 1285 à 1314
(*sous le règne de Philippe le Bel*).

DOCUMENTS

1. Renseignements généraux

1 A. 363.

Lettre de l'empereur Julien à Arsace, pontife de Galatie, pour lui prescrire de construire dans toutes les villes, à l'exemple des Chrétiens, des hôpitaux, pour les pauvres.

A. FREDERICUS CAROLUS HERTLEIN, *Juliani imperatoris quae supersunt praeter reliquias apud cyrillum omnia recensuit*, t. I, p. 552.

B. Traduction française TOLLET, *De l'assistance publique*, appendice, 2, p. 96.

1 B. 529.

Corpus iuris civilis (de JUSTINIEN), éd. du Lion moucheté. Lyon, 1612, 6. vol. in-fol.

1 C. 591 (environ).

Histoire ecclésiastique des Francs, par GRÉGOIRE DE TOURS, traduit par BORDIER. Paris, 1859-1862, 2 vol. in-12.

1 D. 1223-1226)

Historiae occidentalis, par JACQUES DE VITRY. Douai, 1597, 1 vol. in-8. (*Pièces justificatives*, 1).

1 E. 1270 (environ).

A. *Les moustiers de Paris*. Bib. Nat., ms. fr. 7218, fol. 232.

B. Publié par BORDIER, dans *Les églises et monastères de Paris*. Paris, 1856, 1 vol. in-18.

1 F. 1271.

La Faculté de médecine de Paris défend aux personnes non autorisées par la Faculté, de pratiquer la médecine. *Chart. Univ. Paris*, t. I, 488, no. 434.

1 G. 1292.

Rôle de la Taille imposée sur les habitants de Paris en 1292.

Publié par H. GUÉRAUD, dans *Paris sous Philippe le Bel*, Paris, 1837, 1 vol. in-4.

1 H. 1309.

Histoire de saint Louis, par JEAN, sire de JOINVILLE, publiée par NATALIS DE WAILLY. Paris, 1868, 1 vol. in-8. (*Pièces justificatives*, 2).

1 I. 1310-1320.

Vie de saint Louis par le confesseur de la reine Marguerite,
GUILLAUME DE SAINT-PATHUS, éd. de H. François Delaborde.
Paris, 1899, 1 vol, in-8. (*Pièces justificatives*, no. 3.)

1 J. 549-1215.

Conciles de l'Eglise. MANSI, *Sacrorum conciliorum nova et
amplissima collection*. Paris et Leipsig, 1900-1923, 57 vol. in-fol.
549. Concile d'Orléans, t. IX, p. 131-132, can. xv.
567. Concile de Tours, t. IX, p. 794, can. v.
816. Concile d'Aix-la-Chapelle, t. XIV, p. 267-278, can. VIII-XI.
1212. Concile de Paris, t. XXII, p. 835, can. ix.
1215. Concile de Latran, t. XXII, p. 1005, can. XVIII.

2. Filles-Dieu

2 A. 1225.

Chronique de Tours. Référence à la fondation des Filles-Dieu de
Paris, par GUILLAUME D'AUVERGNE. (*Pièces justificatives*, 4.)
A. *Historiens de France*, t. XVIII, p. 307.

2 B. 1226.

Acte dans lequel il est parlé de la construction de la maison des
Filles-Dieu.
A. Arch. Nat., L, 1053.
B. FÉLIBIEN, t. V, 602.

3. Hôtel-Dieu

3 A. 690.

Donations faites par Vandemir et sa femme Ercamberte à diverses
églises de Paris. (*Pièces justificatives*, 5.)
A. Arch. Nat., K³, n° 2 bis.
B. *Cart. Gén. de Paris*, t. I, p. 17, n° 12.

3 B. 829 juin.

Règlement fait par l'évêque Inchade, pour le partage des biens
de l'Eglise de Paris entre l'évêque et le chapitre de Notre-
Dame. (*Pièces justificatives*, 6.)
A. Arch. Nat., LL 177, p. 118, copie du XII^e siècle.
B. Arch. Nat., LL 176, p. 165, copie du XIII^e siècle.
C. *Cart. Gén. de Paris*, t. I, p. 35, n° 49.
D. *Archives de l'Hôtel-Dieu*, Appendice p. 63, extrait.

3 C. 1006, 3 décembre.

Confirmation par le pape Jean XVIII de l'abandon au chapitre
de Paris, par l'évêque Renaud, de tous droits sur l'hôpital
Saint-Christophe. (*Pièces justificatives*, 7.)
A. Arch. Nat., L 218, apocryphe du XII^e siècle.
B. Arch. Nat., LL 177, p. 32, copie du XII^e siècle.
C. Arch. Nat., LL 176, p. 15 et 142, copies du XIII^e siècle.

D. *Cart. Gén. de Paris*, t. I, p. 105, n° 76.

E. *Archives de l'Hôtel-Dieu*, appendice p. 63, extrait.

3 D. 1157, 31 mars-19 avril 1158.

Donation par Louis VII à l'Hôtel-Dieu d'une censive près de la porte Baudoyer, à charge d'une redevance annuelle de trois deniers payable au roi. (*Pièces justificatives*, 8.)

A. Arch. Ass. Pub., layette 65, liasse 392, original.

B. Arch. Ass. Pub., layette 65, liasse 392, vidimus de 1261.

C. Arch. Ass. Pub., n° 1428 (*Cart. de l'Hôtel-Dieu*, fol. 1 r°).

D. Arch. Ass. Pub., layette 65, liasse 392, vidimus de 1381.

E. *Cart. Gén. de Paris*, t. I, p. 350, n° 401.

F. *Archives de l'Hôtel-Dieu*, p. 1, n° 1.

3 E. 1168.

Engagement pris par le doyen et les chanoines de l'Eglise de Paris de laisser leur lit à l'Hôtel-Dieu à leur mort ou lorsqu'ils viendraient à renoncer à leur prébende; l'Hôtel-Dieu recevra vingt sous comme représentation de la valeur du lit, si le lit avec sa garniture ne vaut pas cette somme. (*Pièces justificatives*, 9.)

A. Original brûlé.

B. Arch. Ass. Pub., *Cart. C. de l'Hôtel-Dieu*, fol. 24 v°, copie du XIII^e siècle.

C. Arch. Nat., LL 178, fol. 87 v°, copie du XV^e siècle.

D. LEMAIRE, III, p. 135.

E. *Cart. Gén. de Paris*, t. I, p. 394, n° 467.

F. *Archives de l'Hôtel-Dieu*, p. 2, n° 4.

3 F. 1180, 30 avril-4 avril 1181.

Act de fondation du collège des Dix-Huit. (*Pièces justificatives*, 10.)

A. Arch. Nat., M 121, n° 3^a, original.

B. Arch. Nat., M 121, n° 5, vidimus de l'official de Paris du 14 novembre 1271.

C. Arch. Nat., M 121, n° 6, vidimus du chapitre de Paris du 22 septembre 1323.

D. Arch. Nat., M 121, n° 3^b, copie collat. du 23 septembre 1617.

E. *Cart. Gén. de Paris*, t. I, p. 467, n° 574.

F. *Chart. Univ. Paris*, I, p. 49, n° 50.

3 G. 1205.

Donation faite à l'Hôtel-Dieu par Hervé le Sommelier, d'une maison dans la rue Zacharie, dont ledit Hervé et sa femme Ermengarde se réservent la jouissance; les frères de l'Hôtel-Dieu s'engagent à célébrer l'anniversaire des donateurs dans la chapelle de l'hôpital et à consacrer à la nourriture des malades, le jour de l'anniversaire, vingt sous, et chaque

dimanche de Carême, dix sous, prélevés sur le revenu de ladite maison.

A. Arch. Ass. Pub. *Cart. C. de l'Hôtel-Dieu*, n° 122.

B. *Archives de l'Hôtel-Dieu*, p. 35, n° 78.

3 H. 1206-1299.

Titres concernant des maisons de la rue du Sablon, et la cloture de cette rue.

Arch. Ass. Pub., layette 1, liasse 2, 3, n°s 38 Aa, 40 Bb, 53 Ss, 54 Tt., 56, 59 xx, 60 Yy.

3 I. 1209, mars.

Charte par laquelle Philippe-Auguste abandonne à l'Hôtel-Dieu, toutes les fois qu'il quittera Paris, les jonchées de son palais pour servir au coucher des pauvres. (*Pièces justificatives*, II.)

A. Arch. Ass. Pub., *Cart. A. de l'Hôtel-Dieu*, n° 12.

B. Bib. de l'Institut, *Fonds Godefroy* 542, fol. 183.

C. *Archives de l'Hôtel-Dieu*, p. 39, n° 90.

3 J. 1220 (environ).

Règlement de l'Hôtel-Dieu de Paris.

A. Arch. Ass. Pub., liasse 866, 2 copies du XVI^e siècle.

B. LE GRAND, *Statuts d'Hôtels-Dieu et de léproseries*, p. 43-53.

C. Traduction faite par Le Grand, publiée dans CHEVALIER, *L'Hôtel-Dieu de Paris et les sœurs Augustines*, p. 40-50.

3 K. 1221, octobre.

Donation par l'Hôtel-Dieu à maître Hubert, chirurgien, d'une maison près de Saint-Landri, moyennant quarante sous de rente annuelle; ladite maison devant faire retour à l'Hôtel-Dieu après le décès de maître Hubert et celui de sa femme; maître Hubert donne en retour à l'Hôtel-Dieu la moitié de la maison qu'il habite rue de Glatigny, dix livres parisis, et promet de soigner gratuitement les malades et les frères et les sœurs de l'Hôtel-Dieu.

A. Arch. Ass. Pub., *Cart. A. de l'Hôtel-Dieu*, n° 118.

B. *Archives de l'Hôtel-Dieu*, p. 62, n° 143.

3 L. 1223.

Charte d'Etienne, archidiaque de Paris. René du Petit-Pont permet que sa cousine, Béatrix de Bégaude, donne, pour le salut de son fils aîné, à qui elle voudra, deux maisons situées près du Petit-Pont, dans la censive de Saint-Germain-des-Prés.

A. Arch. Ass. Pub., layette 1, liasse 2, n° 36 y.

3 M. 1223-1265.

Titres concernant la ferme du Pressoir.

A. Arch. Ass. Pub., layette 76, liasse 432 (*Inv. Som.*, n°s 2051-2060).

3 N. 1224, juin.

Charte d'Odon, abbé de Saint-Germain-des-Prés. Béatrix de

Bégaude fait remise entre ses mains des deux maisons précitées qu'elle donne aux maîtres, frères et sœurs de l'Hôtel-Dieu.

A. Arch. Ass. Pub., layette 1, liasse 2, n° 37 Z.

3 O. 1227.

Lettres par lesquelles Louis IX prend l'Hôtel-Dieu de Paris sous sa protection. (*Pièces justificatives*, 12.)

A. Arch. Ass. Pub., *Cart. B. de l'Hôtel-Dieu*.

B. *Archives de l'Hôtel-Dieu*, p. 103, n° 234.

3 P. 1231, septembre.

Les frères de l'Hôtel-Dieu s'engagent à servir une rente viagère de quatre livres à Vincent de Boes, médecin de l'Hôtel-Dieu, en échange d'une somme de quarante livres qui leur a été donnée par ledit Vincent et qu'ils ont consacrée à l'achat d'un chef-cens sur une maison de la rue Saint-Pierre-aux-Bœufs.

A. Arch. Ass. Pub., *Cart. B. de l'Hôtel-Dieu*, n° 28.

B. *Archives de l'Hôtel-Dieu*, p. 125, n° 277.

3 Q. 1232, décembre.

Lettres patentes du roi Louis IX assignant à l'Hôtel-Dieu une rente annuelle de vingt livres parisis... destinées à acheter couvertures pour les pauvres.

A. Arch. Ass. Pub., *Cart. B. de l'Hôtel-Dieu*, n° 5168 C.

B. *Archives de l'Hôtel-Dieu*, p. 132, n° 292.

3 R. 1232.

Donation à l'Hôtel-Dieu par Alix de Périgord d'une maison située hors de la poterne qui conduit à Montmartre, avec réserve de l'usufruit par ladite maison.

A. *Archives de l'Hôtel-Dieu*, p. 135, n° 297.

3 S. 1247, février.

Amortissement par Adam et Geoffroy de Vert-le-Grand, chevaliers, de sept quartiers de terre labourable, appartenant à l'Hôtel-Dieu. Adam et Geoffroy donnent de plus à l'Hôtel-Dieu la dîme qu'ils possèdent au terroir de Colle, pour la pension de Marguerite, leur nièce, qui voulait entrer à l'Hôtel-Dieu. (*Pièces justificatives*, 13.)

A. *Archives de l'Hôtel-Dieu*, p. 255, n° 520.

3 T. 1257, février.

Donation à l'Hôtel-Dieu par Henri de Corserein et par Letois, sa femme, de tous leurs biens immeubles dénommés en l'acte, ainsi que tous leurs immeubles à charge d'être nourris et entretenus à l'Hôtel-Dieu.

A. Arch. Ass. Pub., *Cart. B. de l'Hôtel-Dieu*, n° 534.

B. *Archives de l'Hôtel-Dieu*, p. 323, n° 640.

3 U. 1260, septembre.

Lettres patentes de Louis IX s'engageant pour lui et pour ses

successeurs rois de France, à distribuer tous les ans, au moment du Carême, aux pauvres monastères, hôtels-Dieu et léproseries, par intermédiaire de son aumônier et de ses prévôts, deux mille cent dix-neuf livres de blé et soixante-huit mille harengs, outre cent sous parisis, donnés chaque jour par son aumônier *minutis pauperibus*. Le roi veut que ces aumônes, qui se faisaient sous ses prédécesseurs, deviennent obligatoires pour lui et ses successeurs, et afin que le maître et les frères de l'Hôtel-Dieu, auxquels il confie lesdites lettres patentes, les gardent avec soin et veillent à leur exécution, il leur donne une rente annuelle de vingt livres parisis, à prendre au Temple, des deniers royaux, au commencement du Carême, pour acheter des amandes et d'autres douceurs pour les pauvres.

A. Arch. Ass. Pub., n° 5172 (*Inv. Som.*).

B. *Archives de l'Hôtel-Dieu*, p. 353, n° 683, notice.

3 V. 1260, octobre.

Droits qu'avait le curé de Sainte-Geneviève la Petite sur deux chapelles élevées au chevet de l'Hôtel-Dieu vers la rue du Petit-Pont.

A. Arch. Ass. Pub., layette 1, liasse 7, n° 81 CC (*Inv. Som.*).

3 W. 1268, janvier.

Donation avec réserve d'usufruit, à l'Hôtel-Dieu, par Jean de Champrosay, bourgeois de Paris, et par sa femme, familiers de l'Hôtel-Dieu, d'une grange rue du Château-Fetu et d'une maison dans la couture de l'évêque de Paris.

A. Arch. Ass. Pub., *Cart. B. de l'Hôtel-Dieu*, n° 635.

B. *Archives de l'Hôtel-Dieu*, p. 384, n° 739

3 X. 1261, août.

Donation par Geoffroy le cordonnier et par Marie, sa femme, à l'Hôtel-Dieu, de huit arpents de terre devant la Grange-Batelière, chargés de huit livres parisis de croît de cens sur une maison près de la rue Perrin-Gasselin, contiguë à la maison Richard Mangais; l'Hôtel-Dieu promet des prières aux donateurs, et s'engage à leur fournir pendant toute leur vie la nourriture et les vêtements, comme aux frères et aux sœurs de la maison.

A. Arch. Ass. Pub., *Cart. C. de l'Hôtel-Dieu*, n° 188.

B. *Archives de l'Hôtel-Dieu*, p. 358, n° 692.

3 Y. 1269, octobre.

Lettres patentes du roi Louis IX, exemptant l'Hôtel-Dieu de tout péage, pour le transport par terre et par eau des denrées destinées à l'usage des religieux, des religieuses, des pauvres et des malades.

A. Arch. Ass. Pub., layette 169, liasse 899 (brulé), n° 4696-4 (Inv. Som.).

B. Bib. de l'Institut, *Fonds Godefroy* 542, fol. 191.

3 Z. 1272, février.

Statut du chapitre de Notre-Dame qui confie à deux prêtres demeurant dans l'Hôtel-Dieu l'administration des sacrements aux habitants de cet hôpital, à l'exclusion des curés de la paroisse Saint-Christophe, qui étaient anciennement chargés de cette fonction, pour laquelle ils recevraient de l'Hôtel-Dieu quarante setiers de blé chaque année.

A. Arch. Ass. Pub., layette 157, liasse 866, n° 4122 (Inv. Som.), original.

B. *Archives de l'Hôtel-Dieu*, p. 398, n° 758.

3 AA. 1289, décembre.

Bulle du pape Nicolas IV accordant un an et quarante jours d'indulgences aux personnes qui visiteront la chapelle de la Maison-Dieu Notre-Dame, à certaines fêtes.

A. Arch. Ass. Pub., layette 181, liasse 951, n° 5096 (Inv. Som.).

3 BB. 1294.

Legs par Arnould le Parcheminier à l'Hôtel-Dieu de cinq sous de rente annuelle à prendre sur une maison située près du cimetière de Saint-Gervais-en-Grève.

A. Arch. Ass. Pub., layette 65, liasse 393, n° 1830-21 (Inv. Som.).

3 CC. 1337, 25 juin.

Ordonnance du chapitre de Notre Dame portant, en raison du legs du chanoine Eudes de Sens, augmentation de la ration de vin des sœurs chargées du service de nuit.

A. Arch. Ass. Pub. liasse 866, cote D, n° 4125 (Inv. Som.), 2 originaux.

B. COYECQUE, *L'Hôtel-Dieu au moyen âge*, t. I, p. 291, doc. n° 2.

3 DD. 1385.

Registre des causes civiles de l'officialité épiscopale de Paris 1384-1397. N° 136 parle de la mort d'un homme à l'Hôtel-Dieu, en disant que le témoignage se trouve dans les registres de cette maison. (*Pièces justificatives*, 14.)

A. Arch. Nat., Z¹⁰²⁷.

B. *Doc. Inéd.*, t. XCII, p. 232, n° 136, publié par J. PETIT, Paris, 1919, 1 vol. in-4.

3 EE. 1482, 27-28 décembre.

Délibérations du chapitre de Notre-Dame relatives à l'Hôtel-Dieu. Liste des services à cet hôpital, avec le nombre de personnel employé dans chaque service.

A. Arch. Nat., LL 208, p. 150.

B. COYECQUE, *L'Hôtel-Dieu au moyen âge*, t. II, p. 192-193, doc. n° 1310.

3 FF. 1483.

Le livre de vie active, par JEAN HENRY, « conseiller du Roy... proviseur de l'Hôtel-Dieu de Paris... » Traité de théologie mystique faisant mention des services et de l'administration de l'Hôtel-Dieu. Très belles miniatures. (*Pièces justificatives*, 15.)

A. Arch. Ass. Pub., layette 330, liasse 1438, original, illustré.

B. Bib. Ste-Gen., 8° J rés. 3699, copie du XV^e ou XVI^e siècle, sans illustrations. L'existence de ce deuxième exemplaire paraît être peu connu.

3 GG. 1487, septembre.

Fondation pour entretenir un système d'éclairage dans les latrines de l'Hôtel-Dieu.

A. Arch. Ass. Pub., layette 24, liasse 164, n° Ggg 966 (*Inv. Som.*).

3 HH. 1364-1599.

Collection des comptes de l'Hôtel-Dieu.

A. Arch. Ass. Pub., layette 334, liasse 1452.

B. Analysée dans l'*Inv. Som.*, t. II, p. 167-241.

4. Les Quinze-Vingts

4 A. 1260, 22 juillet.

Bulle du pape Alexandre IV accordant un an d'indulgences à ceux qui visiteront l'église des Quinze-Vingts le jour de la fête de la Translation de saint Remy, et pendant les trois mois suivants.

A. Arch. des Quinze-Vingts, liasse 1, n° 1.

4 B. 1261, 21 novembre.

Bulle d'Urbain IV, accordant un an et quarante jours d'indulgences à ceux qui visiteront l'église de l'hôpital royal des Quinze-vingts le jour de la fête de la Translation de Saint-Remy, et le mois suivant, et quarante jours d'indulgence à ceux qui feront du bien audit hôpital.

Arch. des Quinze-Vingts, liasse 1, n° 2.

4 C. 1265, 23 septembre.

Bulle du pape Clément IV, accordant quarante jours d'indulgences à ceux qui feront du bien à l'hôpital royal des Quinze-vingts.

A. Arch. des Quinze-Vingts, liasse 1, n° 3.

4 D. 1265, 24 septembre.

Bulle du pape Clément IV accordant un an et quarante jours d'indulgences à ceux qui visiteront l'église de l'hôpital royal des Quinze-Vingts le jour de la fête de la Translation de saint Rémy, et cent jours d'indulgences à ceux qui la visiteront dans les trois mois suivants.

A. Arch. des Quinze-Vingts, liasse 1, n° 4.

4 E. 1269, mars.

Lettres patentes de saint Louis par lesquelles il donne aux Quinze-Vingts trente livres parisis de rente à prendre sur le trésor du Roi au Temple, et ordonne que le nombre des aveugles de cet hôpital sera toujours de trois cents, et que les places vacantes seront remplies par le grand aumônier. (*Pièces justificatives*, 16.)

A. Arch. des Quinze-Vingts, liasse 6, n° 375.

B. Bib. de l'Institut, *Fonds Godefroy* 542, fol. 99.

C. Du BREUIL, p. 970.

4 F. 1281, mars.

Lettres de l'évêque de Paris par lesquelles il amortit, en faveur des Quinze-Vingts, un arpent de terre qu'ils possédaient derrière leur clos et dont ils avaient fait un cimetière, et de plus quarante-huit sols, sept deniers obole parisis, faisant partie de six livres deux sols de rente qu'ils avaient droit de prendre sur plusieurs maisons sises rue Froid-Manteau et rue Saint-Sauveur, désignées ès dites lettres, chargées de dix sols de cens; il retient de leur consentement, pour ledit amortissement, les trois livres quatorze sols restant des six livres deux sols.

A. Arch. des Quinze-Vingts, liasse 32, n° 833.

4 G. 1281, mars.

Acte passé devant l'official de Paris, par lequel les Quinze-vingts déclarent que c'est de leur consentement que l'évêque a retenu trois livres pour une amortissement qu'il a fait en leur faveur.

A. Arch. des Quinze-Vingts, liasse 32, n° 834.

4 H. 1290, 28 octobre.

Lettre de Raoul l'assaieur et sa femme, par laquelle ils s'engagent à payer un loyer pour leur maison aux Quinze-Vingts.

A. Arch. des Quinze-Vingts, n° 3818.

B. Publiée par LE GRAND, *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XIV, p. 153, appendice I.

4 I. 1292, 27 mars.

Bulle du pape Nicolas IV, accordant un an et quarante jours d'indulgences à ceux qui feront du bien aux Quinze-Vingts.

A. Arch. des Quinze-Vingts, liasse 1, n° 5.

4 J. 1351-1355.

Règlement donné aux Quinze-Vingts par Michel de Brache, aumônier du roi Jean.

A. Arch. des Quinze-Vingts, nos 6446 et 858 (copies du XVII^e siècle).

B. Publié par LE GRAND, *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XIV, p. 154, appendice II.

5. La léproserie du Roule

5 A. 1217.

Lettre par laquelle Jean, chambellan du prince Louis, renonce aux droits qu'il possédait sur cinq arpents de terre achetés par les lépreux du Roule.

A. Arch. Nat., T 1491⁴.

5 B. 1217-1218, avril.

Acte de Pierre, évêque de Paris, par laquelle il autorise la léproserie à construire une chapelle à l'usage de ses habitants.

A. *Cart. Notre-Dame*, t. III, p. 297.

B. DUBOIS, t. II, p. 262.

5 C. 1218, 28 mai.

Bulle du pape Honoré III par laquelle il prend la léproserie du Roule sous sa protection.

A. Arch. Nat., L 239, n° 47.

5 D. 1263.

Don par Alice la Maraude et Agnès de Senlis, sa sœur, à la maladrerie de cinq quartiers de terre sise près la vigne de ladite maladrerie.

A. Arch. Nat., T 1491.

5 E. 1274.

Donation à la maladrerie du Roule par Jeanne la Hermande d'un terrain sis au Roule, près ladite maladrerie.

A. Arch. Nat., T 1491.

5 F. 1277.

Copie d'un amortissement par Jean Flammant à la maladrerie de cinq arpents de terre sis au Roule.

A. Arch. Nat., T 1491⁶.

5 G. 1279, janvier.

Accord entre la léproserie du Roule et le prieuré de Saint-Martin-des-Champs, permettant que les religieux de cette maison, atteints de la lèpre, habitent une maison au Roule. Chaque religieux sera entretenu aux frais du prieuré. Le prieuré renonce à un droit de quatre setiers de blé lui dus sur un moulin, et donne à la léproserie le meuble y envoyer pour l'usage des religieux lépreux.

A. Arch. Nat., T 1491⁴.

5 H. 1283.

Donation à la maladrerie du Roule de dix sous parisis de rente à percevoir sur une maison sise en la censive de l'hôpital Sainte-Catherine à l'opposite du cimetière des Innocents.

A. Arch. Nat., T 1491⁴.

5 I. 1343, 12 mars.

Lettre affirmant la droite de l'évêque d'admettre et de renvoyer les lépreux du Roule.

A. *Cart. de Notre-Dame*, t. III, p. 334.

5 J. 1431, 26 avril.

Arrêt du Parlement rendu sur une requête des lépreux du Roule. Ils réclament contre l'habitude de recevoir à trop bon marché les lépreux d'autres maisons qui viennent à Paris pour leurs affaires.

A. Arch. Nat., X^{1a} 4796, fol. 292.

5 K. XVII^e siècle.

Mémoire rédigé au commencement du XVII^e siècle, déclarant que la léproserie du Roule était fondée vers 1200 par les monnayeurs pour les membres de leur corporation atteints de la lèpre.

A. Arch. Nat., T 1491³¹⁻³².

6. Maison-Dieu de Saint-Eustache.

6 A. 1299.

Comptes de Saint-Denis. Référence à *Domus Dei de Maagniaco prope Sanctam Eustachum*.

A. Arch. Nat., LL 1240, fol. 237 v^o.

6 B. 1322.

Lettre officielle parlant de l'hôpital Saint-Eustache, de son fondateur Philippe de Magny, et d'un Bernard de Pailly, curé de Saint-Eustache, qui était maître dans l'hôpital.

A. Arch. Nat., S^e 4634, fol. 42 v^o.

7. La léproserie de Saint-Germain des Prés.

7 A. 1248:

Testament d'Adam le Cuisinier, faisant un don à la léproserie de Saint-Germain des Prés.

A. Arch. Nat., L 947.

8. L'Hôpital Saint-Gervais

8 A. 1171, 28 mars-15 avril 1172.

Affranchissement de cens octroyé par Robert, Comte de Dreux, frère de Louis VII, à l'hôpital Saint-Gervais de Paris. (*Pièces justificatives*, 17.)

A. Arch. Nat., K 25, n^o 4³, original.

B. *Cart. Gén. de Paris*, t. I, p. 417, n^o 500.

8 B. 1175, 28 juillet.

Confirmation par le pape Alexandre III de la donation, faite par

Guérin le maçon, aux frères de l'aumônerie Saint-Gervais, d'une maison située sur le parvis de Saint-Gervais. (*Pièces justificatives*, 18.)

A. Arch. Nat., S 4931, n° 3.

B. DU BREUL, p. 708.

C. *Cart. Gén. de Paris*, t. I, p. 436, n° 531.

8 C. 1179, 1^{er} avril-19 avril 1180.

Affranchissement de cens octroyé par Gautier, chambrier du roi Louis VII à l'hôpital Saint-Gervais de Paris. (*Pièces justificatives*, 19.)

A. Arch. Nat., K 25, n° 54, original.

B. Arch. Nat., S 4931, n° 8, vidimus du 5 février, 1281.

C. *Cart. Gén. de Paris*, t. I, p. 459, n° 562.

8 D. 1290.

Bulle de Nicolas IV par laquelle il prend sous la protection du Saint-Siège le Maître et les Frères de l'hôpital Saint-Gervais.

A. DUBREUL, p. 709.

B. MALINGRE, p. 598.

9. Saint-Jacques du Haut-Pas

9 A. Fin du XIII^e siècle.

Constitutions de l'ordre hospitalier de Saint-Jacques du Haut-Pas. La règle de Saint-Jean de Jérusalem y est transcrite.

A. Arch. Nat., L 453.

B. LE GRAND, *Statuts*, p. 7, extrait.

10. Hôpital de Jean l'Ecuellier

10 A. 1297.

Comptes de Saint-Denis. Référence à *Domus Dei Johannis Scutellarii Parisiensis*.

A. Arch. Nat., LL 240, fol. 208 v°.

11. La léproserie de Saint-Lazare

11 A. 1124, après le 3 août.

Louis VI confirme la donation d'une rente de vin et de froment faite par son sénéchal Guillaume de Garlande, aux lépreux de Paris.

A. Arch. Nat., MM 210, fol. 34 r°, Copie du XIII^e siècle.

B. *Cart. Gén. de Paris*, t. I, p. 226, n° 206.

11 B. 1131 environ.

Fondation par Louis VI de la foire Saint-Lazare.

A. Arch. Nat., MM 210, fol. 58 v°, Copie du XIII^e siècle.

B. *Cart. Gén. de Paris*, t. I, p. 240, n° 236.

11 C. 1146, 1^{er} août-19 avril 1147.

Don par Louis VII aux lépreux de Paris d'une rente de viande et de vin. (*Pièces justificatives*, 20.)

A. Arch. Nat., K 23, n° 134, original.

B. Arch. Nat., MM 210, fol. 11 r°, copie du XII^e siècle.

C. *Cart. Gén. de Paris*, t. I, p. 303, n° 329.

11 D. 1147, 20 avril-8 juin.

Donation par Louis VII aux lépreux de Paris d'une rente de dix muids de vin sur son cellier de Paris. (*Pièces justificatives*, 21.)

A. Arch. Nat., M 210, fol. 9 r°, copie du XIII^e siècle.

B. Arch. Nat., K 181, n° 18, collationnée du XVIII^e siècle.

C. *Cart. Gén. de Paris*, t. I, 306; n° 332.

11 E. 1156, 15 avril-30 mars 1157.

Confirmation par Louis VII de la donation, faite à la maison de Saint-Lazare par deux femmes atteintes de la lèpre, de leurs personnes et de leurs biens. (*Pièces justificatives*, 22.)

A. Arch. Nat., MM 210 fol. 5 r°, copie du XIII^e siècle.

B. *Cart. Gén. de Paris*, t. I, p. 346, n° 393.

11 F. 1163, 24 mars-novembre.

Don par Grimaud et sa femme, à la maison de Saint-Lazare, d'une boutique de change sur le Grand-Pont, que Petronille, leur sœur, recluse de ladite maison, leur avait achetée. (*Pièces justificatives*, no. 23.)

A. Arch. Nat., MM 210, fol. 24 r°, copie du XIII^e siècle.

B. *Cart. Gén. de Paris*, t. I, p. 373, n° 434.

11 G. 1180, 20 avril-4 avril 1181.

Accord conclu entre l'abbaye de Sainte-Geneviève et les frères de Saint-Lazare, pour exempter de cens les biens de Saint-Lazare situés sur le territoire de Sainte-Geneviève, et faire recevoir à Saint-Lazare les lépreux de Sainte-Geneviève.

A. Arch. Nat., M 210, fol. 36 v°, copie du XIII^e siècle. (*Pièces justificatives*, 24.)

B. *Cart. Gén. de Paris*, t. I, p. 468, n° 575.

11 H. 1253.

Amortissement accordé par Saint-Lazare aux Filles-Dieu de quelques biens qu'elles avaient acquis dans leur censive.

A. Arch. Nat., M 30, n° 38, original.

11 I. 1270, 27 avril.

L'abbé de Saint-Denis, régent du royaume, en réglant un débat entre la léproserie de Saint-Lazare et l'évêque de Paris, déclare que toutes les maisons pour les lépreux et les pauvres sont sous la protection et la direction de l'évêque tant pour le temporel que pour le spirituel.

A. DUBOIS, t. II, p. 455.

B. *Cart. de Notre-Dame*, t. I, p. 184.

11 J. 1285.

Vidimus donné en 1293 du testament de Guillaume d'Aubervilliers, clerc, passé devant l'official de Paris, par lequel, entre autres dispositions, il lègue à la maison de Saint-Lazare de Paris trente-deux sols parisis de rente annuelle pour son anniversaire, et un arpent de terre labourable à la Villète.

A. Arch. Nat., M 30, n° 47.

11 K. 1310.

Liste des lépreux de Saint-Lazare.

A. Arch. Nat., M 30, n° 49.

B. LE GRAND, dans *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XXIV, p. 317.

11 L. 1315.

Liste des lépreux de Saint-Lazare.

A. Arch. Nat., S 4695, n° 5.

B. BOULLÉ, dans *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. III, p. 159.

C. LE GRAND, dans *Mém. Soc. Hist. Paris*, t. XXIV, p. 317-318.

11 M. 1339, 31 juillet.

Procès entre les habitants de Mitry et l'évêque de Meaux, dans lequel il est déclaré que les habitants de chaque localité doivent soigner les lépreux de la localité.

A. Arch. Nat., X^{4a} 8, fol. 70.

11 N. 1349, 16 mars.

Statuts de la léproserie Saint-Lazare de Paris.

A. Arch. Nat., L 550, n° 20, copie du XV^e siècle.

B. Publié par LE GRAND, *Statuts*, p. 240-246.

11 O. 1349, 1^{er} juillet.

Vidimus d'une lettre officielle, déclarant sain, d'après le rapport des médecins et chirurgiens à ce commis, un religieux que les lépreux de Saint-Lazare avaient visité et considéré comme lépreux.

A. Arch. Nat., JJ 78, fol. 36. n° 76.

11 P. 1390, 27 août.

Procès intenté à Saint-Lazare pour obtenir l'admission d'une lépreuse. Il est déclaré que la léproserie doit être ouverte à toute personne née à Paris. Mention faite de l'obligation des maîtres boulangers de fournir du pain à la léproserie, pour quel favour on leur accorde le droit d'y envoyer leurs membres.

A. Arch. Nat., Y 2, fol. 99.

11 Q. 1397, 10 mars.

Arrêt du Parlement déclarant que les lépreux admis à Saint-Lazare doivent être nés de parents originaires de la ville de Paris.

A. Arch. Nat., X^{4a} 44, fol. 131 v°.

12. Maison-Dieu Saint-Marcel

12 A. 1233.

Inventaire du chapitre de Saint-Marcel contenant une copie d'un acte concernant l'hôpital.

A. Arch. Nat., LL 65, fol. 127.

13. Saint-Martin-des-Champs

13 A. 1070.

Charte du roi Philippe I^{er} pour Saint-Martin-des-Champs. Mention faite d'un hospice pour les pauvres et les pèlerins entre-tenu par les religieux de ce monastère.

A. FÉLIBIEN, t. III, p. 51. (Tiré des Arch. de Saint-Martin-des-Champs.)

14. Hôpital Saint-Mathurin

14 A. 1138.

Lettres de Louis VII en faveur de l'hôpital Saint-Benoît, près des Thermes.

A. DU BREUL, p. 491.

B. FÉLIBIEN, t. III, p. 91.

14 B. 1197.

Bulle du pape Célestin III, par laquelle il prend l'hôpital Saint-Mathurin sous sa protection.

A. Arch. Nat., LL 1544, fol. 1.

15. La léproserie de Saint-Maur15 A. XIII^e siècle.

Lettres parlant de la fondation d'une léproserie par l'abbaye de Saint-Maur.

A. Arch. Nat., LL 46, fol. 189.

16. Hôpital Sainte-Catherine

16 A. 1188.

Lettres d'amortissement faites par Maurice, évêque de Paris, du cens de quatre deniers obole, dont une maison donnée à l'hôpital Sainte-Catherine par un chevalier Thibaud, était chargée. (*Pièces justificatives*, 25.)

A. DU BREUL, p. 954.

B. FÉLIBIEN, t. III, p. 67.

C. LE MAIRE, t. I, p. 178-180.

16 B. 1212.

Donation par les chanoines de Sainte-Opportune à l'hôpital Sainte-Catherine de deux arpents et demi situés à Montmartre.

A. Arch. Nat., M 58, n° 20.

16 C. 1222, février.

Bulle d'Honoré III, par laquelle il prend sous sa protection le Maître, les Frères et les Sœurs de l'hôpital Sainte-Catherine, leurs biens et leurs revenus.

A. Arch. Ass. Pub., n° 1707 (*Inv. Som.*), brûlé.

B. LE MAIRE, t. I, p. 180.

C. FÉLIBIEN, t. III, p. 67.

D. DU BREUL, p. 954.

E. TROCHÉ, p. 2-4.

16 D. 1222, avril.

Bulle du pape Honoré III par laquelle il prend sous sa protection le Maître, les Frères et les Sœurs de l'hôpital Sainte-Catherine, leurs biens et leurs revenus.

A. Arch. Ass. Pub., n° 1708 (*Inv. Som.*), brûlé.

16 E. 1228.

Titre concernant une vigne située à Montmartre, appartenant à l'hôpital Sainte-Catherine.

A. Arch. Nat., M 58, n° 23.

16 F. 1231.

Bulle du pape Grégoire IX, par laquelle il concède vingt jours d'indulgence à ceux qui donneront l'aumône à l'hôpital Sainte-Catherine.

A. Arch. Ass. Pub., n° 1710 (*Inv. Som.*), brûlé.

16 G. 1253.

Bulle du pape Grégoire IX, par laquelle il prend sous sa protection le Maître, les Frères et les Sœurs de l'hôpital Sainte-Catherine, leur biens et leur revenus.

A. Arch. Ass. Pub., AAAAAAAAAA 3, brûlé.

16 H. 1285.

Titre passé sous le scel de l'officialité de Paris, par lequel Jean Bertre et Jeanne, sa femme, ont vendu aux Maître, Frères et Sœurs de l'hôpital Sainte-Catherine de Paris, quatre sous parisis de rente annuelle et perpétuelle sur une maison devant l'église des S. S. Innocents.

A. Arch. Ass. Pub., D 1, brûlé.

16 I. 1290.

Bulle du pape Alexandre IV, par laquelle il prend sous sa protection le Maître, les Frères et les Sœurs de Sainte-Catherine, leurs biens et leurs revenus.

A. Arch. Ass. Pub., n° 1709, brûlé.

16 J. 1351.

Procès-verbal de visite de l'hôpital. Mention faite d'une sœur qui a quitté l'hôpital Sainte-Catherine pour se marier.

A. Arch. Nat., L 524, n° 1, fol. 92.

B. BRIÈLE, *Sainte-Catherine*, p. 9.

17. Hôpital de la Trinité

17 A. 1202, août.

Lettre de l'évêque de Paris, Eudes, portant que la Chapelle de la maison hospitalière fondée à la Croix de la Reine n'aura point de cloche, et que les droits curiaux ne pourront y être exercés que par un prêtre de Saint-Germain-l'Auxerrois. (*Pièces justificatives*, 27.)

- A. Arch. Nat., S 100, n° 10, 2 originaux.
- B. Arch. Ass. Pub., *Fonds Trinité*, liasse 1, p. 241, 2 copies.
- C. Arch. Ass. Pub., copie faite par Brièle.

17 B. 1202.

Première pièce du cartulaire de la Trinité. Affranchissement de cens par Hervé, prieur de Saint-Lazare, pour la place vendue par ledit Hervé, à Guillaume Esuacol et à Jean Pallée, son frère, pour le prix de quarante livres parisis. (*Pièces justificatives*, 26.)

- A. Arch. Ass. Pub., *Fonds Trinité*, liasse 1, n° 1, copie.
- B. Bib. Nat., *Coll. Cinq Cents Colbert*, 144, n° 9, copie.
- C. Arch. Ass. Pub., copie faite par Brièle.

17 C. 1207, août.

Lettre de l'évêque de Paris, Eudes, autorisant les frères de la maison de la Trinité à avoir une cloche dans leur chapelle, moyennant un nouveau cens annuel de dix sous parisis à payer au chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois, lequel cens Robert le fripeur et sa sœur, mûs de pitié, consentent être assis sur une maison à eux appartenant, située entre ladite chapelle et les murs de la ville de Paris. (*Pièces justificatives*, 28.)

- A. Arch. Nat., S 100, n° 7, 8, 2 originaux.
- B. Arch. Ass. Pub., *Fonds Trinité*, liasse 1, n° 3, copie.
- C. Arch. Ass. Pub., copie faite par Brièle.

17 D. 1210.

Deuxième pièce du cartulaire de la Trinité. Lettres de l'évêque de Paris, Pierre, confirmant la donation faite par Guillaume Esuacol et Jean Pallée à l'église d'Hermières de la maison de la Trinité, à condition qu'on continuerait d'y exercer l'hospitalité envers les pèlerins passants, et que l'un des prêtres prierait Dieu pour les fondateurs, leurs deux frères, Adam Clerc, Adam Lequeux et sa femme Richende. (*Pièces justificatives*, 29.)

- A. Arch. Nat., S 100, n° 6, original,
- B. Arch. Ass. Pub., *Fonds Trinité*, liasse 1, n° 4.
- C. Arch. Ass. Pub., copie faite par Brièle.

17 E. 1224, 14 juillet.

Troisième pièce du cartulaire de la Trinité. Acquisition par les Religieux d'Hermières des Religieux de Saint-Martin-des-Champs de deux arpents de terre joignant l'hôpital de la Trinité. (*Pièces justificatives*, no. 30.)

A. Arch. Ass. Pub., *Fonds Trinité*, liasse 1, n° 5, copie.

B. Arch. Ass. Pub., copie faite par Brièle.

17 F. 1252, 6 avril.

Quatrième pièce du cartulaire de la Trinité. Amortissement des différents cens appartenant à l'hôpital de la Trinité. (*Pièces justificatives*, 31.)

A. Arch. Ass. Pub., *Fonds Trinité*, liasse 1, n° 6.

B. Arch. Ass. Pub., copie faite par Brièle.

17 H. 1602.

Titres traitant de l'établissement de l'hôpital de la Trinité.
Description des salles.

A. Bib. Nat., *Coll. Baluze*, 95, fol. 21, 22.

INDEX

*On renvoie par les initiales P. J. aux Pièces justificatives p. 107 et sq.
et par Doc. aux Documents énumérés p. 139 et sq.*

A

abbé de Saint-Denis, p. 9.
abbé de Saint-Victor, p. 46.
accoûchées (salle des), p. 63, 69, 70, 91.
accouchements, p. 69, 70, 96, P. J. 15.
Adam Clerc, v. *Guillaume Esuacol*.
Adam Lequieux, v. *Guillaume Esuacol*.
administration, p. 25, 26, 30-33, 37, 39, 40-50, 57, 59, 60, 78, 80-82, 86, 103-106; v. *règlements*.
admission des hospitalisés, p. 74, 75, 77, 105, Doc. 4 E, 11 O-11 Q, P. J. 15, 16.
admission dans la communauté, p. 40, 41, 95; v. *règlements*.
affaires légales, p. 78.
âge d'entrée, p. 40.
Agnès de Senlis, Doc. 5 D.
air, p. 92.
Aix-la-Chapelle (Concile de), p. 32, 68, Doc. 1 J.
Alexandre III, Doc. 8 C, P. J. 18.
Alexandre IV, p. 22, Doc. 4 A, 16 I.
Alice la Maraude, Doc. 5 D.
aliments, v. *repas*.
Alix de Périgord, Doc. 3 R.
apprentissage, p. 62; v. *personnel féminin*.
Archer, prêtre, v. *Garin le maçon*.
Arnould le Parcheminier, p. 103, Doc. 3 BB.
asiles de femmes, p. 72, 73; v. *Filles-Dieu*, *Haudriettes*, *Sainte-Avoie*.
aspect intérieur des hôpitaux, p. 91.
assistance publique, p. 29, 103.

assistant du maître, p. 59, 60; v. *ministre*.
Athènes (l'hospitalité à), p. 9, 10.
aumônes, p. 37, 38; v. *dons*.
aumônier du roi, p. 83, Doc. 4 E, P. J. 16.
avancement à l'ancienneté, p. 105; v. *personnel*.
aveugles, v. *Quinze-Vingts*.

B

bains, p. 69.
baptême, p. 58.
barbiers, p. 68.
bâtiments, p. 8, 18, 20, 43, 63, 64, 66, 70, 85, 90, 93, 97, Doc. 17 H.
Baudoyer, Porte, Doc. 3 D, P. J. 8.
Béatrix de Bégaude, Doc. 3 L.
berger du Pressoir, p. 54.
Bernard de Pailly, p. 25, Doc. 6 B.
bienfaiteurs (prières pour), p. 19, 59, 71.
Billettes, v. *Notre-Dame des Billettes*.
Billettes (rue des), p. 23.
Blanche de Castille, p. 97.
blanchissage, p. 61, P. J. 15.
boisson, p. 44, 50; v. *vin*.
boulangerie, p. 57.
boulangers, p. 75.
boursier, p. 59, 104; v. *finance*.
bouteiller, p. 78.
boutique sur le Grand Pont, p. 101; Doc. 11 F, P. J. 23.
Bretonnerie (rue de la), p. 23.
bulles papales, p. 22, 24, 28, 29, 38, Doc. 3 AA, 4 A-4 D, 5 C, 8 B, 8 D, 16 C, 16 D, 16 G, 16 I; v. *Alexandre III*, *Alexandre IV*, *Célestin III*.

*Clément IV, Grégoire IX, Honoré III,
Nicolas IV, Urbain IV.*

C

cabinets, p. 64, 92, 93, Doc. 3 GG.
cathédrale, v. *Notre-Dame*.
Célestin III, p. 28.
Cellarie, p. 58.
Césarée, p. 11.
Chailly, p. 101, Doc. 8 A, P. J. 17.
Chanoines de *Notre-Dame*, p. 32, 48,
98, 103; Doc. 3 E., P. J. 9; v. *chapitre Notre-Dame; lits*.
chapelles, p. 18, 43, 91, Doc. 17 C,
P. J. 28.
chapitre de l'hôpital, p. 43, 80-82;
v. *administration*.
chapitre général, p. 43.
chapitre de *Notre-Dame*, p. 32, 39-
41, 46, 98, 103, Doc., 3 B, 3 AA;
3 EE, P. J. 5.
Charlemagne, p. 12.
charité chrétienne, p. 10-12, 31, 32,
36, 37, 68.
charité, chez les Grecs, p. 9, 10.
charité, chez les Romains, p. 9, 10.
charité, chez les premiers chrétiens,
p. 10.
chariots de fer, p. 92.
Charles VI, p. 26.
Château-Thierry (*Hôtel-Dieu de*),
p. 37.
châtiment corporel, p. 43, 50.
chauffage, p. 92.
Childebert, p. 12.
chirurgie, p. 68.
chirurgiens, p. 68, Doc. 3 K.
chrétiens (hospitalité chez les pre-
miers), p. 10.
chronique de Tours, Doc. 2 A, P. J. 4.
cimetière des Innocents, p. 70, 71,
Doc. 5 H.
Clément IV, p. 22, Doc. 4 C., 4 D.
cleres, p. 37.
cliquettes des lépreux, p. 81.
Clovis, p. 31.

collège des Dix-Huit, p. 54, 55, 69,
Doc., 3 F, P. J. 10.

communautés desservant les hôpi-
taux, p. 18-20, 32, 34, 37, 39, 40-50,
53, 59, 60-62, 81, 86, 95, 103-106,
Doc. 3 J, 3 EE, P. J. 15; v. *person-
nel, administration*.

communautés d'hospitalisés, p. 44,
78-80; v. *asiles de femmes, lépro-
series, Quinze-Vingts*.

communion, p. 58.

comptes, p. 59, Doc. 3 HH, v. *finance*.
comptes rendus, p. 43.

Comptes de Saint-Denis, p. 25, Doc.
6 A, 10 A.

Comte de Dreux, p. 19.

conciles de l'église, p. 11, 12, 32, 36,
37, 68, Doc. 1 J; v. *Aix-la-Cha-
pelle, Latran, Orléans, Paris, Tours*.

confession, p. 46.

confesseur de la Reine Marguerite,
v. *Guillaume de Saint-Pathus*.

confesseurs, p. 46.

Constance de Saint-Jacques, p. 23.

Constantinople, p. 11.

contagion (précaution contre la),
p. 80.

convalescents, p. 70.

cordonnier, p. 58, 96, Doc. 3 X.

corpus iuris civilis, p. 11, 12, Doc.,
1 B.

coucher des malades, p. 92, 98; Doc.
3 E, P. J. 9.

coucher des pauvres, p. 49; Doc.
3 I, P. J. 11.

coucher du personnel, p. 16, 63, 64.
couturier, p. 58.

couvertures, p. 64, 99, Doc. 3 Q.

Croix de la Reine, p. 18, Doc. 17 A,
17 C, 17 D, P. J. 27-29.

cuisine, p. 57, 85; v. *personnel mas-
culin*.

culture des terres, p. 54-56, 78, 100-
101.

D

décès, v. *morts; registre de décès*.

désinfection, p. 61, 105, P. J. 15.
 Desrey (Pierre), p. 21.
 Deux Cygnes (maison des), p. 102.
 devoirs religieux, p. 46, 80, 84.
 directeur, p. 104; v. *prieur*.
 direction, p. 32, 98, 103, 104; v. *administration*.
 discipline, p. 43.
 dissection, p. 68.
 distribution du pair, p. 85.
 Dix-Huit, v. *Collège des Dix-Huit*.
 domaine, v. *revenus; propriétés*.
 domestiques, p. 66.
 Dominicains, p. 12, 68.
 donati, v. *donnés, dots*.
 donnés, p. 77; v. *dots*.
 dons, p. 65, 94, 97, 98.
 dons royaux, p. 97.
 dortoirs du personnel, p. 46, 91.
 dots, p. 41, 53; 79, 94, 95, Doc., 11 E, P. J. 22.
 draps, p. 61, 62, P. J. 15.
 Druids, p. 30.

E

eau, p. 92.
 éclairage, p. 66, Doc., 3 GG.
 économe, p. 104; v. *boursier*.
 emplacements, p. 17, 20, 23-25, 27, 31, 32, 87-90.
 enfants, p. 70.
 enterrements, p. 58, v. *morts*.
 enterrements par les sœurs de Sainte-Catherine, p. 71.
 Ercamberte, p. 32, Doc., 3 A, P. J. 5.
 Erchinvoid, p. 31, 32.
 esclaves chrétiens, rachat, p. 71.
 Estuacol, v. *Guillaume Esuacol*.
 Esuacol, v. *Guillaume Esuacol*.
 état sanitaire, p. 92.
 étudiants, p. 54, 55, 69.
 Étienne, archidiacre de Paris, Doc., 3 L.
 Étienne Hauldry, v. *Hauldry (Étienne)*.
 Eudes, évêque de Paris, 17, 18, Doc., 17 A, 17 C, P. J. 27, 28.

examens médicaux, p. 79.
 examens pour la lèpre, p. 79, Doc., 11 O.
 extrême-onction, p. 70.

F

Faculté de médecine, doc., 1 F.
 Fabiola, p. 11.
 familiers, p. 53, 54, 95, 96, v. *pensionnaires*.
 famille (responsabilité de la), p. 10.
 famine à Paris, p. 31.
 fêtes religieuses, p. 58, 66.
 fiançailles des lépreux, p. 80.
 filles blanches, p. 40, Pl. 1, 3^e; v. *communautés*.
 Filles-Dieu, p. 23, 72, 73, Doc., 2 A, 2 B, 11 H, P. J. 4.
 Filles repenties, p. 73; v. *Filles-Dieu*.
 finance, p. 42, 43, 59; v. *revenus*.
 Flammig (Roger), p. 23.
 foire Saint-Lazare, Doc., 11 B.
 fondation des hôpitaux; v. *origines*.
 fondations, p. 94, 97.
 Foulques II, évêque de Paris, p. 20.
 Fouques de Chanac, p. 77.
 fous, p. 69.
 frères, p. 47, 48, 59, 60; v. *communautés*.
 frères aux ânes, p. 50.
 frères clercs, p. 78.
 frères lais, p. 36, 78.
 frères prêtres, p. 37, 42.
 funérailles des rois, p. 98.

G

garde de nuit, p. 82, 86.
 garde-robe, p. 82; v. *chapitre*.
 Garin le Masson, p. 19, Doc. 8 B, P. J. 18.
 Généalogie de Godefroy de Bouillon, p. 21.
 Geoffroy le cordonnier, p. 96, Doc. 3 X.
 Godefroy de Bouillon (Généalogie), p. 21.

Grange-Batelière, p. 53.
 Grégoire IX, p. 29, 38, Doc. 16 G.
 Grégoire de Tours, p. 90, Doc. 1 C.
 Guérin le maçon; v. *Garin le Masson*.
 Guillaume d'Auvergne, p. 23, Doc.

2 A, P. J. 4.

Guillaume Esuacol, p. 18, 19, Doc.
 17 B, 17 D, P. J. 28, 29.

Guillaume de Saint-Pathus, p. 21,
 38, Doc., 1 I, P. J. 3.

H

halles, p. 57.

Haudriettes, p. 24, 72, 73, 88, 97.

Hauldry (Etienne), p. 23, 24.

Hermières, p. 42, Doc. 17 E, P. J. 24.

Hervé (Prieur de Saint-Lazare), p. 18,
 Doc. 17 B, P. J. 26.

Historiae occidentalis, p. 36, Doc.
 1 B, P. J. 1.

Honoré III, p. 24, 28, 29, Doc. 5 C,
 16 C, 16 D.

hôpital Imbert de Lyon, p. 23.

hôpital Lourcine, p. 26.

hôpitaux de Paris; v. *Trinité, Saint-Gervais, Quinze-Vingts, Notre-Dame-des-Billettes, Sainte-Avoie, Haudriettes, Filles-Dieu, Roule, Saint-Maur, Saint-Germain-des-Prés, Saint-Eustache, Jean l'Ecuellier, Saint-Marcel, Saint-Martin-des-Champs, Saint-Lazare, Saint-Mathurin, Sainte-Catherine, Hôtel-Dieu*.

hospitalité, p. 9-12, 31, 32, 36-38.

hospitalisés, p. 20, 51, 52, 54, 62, 63,
 79, 83, 95; v. *aveugles, lépreux, malades, pauvres, veuves*.

Hôtel-Dieu de Beaune, p. 93.

Hôtel-Dieu de Château-Thierry,
 p. 37.

Hôtel-Dieu de Paris, p. 17, 26, 30-34,
 36, 37, 39-55, 58, 63-66, 68-70, 80,
 88, 91-93, 95-103, Doc. 3 A, 3 Z,
 3^{AA-3} IIII, P. J. 5-15, Frontispice,
 Pl. 1, 2, 3.

hôtes, p. 52; v. *hospitalisés*.

Hubert, chirurgien, Doc. 3 K.

hygiène, p. 93.

I

Ile Notre-Dame, p. 61.

Imbert de Lyon, p. 23.

incendie à l'Assistance Publique,
 p. 29.

incendie (précautions contre), p. 86.

Inchade, p. 32, 39, Doc. 3 B, P. J. 6.

infirmerie du personnel, p. 47.

infirmerie (salle de l'), P. J. 15.

infirmières, p. 50, 104, 105; v. *personnel*.

infirmières (préparation des), p. 104,
 105.

Innocents (cimetière des), p. 70, 71,
 Doc. 5 H.

inspection, p. 44, 104.

invités, p. 45, 66.

J

Jacques de Vitry, p. 36, Doc. 1 D,
 P. J. 1.

Jardin du Luxembourg, p. 101.

Jardin (rue des), p. 23.

Jaune (salle), p. 63, 97.

Jean l'Ecuellier, p. 25, 35, Doc. 10 A.

Jean Flammant, Doc. 5 F.

Jean (sire de Joinville); v. *Joinville*.

Jean Palée, p. 18, 19.

Jean Séquence, curé de Saint-Merri,
 p. 23.

jeûnes, p. 44, 50.

Joinville, p. 81, Doc. 1 H, P. J. 2.

jonchées du Palais, p. 49, Doc. 3 I,
 P. J. 11.

Josce de Londres, p. 54, 55.

Julien (empereur), p. 8, 30-32, Doc.
 1 A.

Justinien, p. 11, 12, Doc. 1 B.

L

Landetrude, abbesse de Saint-Christophe, p. 32.

Latran (Concile de), p. 68, Doc. 1 J.
latrines; v. *cabinets*.
lavanderies, p. 61, P. J. 15; v. *blanchissage*.
lecture sainte, p. 44, 45.
lèpre (examen pour la), p. 79, Doc. 11 O.
lépreux, p. 79, 80; v. *hospitalisés*.
lépreux de passage, p. 75.
léproseries, p. 17, 79, 80; v. *Roule*, *Saint-Germain-des-Prés*, *Saint-Lazare*, *Saint-Maur*.
linge, p. 61, 62, 79, P. J. 15.
listes de lépreux, 79, Doc. 11 K, 11 L.
litigés, p. 78.
lits, p. 65, 97, 98, Doc. 3 E, P. J. 9; v. *Chanoines de Notre-Dame*.
Livre de vie active, p. 47, 61, 63, 67, P. J. 15.
logement, p. 85.
Louis VII, p. 19, 28, 81, Doc. 8 C, P. J. 19.
Louis VIII, p. 23.
Louis IX; v. *saint Louis*.
Lourcine (hôpital), p. 26.
Luxembourg (Jardin du), p. 101.
Lyon, p. 12.

M

Maison des Deux-Cygnés, p. 102.
Maison-Dieu; v. *Hôtel-Dieu*.
maisons mises en location, p. 100-101.
maître; v. *prieur*.
malades, p. 43, 54, 61-71, P. J. 15; v. *admission*, *hospitalisés*, *service*, *soins*.
manger; v. *repas*.
mariage, p. 40, 54, 80, 85, Doc. 16 J.
mariage des lépreux, p. 80.
matins, p. 44, 58.
Maurice de Sully, p. 8, 28, Doc. 16 B, P. J. 25.
Marguerite, pensionnaire à l'Hôtel-Dieu, Doc., 35.
Marguerite (reine), Doc., 1 I, P. J. 3.
ménages aux Quinze-Vingts, p. 85.

médecins, p. 68, Doc. 3 P.
mendicité, p. 20, 81.
messe, p. 43, 58.
monastères (hospitalité des), p. 11.
monnaieurs, p. 24, 76; v. *Roule*.
Montmartre, p. 101, Doc. 3 R.
Montorgueil (rue de), p. 25.
Montreuil, p. 75.
moralité, p. 80.
morts, p. 61, 70, 71; v. *registre de décès*.
moulin, p. 57.
Moustiers de Paris, Doc. 1 E.
Musée de Cluny, p. 28.
mystères (représentation des), p. 19.

N

nettoyage, p. 65.
Neuve Notre-Dame (rue), p. 91.
Neuve (salle), p. 63, 97.
Nicolas IV, p. 29, 38, Doc. 3 AA.
Nicolas Arrode (rue), p. 25.
Notre-Dame-des-Billettes, p. 23, 35.
Notre-Dame (église), p. 8, 32, 39, 41, 98, 103.
Notre-Dame (hôpital); v. *Hôtel-Dieu*.
Notre-Dame (Ile), p. 61.
nourriture; v. *repas*.
noviciat, p. 41.
novices, p. 61.
nuit (garde de), p. 86.
nuit (service de), p. 66, 86.

O

obéissance, p. 39, 105.
Origines, p. 17-19, 21, 27-33, 81, Doc. 2 A, 2 B, 3 A-3 C, 4 A-4 E, 5 K, 8 A-8 C, 11 A, 15 A, 16 A, 17 A-17 D, P. J. 2-7, 16-18, 25-29.
Orléans (Concile d'), Doc. 1 J.
orphelins, p. 15.
Ourscamps (Abbaye), p. 93.
ouvriers, p. 54.

P

pain, p. 57, 85.

- Palais des Thermes, p. 7.
 Palestine, p. 11.
 panetier, p. 78.
 Papes, p. 38, 81; v. *Bulles*.
 Paris (Concile de), p. 36, 37, Doc. 1 J.
 Paris (famine à), p. 31.
 parvis Notre-Dame, p. 31, 91.
 parvis Saint-Gervais, p. 19.
 patronage, p. 13, 20, 27, 38, 39, 97;
 v. *Papes, évêques, rois, villes*.
 pauvres, p. 45, 52, 62, 63; v. *hospitalisés*.
 péchés, p. 49.
 pèlerinages, p. 10.
 pèlerins, v. *hospitalisés*.
 pénitence, p. 49.
 pensionnaires, p. 53, 95, 96; v. *familiers*.
 pensions, p. 53, 95, 96; v. *revenus*.
 personnel, p. 20, 44, 61, 92; v. *communautés desservant les hôpitaux*.
 personnel féminin, p. 37, 104.
 personnel masculin, p. 37, 57-60, 85, 86.
 Petit-Pont, p. 91, 98.
 Philippe-Auguste, p. 27, 38, 87, 97, Doc. 3 I, P. J. 11.
 Philippe le Bel, p. 26, 27.
 Philippe de Magny, p. 25, Doc. 6 B.
 Pierre Desrey, p. 21.
 Pierre, évêque de Paris, Doc. 17 D, P. J. 29.
 Place de la Grève, p. 88.
 Porte Baudoyer, Doc. 3 D, P. J., 8.
 Porte Saint-Germain, p. 88.
 Porte Saint-Martin, p. 87.
 Porte du Temple, p. 23, 87.
 portier, p. 78.
 portière, p. 62, 63, P. J. 15.
 pouillerie, p. 63, 105, P. J. 15.
 précautions contre la contagion, p. 80.
 précautions contre l'incendie, p. 86.
 Prémontré (ordre de), p. 18, 20.
 préparation des infirmières, p. 104, 105.
 pressoir, p. 54, 58, 101.
 prêtres, p. 46-48, Doc. 3 Z.
 prières pour bienfaiteurs, p. 19, 59, 76.
 prieur, p. 18, 25, 41, 42, 59-62, 77, 78, 81, 82, 85.
 prieure, p. 44, 60, 73, 104, 105.
 Prieuré de la Charité, p. 23.
 procès, p. 78.
 procureur, p. 78.
 proviseur, p. 41, 42, 59; v. *administration*.
 punition, p. 43, 49, 50.
- Q**
- quartier du personnel, p. 92.
 Quinze-Vingts, p. 17, 20, 22, 68, 73, 81-87, 91, 97, Doc. 4 A-4 J, P. J., 2, 3, 16.
- R**
- rachat des esclaves chrétiens, p. 71.
 rançon de saint Louis, p. 21.
 Raoul l'assaieur, p. 85.
 réception d'invités, p. 45.
 réception des malades, p. 62, 63, 79, P. J. 15.
 receveur, p. 59; v. *boursier*.
 réfectoire, p. 44, 46; v. *repas*.
 registre des causes civiles; Doc. 3 DD, P. J. 28.
 registre de décès, Doc. 3 DD, P. J. 28.
 règlements hospitaliers, p. 34-36, 40-50, 82, 83, Doc. 3 J, 4 J, 9 A, 11 N.
 règlements pour la nourriture, p. 44, 76-80.
 règles: v. *règlements*.
 relations entre hospitalisés, 54, 78, 80, 85.
 relations intérieures; v. *communautés*.
 relations avec le monde extérieur, p. 50, 80, 81.
 religieuses; v. *personnel féminin*.
 remèdes, p. 69.
 rempart de Philippe-Auguste, p. 87.
 Renaud, (évêque), Doc. 3 C, P. J. 7.

rentes, p. 94, 100; v. *revenus*.
 repas, p. 44-46, 50, 52, 65, 66, 73, 80, 85.
 responsabilité de l'évêque, p. 11; v. *évêques*.
 responsabilité de la famille, p. 10.
 responsabilité de la ville, p. 17.
 ressources; v. *revenus*.
 restes pour les pauvres, p. 44.
 revenus, p. 24, 37, 38, 43, 53, 88, 94-102, 105, 106, Doc., 5 H, 7 A, 8 A-8 C, 11 A-11 J, 16 A-16 I, 17 B-17 F, P. J. 2-14, 16-24, 26-31; v. *propriétés*.
 Richelieu (rue de), p. 20.
 Richende; v. *Guillaume Esuacol*.
 Robert (comte de Dreux), p. 19, Doc., 8 A, P. J. 18.
 Robert le fripeur, p. 18, Doc., 17 C, P. J. 28.
 Rome, p. 11.
 routine journalière, p. 44.
 rue des Billettes, p. 23.
 rue de la Bretonnerie, p. 23.
 rue de la Buffeterie, p. 28.
 rue des Jardins, p. 23.
 rue Montorgueil, p. 25.
 rue Neuve Notre-Dame, p. 91.
 rue Nicolas Arrode, p. 25.
 rue Pavée, p. 25.
 rue de Richelieu, p. 20.
 rue du Sablon, p. 91, Doc., 3 H.
 rue Saint-Denis, p. 17, 23, 27, 88, 102.
 rue Saint-Honoré, p. 26.
 rue Saint-Jacques, p. 17.
 rue Saint-Martin, p. 17, 20.
 rue Saint-Sauveur, p. 18.
 rue de Sèvres, p. 25.
 rue de Tiquetonne, p. 25.
 rue Vieille-du-Temple, p. 20.

S

Sablon (rue du), p. 91, Doc., 3 H.
 Saint-Augustin (règle de), p. 34, 36.
 saint Basile, p. 11.

Saint-Benoît (hôpital); v. *Saint-Mathurin*.
 Saint-Christophe (église), p. 32, 40, 46, 54.
 Saint-Christophe (hôpital); v. *Hôtel-Dieu*.
 Saint-Christophe (monastère), p. 32.
 Saint-Denis (abbé de), p. 39, Doc., 11 I.
 Saint-Denis (Comptes de), Doc., 6 A, 10 A.
 Saint-Denis (rue), p. 17, 23, 27, 88, 102.
 Saint-Denis (salle), p. 63, 97, P. J. 15.
 Saint-Eustache, p. 25, 35, 87, 97, Doc., 6 A, 6 B.
 Saint-Germain-l'Auxerrois, p. 18, 40, Doc., 17 A, 17 C, P. J. 27, 28.
 Saint-Germain-des-Prés, p. 24, 25, 88, Doc., 7 A.
 Saint-Germain (Porte), p. 88.
 Saint-Gervais (hôpital), p. 17, 19, 20, 37, 47, 74, 88, 92, 97, Doc., 8 A-8 D, P. J. 17-19.
 Saint-Gervais (aumônerie de), p. 19.
 Saint-Honoré (rue), p. 20.
 Saint-Jacques (Constance de), p. 23.
 Saint-Jacques (rue), p. 17.
 Saint-Jacques-du-Haut-Pas, p. 26-28, 36, 87, Doc. 9 A.
 Saint-Jean-de-Jérusalem, p. 12, 27, 34-36, 65, Doc. 9 A.
 Saint-Landry, p. 31.
 Saint-Laurent, p. 100-101.
 Saint-Lazare, p. 18, 26, 27, 39, 74, 75, 79-81, 88, 89, 92, 98, 101, Doc. 11 A-11 Q, 17 B, P. J. 20-24, 26.
 Saint-Louis, p. 8, 20-23, 38, 91, 97-99, Doc. 3 O, 3 Q, 3 U, 3 Y, 4 E, P. J. 12.
 Saint-Marcel, p. 25, 26, 36, 87, Doc. 12 A.
 Saint-Martin (Porte), p. 87.
 Saint-Martin (rue), p. 17, 26.
 Saint-Martin-des-Champs, p. 26, 36, 75, Doc. 5 G, 17 E, P. J. 30.
 Saint-Mathurin, p. 26, 28, 36, 69, 71, 88, Doc. 14 A, 14 B.

Saint-Maur-des-Fossés, p. 24, 25, 88, 97.
 Saint-Merri (curé de), p. 23.
 Saint-Pathus (Guillaume de); v. *Guillaume de Saint-Pathus*.
 Saint-Philippe-du-Roule, p. 24.
 Saint-Sauveur (rue), p. 18.
 Saint-Thomas (salle), p. 63, 97, P. J. 15.
 Saint-Victor (abbé de), p. 46.
 Sainte-Avoie, p. 23, 72, 87.
 Sainte-Catherine, p. 17, 26-29, 37, 71, 80, 88, 91, Doc. 5 H, 16 A, 16 J, P. J. 25.
 Sainte-Croix, p. 23.
 Sainte-Geneviève (abbaye), p. 20, 74, Doc. 11 G, P. J. 24.
 Sainte Geneviève (mort de), p. 23.
 Sainte-Opportune (église), p. 28, 29.
 Sainte-Opportune (hôpital); v. *Sainte-Catherine*.
 sanitation, p. 92.
 salle des accouchées, p. 63, 69, 70, 91, P. J. 15.
 salle Jaune, p. 63, 97, P. J. 15.
 salle Neuve, p. 63, 97, P. J. 15.
 salle Saint-Denis, p. 63, 97, P. J. 15.
 salle Saint-Thomas, p. 63, 97, P. J. 15.
 salles, p. 67, 69, 70, 90-93, 97.
 Sarrazins, p. 21.
 séparation des sexes, p. 49.
 servantes, p. 66.
 service d'accouchement; v. *accouchements*.
 services exceptionnels, p. 71.
 service extérieur, p. 54-56; v. *culture*.
 service funèbre, v. *enterrements*.
 service hospitalier, p. 43, 50-67, 78, 86, 91, 98, 104, 105.
 service de nuit, p. 79.
 serviteurs, p. 55, 66.
 Sèvres (rue de), p. 23.
 sexes (séparation des), p. 49.
 sœurs, v. *personnel féminin*.
 sœurs saines, p. 79.
 soins aux malades, p. 43, 56, 65, 105.

soins médicaux, p. 43, 105.
 sortie de l'hôpital, p. 70, 105.
 sorties, p. 50, 73, 86.
 sorties des lépreux, p. 8, 50.
 sous-directeur; v. *ministre*.
 square du Bon Marché, p. 24.
 statue sur le Parvis, p. 30, 31.
 statuts; v. *règlements*.
 surveillance des dortoirs, p. 46.
 surveillante générale, p. 43, 104; v. *Prieure*.

T

Taille de 1292, p. 68, 69.
 Temple (Porte du), p. 23, 87.
 terres, p. 54-56, 78, 101; v. *culture*; *propriétés*.
 testament (dons par), p. 99-100.
 Thibaud (chevalier), p. 28.
 Tiquetonne (rue), p. 25.
 toilette funèbre, p. 70; v. *frontispice*.
 toilette des malades, p. 65.
 Tonnerre (Hôtel-Dieu de), p. 93.
 Tours (Chronique de), Doc. 2 A, P. J. 4.
 Tours (Concile de), p. 11, Doc. 1 J.
 traitements, p. 82.
 trésors (de l'Hôtel-Dieu), p. 43.
 Trinitaires des Mathurins, p. 28, 36, 71.
 Trinité, p. 18, 19, 37, 40, 42, 50, 51, 57-59, 71, 81, 82, 97, 103, Doc., 17 A-17 H, P. J. 26-31.

U

Université de Paris, p. 9, 54, 55, Doc. 1 F; v. *Collège des Dix-Huit*.
 Urbain IV, p. 22, Doc. 4 A.

V

Vandemir, p. 30, Doc. 3 A, P. J. 5.
 veilleresses, p. 52; v. *service de nuit*.
 ventilation, p. 92.
 vêpres, p. 58.
 veuves, p. 23, 72; v. *Haudriettes*, *Sainte-Avoie*.

- viande, p. 44, 66, Doc. 11 C, P. J. 20.
vieillards, p. 15; v. *hospitalisés*.
vieille rue du Temple, p. 20.
villes (responsabilité des), p. 17, 27.
Villette (la), p. 101.
vin, p. 44, 50, Doc. 11 A, 11 C, 11 D,
P. J. 20, 21.
Vincent de Bois (médecin), Doc. 3 P.
- vœux, p. 24, 34, 41, 49, 73, 78, 79, 80,
84, 95, Doc. 16 J.
voyages, p. 50.
voyants, p. 83.
- Z**
- Zatique, p. 11.
-

TABLE DES PLANCHES

FRONTISPICE	3
Une salle de l'Hôtel-Dieu au xvi ^e siècle. (Gravure sur bois, Bibl. Nat. Dép. des Est., E, a, 17.)	
PLANCHE I.	34
Scènes de la vie d'une religieuse de l'Hôtel-Dieu. (<i>Livre de vie active.</i>)	
PLANCHE II.	51
Quelques services de l'Hôtel-Dieu. (<i>Livre de vie active.</i>)	
PLANCHE III	64
Une salle commune à l'Hôtel-Dieu. (<i>Livre de vie active.</i>)	
PLANCHE IV	69
L'enseigne de l'hôpital de Saint-Mathurin (xiv ^e siècle). (<i>Musée de Cluny.</i>)	
PLANCHE V.	87
Plan indiquant les emplacements de certains hôpitaux de Paris.	

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	5
INTRODUCTION.	
A. Aspect de Paris au treizième siècle.	7
B. La charité chrétienne et l'hospitalité	9

I. Les hôpitaux de Paris : leur origine et leur but.

Classement au point de vue des hospitalisés; au point de vue de la fondation; au point de vue de l'emplacement. — Origines des établissements hospitaliers de Paris : 1° la Trinité, Saint-Gervais, les Quinze-Vingts, Notre-Dame-des-Billetes, Sainte-Avoie, les Haudriettes, les Filles-Dieu, la Léproserie du Roule; 2° les Léproseries de Saint-Maur et de Saint-Germain-des-Prés, hôpitaux de Saint-Eustache, de Jean l'Écuellier, de Saint-Marcel, et de Saint-Martin-des-Champs; 3° Saint-Lazare, Saint-Mathurin, Sainte-Catherine, l'Hôtel-Dieu. 15

II. Les hôpitaux pour les malades et les pèlerins : organisation des communautés qui les desservent.

L'influence de la règle de saint Augustin. — Les règlements hospitaliers. — Le haut patronage. — La haute direction. — L'admission dans les communautés. — L'administration : le prieur; la prieure; le chapitre. — La vie journalière. — Repas. — Devoirs. — Costume. — Moralité. — Relations extérieures. 34

III. Les hôpitaux pour les malades et les pèlerins : les hospitalisés et le service.

Les hospitalisés : les malades; les vieillards; les familiers; les pensionnaires; les étudiants; les serviteurs. — Le service extérieur : la culture de la terre. — Les services intérieurs du personnel masculin : la cuisine; la boulangerie; la cellerie; services religieux. — Les services du personnel féminin : le linge; le blanchissage; les soins aux hospitalisés. — L'admission des hospitalisés. — La distribution dans les salles. — Les lits. — La routine. — Les repas. — Les fêtes. — Le service de nuit. — Les soins médicaux; les bains. — Service d'accouchement. — Les enfants. — La sortie de l'hôpital. — Les morts. — Services exceptionnels : les prières pour les bienfaiteurs; les Trinitaires des Mathurins et le rachat des esclaves chrétiens; les religieuses de Sainte-Catherine et l'enterrement des morts . . . 51

IV. Les asiles pour femmes, lépreux et aveugles.

Les communautés de femmes : Sainte-Avoie; les Haudriettes les Filles-Dieu. — Les léproseries : Saint-Lazare; les léproseries monastiques; le Roule. — Le haut patronage. — L'administration : le prieur; les frères prêtres; les frères lais; les sœurs. — L'admission des lépreux. — Précautions contre la contagion. — Relations entre les lépreux. — Relations avec le monde extérieur. — L'hôpital des Quinze-Vingts Aveugles. — Le haut patronage. — La direction : le maître; le ministre; la commission des jurés. — Les aveugles : l'admission; les vœux; les devoirs religieux; le costume; les habitations; les relations intérieures; les relations avec le monde extérieur. 72

V. Emplacements et bâtiments.

La distribution des hôpitaux : près des portes de la ville; aux centres importants de la ville. — Les emplacements originaux discutés : l'Hôtel-Dieu; Saint-Lazare. — Les bâtiments : les maisons ordinaires; les agglomérations de maisons indépendantes; les groupes de salles ou de bâtiments communicants. — Les salles. — La chapelle. — Le quartier du personnel. — La ventilation, le chauffage, l'éclairage, l'eau, l'état sanitaire. — Les hôpitaux médiévaux existant encore aujourd'hui. 87

VI. Les revenus.

Ressources propres : les dotalions des *donnés*; la vente de vieux vêtements; les pensions. — Les fondations. — Les privilèges. — Dons divers. — Rentes tirées de propriétés : maisons mises en location par les hôpitaux; la culture des terres appartenant aux hôpitaux; rentes, perpétuelles ou viagères, à prendre sur certaines maisons et sur certaines terres 91

Conclusion.

Comparaison entre les hôpitaux du moyen âge et les hôpitaux modernes. 103

Pièces justificatives 107

Bibliographie 133

Documents 139

Index 157

Table des planches 166

